

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

B-139

VOL. 6, No. 36

DECEMBRE 1896.

PRIX 10 CENTIMS

PER  
B-139

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE:

## LA BELLE TIENNETTE

(AU COMPLET)

Par EMILE RICHEBOURG

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE, par G. D.— LE RÉALISME EN LITTÉRATURE, par NAP. LEGENDRE.— DÉCEMBRE. (poésie), ANONYME.— LA BELLE TIENNETTE. (roman) au complet, par EMILE RICHEBOURG.— UNE ESCAPADE, par LOUIS FRÉCHETTE.— NAPOLÉON par BENJAMIN SULTE.— LE FONDATEUR DE STEMMELIE DE L'ÉNERGIE, par le Rvd. Th. S. PROVOST.— LA CHASSE-GALERIE, par H. BEAUGRAND.— LES PINS, (poésie) par GONZALVE DESAUNIERS.— NOËL, (musique) par THÉOPHILE GAUTHIER et GEORGES MEUGÉ.— LA MODE, (illustré) par EMMA.— PENSÉES.— ETC., ETC.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par an

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL

MONTREAL CAN.

# LE BAUME RHUMAL

— Y goûter une fois

C'est l'adopter pour toujours —

Le Baume Rhumal est le meilleur remède connu pour la guérison de la Tox., les Rhumes obstinés, la Bronchite, la Consommation et toutes les affections de la Gorge et des Poumons.

En vente dans toutes les Pharmacies et Épiceries. — 25c la bouteille de 16 doses.

**L. R. BARIDON,** PHARMACIEN

1703, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

Propriétaire pour la FRANCE, les ETATS-UNIS et le CANADA

AGENTS POUR LES ETATS-UNIS

**MM. Mortimer & Cie**

24, Central Wharf, Boston, Mass.

## PILULES & JAPONAISES

Célèbre Purificateur du SANG

Rend la Force aux Faibles et aux Convalescents; tonifie les nerfs; rend au Teint sa fraîcheur, à la Peau sa souplesse et aux Formes leurs gracieux contours.

Le plus grand des Producteurs du SANG et aussi le Tonificateur par excellence des Nerfs

**GUERIT INFAILLIBLEMENT**

Toutes les maladies provenant de la pauvreté ou de manque de globules rouges du sang, telles que : Anémie, Chlorose ou Pâles Couleurs, Bâtement de cœur, Courte Haleine au moindre exercice, Douleurs dans le dos, Mal de Tête, Etourdissement, Perte d'Appétit, Prostration des Facultés Mentales, Faiblesse des Muscles, Perte de Mémoire, Caducité Précoce, Faiblesse chez les Femmes sous toutes ses formes, Leucorrhée, Paralyse, Sciatique, Mal de Reins, Neuralgie, Rhumatisme et, enfin, toutes les maladies dues au sang impur.

Aussi pour les Humeurs du Sang produisant les Scrofules, Enflure des Glandes, Plaies, Maladie des Jointures, des Hanches et des Os.

Voici comment ce tonique Japonais agit. C'est en fournissant au sang les éléments qui lui manquent (Globules rouges, en l'aider à absorber l'Oxygène qui est l'essence de toute vie organique. Le sang étant ainsi reconstitué, c'est à-dire possédant les éléments qui lui manquent, devient riche et vermeil, il peut ainsi nourrir les divers organes et leur rendre la force pour l'accomplissement de leurs diverses fonctions et lorsque tous les organes sont en harmonie, il ne peut exister de maladie dans le système.

### DIRECTIONS GENERALES

Prendre une pilule après chaque repas et augmenter un peu après quelques jours, en prendre deux et même trois pilules à la fois suivant le besoin.

Prendre ce temps, il faut prendre une nourriture saine, éviter les marinades, le pain chaud ou frais, le thé ou le café, prendre beaucoup d'exercice en plein air, laver et frictionner souvent le corps. N'oubliez pas de tenir les intestins libres.

**PRIX : — — 50c LA BOITE**

DEPOSITAIRE GENERAL : **J. E. W. Lecours,** PHARMACIEN

370, rue Craig, MONTREAL.

PER  
B-136  
E.E.

*Beauséjour*

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

REVUE LITTÉRAIRE,  
MONDAINE,  
MUSICALE, Etc.

RECUEIL D'ARTICLES SUR TOUS LES SUJETS

FOURNIS PAR LES

Meilleurs Auteurs CANADIENS et FRANÇAIS  
CONTEMPORAINS

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par an

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



# La Bonne Littérature Française

DECEMBRE 1896

## Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	par G. D.
LE RÉALISME EN LITTÉRATURE.....	par N. P. LEGENDRE
DECEMBRE (Poésie).....	ANONYME
LA BELLE TIFNETTE (Roman).....	E. RICHEBOURG
UNE ESCAPADE.....	par LOUIS FRÉCHETTE
NAPOLÉON.....	par BENJAMIN SULTE
LE FONDATEUR DE STE EMMELIE DE L'ÉNERGIE...par	RVD. TH. S. PROVOST
LA CHASSE-GALERIE (Légende).....	par H. BEAUGRAND
LES PINS (Poésie).....	par GONZALVE DESAULNIERS
NOEL (Musique).....	THÉOPHILE GAUTHIER et GEORGES MEUGE
LA MODE (Illustré).....	par EMMA
PENSÉES.....	

ETC., ETC.



# CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

—:o:—

La grande bataille électorale s'est terminée aux Etat-Unis par la victoire de Mackinley sur son concurrent Bryan. Les partisans de la frappe libre de l'argent ne se sont pas découragés pour cela. Ils se sont mis à l'œuvre de nouveau et il est plus que probable que nous aurons encore dans quatre ans une campagne présidentielle faite sur les mêmes bases que celles du mois dernier, et poussée sans nul doute avec la même activité de la part de Bryan.

Cette élection si mouvementée a ramené l'attention sur la grande république et sur sa constitution dont les détails, sinon les origines sont très peu connus chez nous.

Il n'est guère en effet d'étude plus utile aux citoyens d'une démocratie que celle de l'histoire de la constitution adoptée à Philadelphie le dix-septième jour de septembre de l'an de grâce 1787 et qui régit encore l'Union américaine du Nord. Certès, ce ne fut pas sans peine que les représentants des treize états qui composaient alors l'Union parvinrent à s'entendre sur les principes et les institutions capitales du nouveau gouvernement qu'ils voulaient fonder sur la liberté et sur la raison. Mais ils eurent la bonne fortune de compter parmi eux des hommes sages, des citoyens dévoués au bien public.

Dans cette démocratie naissante, l'opinion ne devint pas la proie des sycophantes, de charlatans, de ces flatteurs détestables, les plus cruels ennemis du peuple qui se prétendent ses serviteurs. Elle fut au contraire dirigée par des hommes comme Washington, Hamilton, Madison, Jay, James, Wilson, Edmond Randolph et ce fut heureusement pour l'Amérique leur voix qui fut écoutée.

Non joint que tous ces hommes, ces penseurs furent unanimes dans leurs idées : mais ils furent unanimes dans la sincérité de leur dévouement à la patrie et dans cette conviction maîtresse : c'est qu'en politique rien n'est absolu et que la première loi des hommes chargés de gouverner et de s'entendre est de se faire des concessions mutuelles et de tout sacrifier à la liberté et au bien du pays.

Aucun d'eux ne rechercha jamais la popularité ; aucun d'eux n'hésita jamais à braver les passions populaires, à combattre les préjugés quelques puissants qu'ils fussent, à lutter contre les intérêts privés coalisés et à soutenir l'intérêt de l'état.

Écoutons Jay dans son admirable lettre adressée à Washington le 27 juin 1786.

"Mieux vaut avouer nos erreurs et les corriger que de nous abuser et d'abuser les autres par de vains palliatifs, par des excuses plausibles, mais trompeuses.

"Combattre les préjugés populaires, c'est une tâche peu agréable, mais il faut la remplir...

"L'égoïsme fait oublier toute considération générale, et le grand objet d'attention ce sont les intérêts particuliers plutôt que l'intérêt commun. Les corps représentatifs seront toujours la copie fidèle de ce qu'ils représentent ; ils offrent, en général, un mélange bigarré de vertu et de vice, de faiblesse et de talent.

"La masse des hommes n'est ni sage ni bonne, et la vertu comme toutes les autres forces d'un pays, ne peut avoir d'effet si elle n'est placée dans un milieu favorable et soutenu par un pouvoir énergique et habile.

"...Il y a des hommes qui gagnent la confiance publique et acquièrent une certaine importance sans mériter ni l'une ni l'autre. Ces charlatans politiques se soucient moins de rendre la santé à un peuple crédule que de lui vendre le plus cher possible leurs recettes et leurs onguents."

Voici en quels termes Washington, alors retiré de la politique dégoûté, découragé, lui répondit le mois d'août suivant, du fond de sa campagne de Mount-Vermont :

"L'opinion que vous exprimez que nos affaires marchent à une crise est d'accord avec la mienne... En formant notre Confédération, il est probable que nous avons eu

trop bonne opinion de la nature humaine. L'expérience nous a appris que, sans l'intervention d'un pouvoir coercitif, les hommes n'adoptent pas et n'exécutent pas les mesures même les plus avantageuses pour eux...

"...Les choses ne peuvent longtemps suivre ce train. Il est à craindre que les hommes qui valent le mieux ne se dégoûtent de l'état des affaires et ne soient disposés à une révolution quelle qu'elle soit. Nous sommes enclins à courir d'un extrême à l'autre. Prévoir et prévenir des événements désastreux, voilà quel serait le rôle de la sagesse et du patriotisme..."

Le danger décida pourtant Washington à entrer dans l'arène, pour tenter de sauver le parti de la Monarchie, dont les hommes les plus respectables commençaient à parler sans horreur et ce furent ses efforts et ceux des hommes dont nous rappelons plus haut les noms dignes de vivre éternellement dans la mémoire de ceux qui ont le culte de la liberté et de la raison, qui aboutirent enfin à la constitution de 1787, en faveur de laquelle Franklin publia un de ses derniers et plus admirables écrits populaires.

Comme la nouvelle constitution était violemment attaquée par des hommes de désordre, par les pêcheurs en eau trouble, qui ne craignaient pas d'attaquer par la calomnie la plus odieuse les meilleurs citoyens et Washington lui-même, Franklin compara la conduite de ces malfaiteurs publics avec celle des anciens Juifs qui s'étaient élevés contre les lois de Moïse :

"On aurait pu croire, —dit-il,—que le peuple reconnaissant aurait vu avec plaisir la nomination d'hommes qui s'étaient fait connaître en procurant la liberté à la nation et qui avaient hasardé leur vie en s'opposant ouvertement à la volonté d'un puissant monarque qui voulait retenir le peuple en esclavage.

"Mais il y avait des esprits mécontents et inquiets qui excitaient continuellement le peuple..."

"Et alors le peuple ému par ces insinuations commença à crier et on accusa Moïse d'ambition et de péculat. Il n'y avait pas de preuves de péculat. Et cependant des faits, quand ils sont vrais, sont par leur nature susceptibles d'être prouvés. Mais ces accusations réussissent toujours auprès de la population : car il n'y a aucune accusation aussi aisément faite ou aussi aisément acceptée par les coquins qu'une accusation de coquinerie.

"Enfin, deux cent cinquante des plus fameux dans les tribus se mirent à la tête de la foule qu'ils excitèrent, et la poussèrent à un tel degré de frénésie qu'elle criait : Lapidons-le! Lapidons-le, et assurons ainsi nos libertés!"

La voix de Franklin fut entendue. Les foules, les hommes, ont bien leur intervalle de bon sens, de sang-froid, de justice. La plus haute sagesse est d'avoir aucune confiance dans la raison. Il faut seulement avoir le temps que la raison fasse son œuvre et l'histoire nous montre qu'on n'a malheureusement pas toujours le temps.

La constitution triomphe pour la plus grande prospérité de l'Amérique. Elle dure depuis plus d'un siècle.

Mais les conditions dans lesquelles elle fut établie, s'est exécutée, s'est développée dans ses effets, sont aujourd'hui singulièrement changées et ce n'est point prophétiser que de dire que la constitution vivra moins qu'elle n'a vécu.

\* \* \*

Nous ne pouvons difficilement parler de la France dans cette première chronique sans rappeler le grand événement de la visite de l'Empereur de Russie à Paris. Les conséquences de cette visite sont tellement considérables qu'il est bon de les mettre succinctement sous les yeux de nos lecteurs. Il y a un an, personne en Europe n'aurait pu croire que le souverain russe viendrait à Paris sans être allé à Berlin. Personne n'aurait admis qu'un autocrate comme le czar donnerait à la France républicaine des marques si hautes et si claires de sa puissante amitié. Il y a quelques mois encore, si l'on ne niait plus avec tant d'assurance, on persistait du moins à douter. On disait partout, dans toutes les cours hostiles et dans tous les journaux au service des gouvernements ennemis, que l'empereur de Russie se contenterait de faire en France un séjour écourté, poli, politique, équivalent à peine de ses voyages chez les monarques de la Triplice.

On voit ce qu'il en est aujourd'hui. C'est la France toute entière que l'empereur est allé voir, la France avec toutes ses conséquences. Deux millions de patriotes sont allés des départements à Paris pour prendre leur part des fêtes franco-russes. Cherbourg a rivalisé avec la capitale d'empressement et d'ardeur. Le czar s'est prêté avec la meilleure grâce aux effusions de son zèle exubérant.

Il est allé partout où a pu le conduire une pensée noble et généreuse. A l'Institut, il veut rendre hommage à la France artiste et lettrée. A Châlons, il veut saluer la France vaillante et forte. Sa visite au Panthéon, devant la dépouille mortelle de Carnot, montre, d'une touchante façon, quel prix il attache à l'alliance franco russe, puisque le président martyr fut l'un des auteurs de cette entente pleine de radieux espoirs.

Les discours de l'Empereur ont été on ne peut plus explicites. A tout moment le mot alliance était sous le bout de ses lèvres et s'il ne l'a pas prononcé, il l'a du moins laissé deviner.

Les contempteurs de la France en sont pour leur basse envie. Ce sont eux qui espéraient retenir la Russie hors de la voie où l'engagent ses intérêts les plus évidents. Ce sont eux encore qui exagéraient et inventaient une prétendue contradiction entre la politique intérieure de la France et sa politique extérieure. Or, un enfant de sept ans ferait justice du sophisme qui consiste à dire qu'un Czar ne peut pas se commettre à fréquenter familièrement un gouvernement démocratique.

Le monde marche. Il n'y a plus et il ne peut plus y avoir de Sainte-Alliance. La Russie elle-même brise le cercle hostile dont on voulait cerner notre jeune République. Aveugles, ceux qui ne voudraient pas voir.

Il suffit de regarder ce qui se passe hors des frontières de la France, en ce moment, pour constater que l'on compte avec elle et qu'il dépendrait seulement d'elle qu'on lui accordât davantage partout où elle a le droit de parler haut. Après avoir péché par arrogance elle était en train de pécher par humilité. Nous savons des circonstances où la diplomatie française s'est effacée ou bien s'est laissé remorquer avec trop de complaisance, quand elle aurait dû faire entendre sa voix avec tout l'accent particulier à notre race.

Et malgré toutes ces défaillances en maint endroit du monde, nous voyons cependant qu'hier encore, à Constantinople, c'était son ambassadeur qui allait apporter au palais du Sultan les protestations de l'Europe écœurée. Plus récemment nous apprenions la conclusion du traité italo-tunisien qui fait grincer ce rage les crocs de Bismarck et de Crispi, ses deux plus grands et presque ses deux uniques ennemis. Ces jours derniers au cours de la discussion du budget du ministre des affaires étrangères à la chambre. M. Millerand, député socialiste de la Seine, a adressé une question à M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, à propos de l'entente franco-russe ; il lui a demandé si une convention existait réellement entre la France et la Russie et, si cette convention existait, quelles en étaient les lignes principales. M. Millerand a insisté sur ce point que la chambre avait le droit de demander quels étaient les points importants de la convention et de savoir quelles obligations la France avait contractées et quels avantages elle avait obtenus.

M. Hanotaux a répondu à M. Millerand par un long discours, dans lequel il a dit entre autre chose :

« Différents ministères français, depuis plusieurs années, ont suivi fidèlement, dans leurs relations avec la Russie, une ligne politique qui n'a été arrêtée qu'après de mûres délibérations de la part des hommes d'Etat, mais qui avait été devancée spontanément par le peuple français. Les jeunes souverains russes, pendant leur voyage dans les principaux Etats d'Europe sont venus en France pour saluer le gouvernement d'une nation amie. Non seulement la France s'est conformée envers ses hôtes illustres aux lois naturelles de l'hospitalité ; mais elle a mis dans son accueil quelque chose de si cordial et de si digne, en même temps que le monde entier a compris qu'un acte solennel s'accomplissait dans cette rencontre d'un grand souverain et d'une grande nation. Depuis le président et les élus de la nation jusqu'au plus humble citoyen, chacun a contribué à l'éclat de ces fêtes. Tous ceux qui étaient attachés au passé et qui espéraient dans l'avenir se sont unis dans le même sentiment de joie et de confiance.

« On me demande aujourd'hui des explications sur notre politique qu'on n'a pas demandées à mes prédécesseurs, et je ne peux que répondre que ce qui peut ou doit être dit publiquement sur ce sujet a déjà été dit en termes mesurés, concertés et précis par



le tzar et le président à Cherbourg en présence des officiers de marines, à Paris devant les représentants du gouvernement et de la nation, et à Châlons devant les principaux officiers de nos armées. La nature de mes fonctions et des considérations supérieures que la chambre comprendra m'imposent le devoir de ne rien ajouter au sujet de l'entente, que personne ne songe à nier ou à mettre en doute.

M. Deloncle est ensuite monté à la tribune ; a critiqué le silence des ministres au sujet de la situation dans les colonies, et a demandé communication de la correspondance échangée entre la Grande-Bretagne et la France à propos de Madagascar, disant qu'il voulait également qu'on fit la lumière sur la situation au Siam et en Tunisie. Il a demandé encore quelle attitude le gouvernement comptait prendre vis-à-vis de la nouvelle campagne anglaise entreprise sous les auspices de la compagnie du Niger, prétendant que la confiance jadis témoignée dans le règlement de la question d'Égypte semblait avoir disparu.

— N'en croyez rien, s'est écrié M. Hanotaux.

M. Deloncle a ajouté : "Je demande seulement qu'on fasse quelque chose pour rappelez à l'Angleterre sa promesse d'évacuer l'Égypte. Mais il faut agir immédiatement, car dans quelques jours il sera trop tard."

M. Hubbard a dit que l'Angleterre avait pris Dongola, qu'elle se préparait à marcher sur Khartoum et qu'elle était sur le point de s'emparer des provinces équatoriales. Et il a ajouté : "N'est-il pas temps pour la France d'agir ?"

M. Hanotaux, remontant à la tribune, a déclaré qu'il ne pouvait pas répondre à la question de M. Hubbard parce qu'il n'en avait été avisé ; mais, en réponse à la demande de M. Deloncle, le ministre des affaires étrangères a dit :

"Nous attendons l'arrêt de la cour d'appel sur la question des fonds de guerre avancés par la Caisse de la dette égyptienne avant d'arrêter la politique à suivre. Quant aux droits de la France en Égypte, personne ne songe à les abandonner. La France n'est plus seule à presser l'Angleterre de remplir ses engagements. Elle est appuyée par une nation amie."

Cela veut dire tout simplement que la France n'a pas abandonné l'idée de faire évacuer l'Égypte par l'Angleterre.

Avant qu'il soit longtemps cette question devra se régler, mais en attendant l'avenir est gros de menaces, car l'Angleterre n'aime pas beaucoup à lâcher ses proies.

\* \*

En Allemagne les révélations de Bismarck au sujet d'un traité secret avec la Russie passionnent encore les esprits. Ces révélations ont inspiré à madame Adam, la directrice de la *Nouvelle Revue*, les lignes suivantes :

"La réputation que le prince de Bismarck, duc de Lauenbourg, Altesse Sérénissime, membre illustre entre tous de la noblesse prussienne, convoite avec le plus de cette orgueilleuse âpreté qu'il met dans tous ses actes, est, chose inconnue jusqu'à lui, celle d'homme déloyal ! Il s'acharne à prouver qu'il a le mépris de l'honneur et poursuit avec entêtement le but étrange de voir la postérité accoler à son nom celui de menteur.

"Il a toujours menti avec audace, il veut mentir effrontément jusqu'à sa dernière heure. Mais ses mensonges, à mesure qu'il vieillit, perdent de leur puissance, et, que le ciel en soit loué ! de leur malfaisance.

"Le dernier avait la préteption de couronner toutes les basses œuvres, toutes les vilénies, toutes les intrigues inavouables, tous les crimes à l'aide desquels il a, durant plus de vingt années, travaillé à détrempier, à détourner les sympathies franco-russes, à briser par des moyens de toutes sortes, les liens tant de fois noués de la politique et des intérêts du grand Empire du Nord et de notre pays.

"Aujourd'hui, lui, l'homme déloyal, qui exalte ses mensonges, veut troubler la France confiante en une mémoire vénérée ; la faire douter de la pure loyauté d'Alexandre III.

"Pour la première fois depuis sa chute, M. de Bismarck est en accord parfait d'intention avec Guillaume II. La comédie des réponses du *Moniteur de l'Empire* aux *Nouvelles de Hambourg*, feuille officielle du prince disgracié, est piteuse, lamentable :

“ Voyez, dit l'organe de l'empereur allemand, roi de Prusse, combien ce vicil homme est insupportable, mais comment l'exécuter ? Sans doute, il est compromettant, et peut-on se mettre en colère contre celui qu'on nomme à juste titre un ‘ fondateur ’ ? Puis, après tout, il n'est pas à craindre. Si nous n'y touchons pas, si, après l'avoir chassé, nous ne le pourrions pas, c'est qu'en vérité il est grand, qu'il a été un serviteur colossal de notre dynastie. Que voulez-vous, il est pareil à la statue de Memnon, que faisait chanter le soleil ; lui, ce sont les rayons de sa gloire qui le font parler... Non, il n'y eût pas de traité entre l'Allemagne et la Russie après celui de Skiernevice, mais il y avait cependant quelque chose et ce quelque chose n'était rien contre l'Autriche et était beaucoup pour la Russie ”.

“ Et sous les démentis si faibles et si magnanimes du *Moniteur de l'Empire*, sous les rodontades des *Nouvelles de Hambourg* on devinait le comérage de Guillaume II et de M. de Bismarck, heureux du bonheur de semer des doutes dans l'âme de l'ennemie que tous deux haïssent, dans l'âme de la France, heureux de se venger de l'enthousiasme des fêtes de Paris

“ Et c'est ainsi que le chancelier de fer a consenti, pour cette fois, à redevenir le chancelier de Guillaume II, mais un chancelier de paille !

“ L'occasion est bonne pour éclairer, je ne dis pas éclaircir, un point d'histoire et constater une fois de plus la déloyauté, la duplicité prussienne, à l'aide de documents qui sont à la portée de tous, puisqu'ils ont été publiés et qu'il s'agit simplement de remettre en lumière. Il est facile de placer dans leur jour les prétendues révélations bismarckiennes. Je me demande tout d'abord quel droit au mot “ révélation ” a M. de Bismarck en cette occurrence. Est-ce nouveau ce qu'il nous apprend sur sa fourberie, sur sa très chère habitude de trahir ses alliés et en particulier l'Autriche-Hongrie ? ”

\*  
\* \*

Il y a des gens qui reprochent à lord Salisbury d'avoir parlé pour ne rien dire au banquet du lord-maire. Ces gens-là sont bien difficiles. Jamais harangue ne fut plus instructive. Sans doute, le premier ministre de la reine n'imagine pas de nouveau remède pour la guérison de cet homme malade dont la maladie est si dangereuse, surtout pour ses médecins. Mais, en revanche, comme ce discours a achevé de nous éclairer sur l'état d'âme du gouvernement unioniste ! Seulement, pour bien comprendre, il faut opposer lord Salisbury à lord Salisbury, ses déclarations d'hier à ses déclarations d'aujourd'hui.

Hier, c'était un paladin qui partait en guerre pour la patrie et pour l'humanité. Avec quelle hauteur il détendait aux Américains d'intervenir dans la querelle entre l'Angleterre et le Vénézuéla ! Avec quelle ardeur généreuse il lançait à l'Europe pusillanimité qui se refusait à le suivre dans sa croisade en Arménie le défi Cornélien : moi seul et c'est assez !

Aujourd'hui, avant d'avoir combattu, le héros a désarmé. Avec une condescendance charmante, il s'en remet aux Etats-Unis du soin de fixer les frontières de la Guyane. Avec quelques paroles banales de recommandation il abandonne ses chers Arméniens à la protection du concert européen.

Ne croyez pas qu'après avoir effectué sur toute la ligne cette retraite prudente, il se croit obligé à baisser le ton. Bien au contraire, il paraît tout glorieux. Il ne nous fait grâce d'aucun de ces couplets que nous savons par cœur, sur la puissance, sur la magnanimité de la Grande-Bretagne, et ce qui est plus amusant, sur les avantages du “splendide isolement”.

La vérité, c'est que lord Salisbury a ses raisons d'être satisfait. Il vient d'achever, sans accroc, une volte-face qui a pu être pénible à son amour propre, mais qu'il avait péril à retarder. Il se rend compte qu'il l'a échappé belle, qu'il a été à deux doigts de se laisser entraîner à cette action isolée qui eût pu coûter si cher à l'Angleterre, qu'il était temps que le bouillant Don Quichotte lui écoutât les avis du pacifique Sancho Pança.

Maintenant, l'évolution est terminée et tout est pour le mieux. Quant à la petite humiliation qu'il a pu ressentir, il est bien résolu à n'y plus penser, et ce ne sont pas ses compatriotes qui auront le mauvais goût de la lui rappeler. Tous ces furieux arméno-philés ont pris conscience des risques encourus. Ils mettent une sourdine à leur indignation. Ils ont cette excuse et cette consolation de dénoncer l'égoïsme de l'Europe.

Que nous importe, du reste ! Volontairement ou non, l'Angleterre déclare qu'elle n'essaiera plus de faire bande à part, qu'elle rentre dans le rang. L'essentiel, c'est que les temporis urs de Constantinople soient bien persuadés que cette rentrée dans le rang est sincère et définitive.

Au surplus, lord Salisbury a mieux aimé nous entretenir d'Égypte que de Turquie. Il ne pouvait se dispenser de dire son mot dans cette polémique qui, au lendemain de la prise de Dongola, a été provoquée par le di-cours de lord Beresford.

Le vaillant marin qui fut un des conquérans de l'Égypte, puisqu'il a pris part au bombardement d'Alexandrie, n'est point pour les demi-mesures. Pour en finir avec toutes les difficultés, il ne connaît qu'une solution : proclamer que l'Égypte est réunie au domaine colonial britannique. Inutile de dire que cette proposition a eu le plus grand succès auprès des Jingoës. Pourtant le *Morning Post* a trouvé moyen de renchéir. Le grand journal impérialiste a fait une découverte merveilleuse. Il a découvert que cette annexion nous fait, à nous autres, le plus grand plaisir. Cela est bien simple. Les nombreux capitalistes français qui ont prêté à l'État khédivial n'appréhendent rien tant que le retrait des troupes anglaises. Ils applaudiraient des deux mains à une solution qui les rassurerait pour l'avenir. Ils feraient partager leur satisfaction à la France entière. Quant aux protestations qui pourraient se produire, il n'y aurait pas lieu d'en tenir compte. Elles émaneraient d'un petit groupe de journalistes boulevardiers à court de copie.

Naturellement, le *Morning Post* a reçu démenti sur démenti. Ce qu'il y a de piquant, c'est que le plus énigmatique lui est venu de son propre correspondant parisien. Cet informateur vraiment impartial a eu le courage de mettre carrément les points sur les *i* et d'apprendre aux Anglais qui peuvent l'ignorer de bonne foi que le maintien de l'occupation britannique en Égypte empêcherait le rétablissement des relations cordiales entre la France et l'Angleterre de la même manière que l'annexion de l'Alsace-Lorraine interdit tout espoir d'une réconciliation entre la France et l'Allemagne. Sir Charles Dilke a repris le même thème en insistant sur la nécessité pour l'Angleterre de reconquérir les sympathies françaises. Enfin, deux libéraux de marque, M. Courtney et ce M. Morley qui fut le collaborateur préféré de M. Gladstone, ont traité la question de plus haut. Ils ont estimé l'énorme préjudice d'ordre moral que causerait à l'Angleterre un manquement formel à des engagements pris dès le premier jour et si souvent renouvelés. Ils ont adjuré leurs compatriotes d'avoir souci de la bonne renommée de la patrie et de s'en aller d'Égypte le plus tôt possible.

Vous pensez que lord Salisbury se garde bien de partager ces nobles scrupules de conscience. Il ne se donne même pas la peine de chercher à répondre aux arguments des partisans de l'évacuation. Il se contente de nous faire un beau sermon sur les devoirs de l'Angleterre vis-à-vis de l'Égypte. Il nous assure que, le dernier soldat anglais rembarqué, la terre des Pharaons retomberait dans l'anarchie et la barbarie. Alors, vous comprenez, le devoir des Anglais est tout tracé. Comme ce sont, par excellence, des hommes de devoir, ils se résigneront à rester là bas jusqu'à la consommation des siècles.

Le malheur c'est que les trois quarts des Anglais raisonnent ainsi et, que si MM. Dilke, Courtney et Morley parvenaient demain au pouvoir, quelle que soit la sincérité de leurs bonnes intentions actuelles, il leur faudrait bon gré malgré se mettre en quête d'un sophisme quelconque pour ne pas tenir la parole donnée en 1882.

# Le Réalisme en Littérature

Nous sommes déjà bien loin de l'époque où se faisait la grande lutte entre les classiques et les romantiques, lutte réelle et sérieuse pour un certain nombre d'esprits distingués, mais nulle ou tout au moins fort indifférente, pour le public ordinaire. Et en effet, quel intérêt peut avoir pour la multitude la distinction, souvent très subtile, d'un genre avec l'autre ? Faites jouer le Cid sous le nom de Victor Hugo, et mettez à la scène Le Roi s'amuse en l'attribuant à Corneille ; beaucoup de gens, la plupart même, trouveront révolutionnaires les vers de Cid, et admirables de modération ceux de Le Roi s'amuse. Pour un grand nombre, le fait est tout.

Aujourd'hui, cependant, les circonstances ne sont plus les mêmes. Il ne s'agit plus de savoir si c'est le style moderne qui doit l'emporter sur le style ancien, ou si la république doit être proclamée parmi les morts.

La lutte se fait sur un autre terrain ; c'est la bataille du convenable contre l'inconvenant ou plutôt, disons le mot, de propre contre le malpropre.

Il se fera toujours des œuvres légères plus ou moins morales ; des romans de style agréables, mais dont la lecture présente un certain danger, pour la jeunesse surtout. De ces livres les grandes villes en produisent des milliers chaque année. Je n'ai pas pour le moment à les étudier, ni à les juger. Ce sont du reste des œuvres de passage qui ne font pas une marque profonde. Mais à côté de ces productions, il y a toute une école, qui s'est formée, depuis un certain nombre d'années et qui semble résumer, personifier les principes et le goût de la littérature du jour. C'est l'École réaliste ou naturaliste dont les deux principaux représentants sont M. Emile Zola pour la prose, et M. Jean Richepin pour la poésie. Voilà les deux noms qui brillent aujourd'hui au plus haut point dans le firmament de la librairie. Leurs écrits, — ceux de Zola surtout, — sont imprimés à un nombre considérable d'éditions. C'est une véritable mine d'or pour les auteurs et pour l'éditeur. Nous allons voir dans quel terrain cet or a son origine, dans quel fange il faut plonger pour l'aller découvrir.

L'école réaliste prétend, avec assez de raison en apparence, porter son nom, être fidèle à son titre ; elle ne veut donner que du vrai et du réel :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. Cela se comprend et peut s'accepter dans une juste mesure. Il est bien certain que, si vous avez à peindre soit un des grandes scènes de la nature, soit un de ces petits incidents qui savent charmer par le détail même de leurs traits, il vous attache à reproduire aussi fidèlement l'objet dont vous retracez l'image. Et s'il s'agit d'une œuvre d'imagination, on doit également ne pas dépasser, — même pour faire de l'extraordinaire, — les hardiesses assez fréquentes de la nature. Voilà le bon côté, le côté vrai du réalisme ; et personne ne lui reprocherait de rester fidèle à d'aussi bonnes traditions. Ce n'est pas lui, du reste, qui a inventé et appliqué le premier ce principe : tous les grands esprits s'en sont inspirés, toutes les grandes œuvres en sont imprégnées. Mais de ce que l'on doit s'appliquer à reproduire la nature avec la plus grande exactitude, à peindre fidèlement les objets ; à donner la vraie note du sentiment, de la passion, s'en suit-il qu'il nous soit permis de tout peindre et de tout dire ? Le vrai, le réel, dans les objets comme dans les idées, peut-il toujours être exposé indifféremment devant les regards de tous ? Oui ; dit l'école réaliste ; non seulement cela peut se faire, mais cela doit se faire. Et c'est ici que cette école, sous prétexte de faire du neuf et de quitter les sentiers battus, abandonne la grande ligne droite et s'égaré dans des ramifications si extravagantes et si lointaines, que l'appel des principes et même la simple voix du bon sens ne peuvent plus s'y faire entendre. Et qu'on veuille bien le remarquer : quand je parle de principes en littérature, je ne donne pas à ce mot l'acception sévère et restreinte qui peut et doit lui convenir sur un autre terrain.

L'écrivain doit avoir dans sa manière de concevoir et de traiter son sujet, la plus grande latitude possible. L'art de la parole progresse et se modifie comme tous les autres. Les grandes inventions modernes qui permettent aux différentes nations du globe de communiquer presque instantanément les uns avec les autres, ont produit un échange constant d'idées qui a modifié profondément le travail de la pensée humaine et lui a

permis d'embrasser un plus vaste champ. De là, de nouveaux aperçus, des horizons plus reculés, et, par suite, de nouvelles manières d'exprimer les situations extraordinaires, de peindre les immenses tableaux que la méthode des anciens sert à peindre et de Virgile, — qui ont fait une si admirable description du siège de Troie — donner un tableau du dernier siège de Paris. Il faut être de son siècle et suivre, tout en guidant, le progrès qui s'accomplit. Il faut dire vite et juste, il faut aller droit au but. Mais il n'en est pas moins vrai d'un autre côté, que la nature elle-même, tout en laissant marcher le progrès qui trouve et perce ses secrets, reste toujours la même, grande, belle, vraie et chaste, n'aimant qu'on ne découvre son flanc que pour les besoins d'une science qui éclaire, et se voilant devant la foule qui ne cherche qu'à satisfaire une vaine curiosité ou un désir plus coupable encore. Il est permis à l'œil chercheur du savant de scruter les cadavres pour le bien de ses semblables ; mais je doute qu'on arrive jamais à admettre indifféremment le public inquisiteur et vain à ces mystères de la nature que le Créateur a voulu dérober à nos regards. Voilà la limite naturelle qui s'impose à la littérature et que le réalisme franchit tous les jours ; voilà les principes qui doivent guider le véritable écrivain et dont M. Zola et ses disciples ont rejeté bien loin le joug salutaire. Il n'y a plus de murailles, il n'y a plus de rideaux, il n'y a même plus de vêtements.

M. Zola abat les murs, soulève toutes les tentures, et déchire les manteaux. Il ne peut pas même souffrir les ombres de la nuit ; il les éclaire constamment de sorte que ses personnages obligés de passer chaque moment de leur existence sous le regard gênant et gêné du public. Pas une de leurs actions qui n'ait son témoin. Quelle vie impossible pour l'acteur, quel spectacle embarrassant parfois pour les assistants, qui forcés de voir tout ce qui se passe, sont forcés d'entendre tout ce qui se dit ! N'est-ce pas là une exagération de la vérité, qui devient par là même une fausseté ? Car, si toutes les actions qui se font, si toutes les paroles qui se disent sont vraies et réelles ; la manière dont elles sont présentées n'est ni vraie ni vraisemblable. Cette vie constamment étalée aux regards n'est pas la vie ordinaire ; c'est une vie factice et faite pour les besoins du livre. Ce n'est pas ainsi que la nature procède ; elle a ses périodes d'ombre et de lumière ; elle a sa vie au grand jour et celle qu'elle enveloppe dans l'obscurité. Et, pour donner une idée de cette manière de tout dire et de tout faire voir, pour montrer les inconvenients véritables qui en résultent, il faudrait vous faire pénétrer dans le vif d'une de ces œuvres dont il est question, mettre devant vos regards les défauts que je leur reproche. Malheureusement ici, les citations ne sont pas possibles. En soulevant le voile discret que j'ai jeté sur ces pages il faudrait vous prier, — au nom de la décence, de fermer les yeux. Et ce n'est pas tout. Non seulement les réalistes entreprennent de photographier toutes les actions de la vie humaine, mais ils semblent chercher de préférence celles qui sont le moins susceptibles d'être exposées au regard du public. Quand il leur faut choisir entre deux objets, ils choisissent instinctivement le moins relevé ; on dirait que ce qui est bas a une attirance particulière. C'est comme un statuaire qui ayant à faire un modèle au lieu de prendre de l'argile propre, et inodore, se sert de fumier, qu'il délaye et pétrit avec un plaisir visible. Pourquoi ? Est-ce que la statue sera plus belle ? est-ce que la ressemblance sera plus frappante ? Non, c'est simplement le goût de l'ouvrier, qui peut être partagé par le grand nombre mais, qui dans tous les cas, est un fort mauvais goût. George Sand, en parlant de ce naturalisme dans l'art, comparait les deux bases qui font séparément l'objectif de chaque école, à deux vases exposés sur une fenêtre ; l'un est un vase de fleurs, et l'autre... eh bien... c'est l'autre. Tous les deux sont également vrais pourtant. Voyez Zola dans l'Assommoir, Pot-Bouille, l'Œuvre etc, c'est un panorama qui se déroule sous vos yeux, et l'auteur est là pour arrêter le mécanisme au passage du tableau le plus repoussant et vous noyer sous un déluge d'explications qui sentent réellement mauvais. Richepin fait le même métier dans les blasphèmes.

Dans toutes les œuvres des réalistes, vous trouvez ce même désir de montrer les déchirures du vêtement, cette même tendance à dépeindre jusque dans les moindres détails les monstruositées, les plus horribles. C'est un amphithéâtre de dissection qui choque à la fois la vue et l'odorat. Leur œuvre ne s'adresse pas à l'intelligence ; c'est une machine à sensation ; et l'artiste abdiquant son rôle élevé ; descend à l'état de simple manœuvre. Car comme on le dit si bien : s'il n'y a que du corps dans votre œuvre et qu'elle ne soit pas qu'aux sens, vous n'êtes qu'un ouvrier sans âme qui n'a d'habile que

les mains. Et cela est tellement vrai que les réalistes, en général, ne s'occupent nullement de la marche de leurs volumes. Il n'y a aucun plan, aucun fil conducteur. C'est une série de tableaux qui se rassemblent tous et sont toujours peints sur le même fond : mais le drame n'a pas de suite : en un mot l'intrigue manque complètement. Le seul intérêt de l'œuvre consiste en une série de sensations. Mais les réalistes ne se contentent pas de réclamer le droit d'étaler au regard toutes les actions, celles sur lesquelles on devrait plutôt jeter un voile charitable, ils vont encore plus loin, ils établissent leur drame dans un monde spécial, dans une classe à part, et qui forme réellement l'exception ; Or cette société ne représente pas plus la société humaine qu'une plante venue dans une cave ne représente l'espèce à qui elle appartient, ou qu'un arbre des tropiques élevé en serre chaude dans les climats du nord, ne donne une idée de la splendeur de sa végétation dans son sol naturel. Pour peindre l'homme, il ne faut le prendre ni parmi les héros, ni parmi les filous et les incomplets. Il faut prendre la vie moyenne, la vie ordinaire, qui presque toujours est bonne et honnête. Et, même parmi cette existence moyenne, on ne doit pas choisir tout exprès ceux que des circonstances, les exemples ou les mauvais conseils, ont fait dévier de la ligne droite, qui se sont forgé une conscience à part comme le contorsionniste se fabrique une musculature qui lui est propre. Et si dans tous les cas, il s'agit de faire un choix dans les extrêmes, il vaut toujours mieux peindre le héros que le forçat, on a également la vérité, mais une vérité qui élève et fortifie au lieu d'encourager les penchants déjà si impérieux de la mauvaise nature. Mais ce n'est pas là l'idée du réalisme et Zola s'explique clairement dans les lignes suivantes de l'œuvre où Saudoz le peint, —journaliste par nécessité—s'adresse à Claude le peintre qui n'arrive jamais : "Hein étudiez l'homme tel qu'il est, non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physiologique déterminé par le milieu agissant sous le jeu de tous ses organes n'est pas une farce que cette étude continue et exclusive de la fonction du cerveau sous le prétexte que le cerveau est l'organe noble ? la pensée, la pensée hé ! tonnerre de Dieu, la pensée est le produit du corps entier. Faites donc penser un cerveau tout seul, voyez donc ce que devient la noblesse du cerveau quand le ventre est malade. Non ! c'est imbécile ; la physiologie n'y est plus, la science n'y est plus, nous sommes des positivistes, des évolutionnistes et nous garderons le mannequin littéraire des temps classiques et nous continuerons à dévider les cheveux emmêlés de la raison pure ! Qui dit psychologue dit traité à la vérité physiologie, psychologue cela ne signifie rien : l'une a pénétré l'autre, toutes deux ne sont qu'une aujourd'hui le mécanisme de l'homme aboutissant à la somme totale de ses fonctions."

Alors j'ai trouvé ce qu'il me fallait à moi. Oh ! pas grand chose un petit coin seulement ce qui me suffit pour une vie humaine même quand on a des ambitions trop vastes. Je vais prendre une famille, et j'en étudierai les membres un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres ; enfin, une humanité en petit la façon dont l'humanité pousse et se comporte.

D'autre part, je mettrai mes bons hommes dans une période historique déterminée, ce qui me donnera le milieu et les circonstances, un morceau d'histoire... Une série de bouquins quinze, vingt bouquins, des épisodes qui se tiendront tout en ayant chacun son cadre à part, une suite de romans à me bâtir une maison pour mes vieux jours s'ils ne m'écrasent pas. La maison pour les vieux jours est bâtie et l'auteur est en outre millionnaire c'est ce qu'il y a de plus solide et de plus vrai dans son œuvre. Les lignes que nous venons de lire contiennent toute entière son idée et la manière de la traiter. Ce n'est pas l'humanité qu'il peint, — c'est une humanité en petit façonnée par le milieu qu'elle occupe ; ce sont des bons hommes dans une période historique déterminée ; c'est le mécanisme de l'homme aboutissant à la somme totale de ses fonctions.

Voilà la formule. Quel est ce "milieu" où l'auteur fait naître, vivre et mourir ses bons hommes ? C'est la classe des déclassés. C'est la société mal bâtie et sans cohésion des "refusés" de l'art des "découragés" des lettres, des "nullités," de la science et des paresseux de tous les états. Et, pour être bien sûr de se trouver dans un monde vraiment à son choix l'auteur fait à tous ces gens une généalogie, pour constater authentiquement l'hérédité de leurs vices, la tache originelle qui va s'agrandissant comme une tache d'huile. Nécessairement, il se trouve ça et là dans un tableau effacé quelque honnête figure, quelque bon ménage, qui passe tout étonné de respirer cette atmosphère de bouge ; mais il faut une ombre dans l'œuvre, ce n'est pas d'eux que l'auteur s'occupe le plus. Telle est son humanité en petit. Or n'est-ce pas plutôt une humanité rapetis-

sée, estropiée, malade ? Et bien que, ce soit le "vrai" dans une certaine mesure, n'est ce point un vrai qui n'est que relatif comme nous l'avons remarqué plus haut ? Tout est vrai pris à un certain point de vue ; un homme sans bras est une vérité actuelle triste si vous voulez, mais, c'est une vérité. Plusieurs hommes, plusieurs femmes, plusieurs enfants peuvent exister et former une petite colonie dont je vous ferais l'histoire véridique et détaillée. Mais si en écrivant cette histoire, je prétends écrire celle de l'humanité, faire une page de science ordinaire et de morale pour servir à la conduite de genre humain, présenter comme générale une situation qui n'est en réalité qu'un accident de la nature, je sors de la vérité et je tombe dans le mensonge savant. De même la peinture d'une famille gangrenée d'un groupe de familles viciées, peut être vrai mais elle n'est pas cette vérité que l'écrivain, que les peintres ont la mission de proclamer et dont le caractère principal doit être l'universalité.

Et du reste, s'il faut peindre l'humanité par ses détails, s'il faut rendre des épisodes qui forment l'exception, pourquoi un pinceau aussi réellement distingué que celui de M. Zola ne choisit il pas les actes qui consolent, relèvent et grandissent, au lieu de s'attacher aux scènes qui affligent, écrasent et rapetissent ? et si comme il le dit lui-même, il a le désir, l'ambition de faire l'histoire d'une classe que les écrivains ignorent en général ou du moins ne mentionnent qu'incidemment, s'il a voulu parler du peuple, pourquoi ne prend il pas ses sujets dans le peuple même, bon, sain, et honnête et non dans la populace, la plèbe toujours prête à suivre les plus mauvais instincts, ou bien s'il veut peindre une humanité en peu, qu'il la prenne aux champs, à la mer, à l'armée : cela peut être quelquefois aussi intéressant que le grouillement des cloaques, et, dans tous les cas, l'odeur est plus saine. Il y a au surplus, des peintres et des écrivains qui se sont illustrés dans ces belles et touchantes scènes ; pourquoi ne les eut il pas, non seulement imités mais surpassés de beaucoup.

Car ce qu'il y a de plus regrettable dans l'œuvre de cet auteur, c'est qu'il n'avait pas besoin, pour se distinguer et faire du bruit autour de son nom, de remuer toute cette boue, d'étendre toute cette pourriture ; il pouvait acquérir l'illustration, et peut-être aussi la maison des vieux jours, et peut être aussi le million. — avec l'aide seule de son incontestable et merveilleux talent. On pardonnerait facilement à un écrivain de second ordre d'avoir recours à ces trucs vulgaires pour se faire remarquer ; mais pourquoi M. Zola qui a écrit tant de pages délicieuses vient il mêler cette fumée noire et malsaine à ces rayons ? Pourquoi vient il jeter ce fumier sur ces fleurs ? Et nous pourrions en dire autant de M. Richepin, qui semblait posséder ce souffle qui fait les grands poètes, cette flamme qui marque au front les élus de l'art. Pourquoi mettre à côté ; d'un vers harmonieux un grand hémistiche que le latin même ferait difficilement passer ? Pourquoi ayant cette flamme qui éclaire les sommets aller chercher et montrer avec une pâle lanterne ; les immondices du ruisseau ? pourquoi ramper quand on peut planer si haut ? Ah ! Je sais ce que l'école répondra ! — : il faut mettre la plaie à nue ; il faut trancher dans toutes ces chairs gâtées, enlever ces excroissances, redresser ces difformités.

Je ne m'y oppose pas si la chose est possible sans danger ; il y aurait même là une mission, une œuvre méritoire. Mais si vous voulez faire le bien réellement, sincèrement, qu'est-ce qui vous oblige à convier la foule à vos pénibles opérations ; à travailler sous les yeux étonnés du public ? Tranchez, coupez, remuez, fouillez, mais pourquoi promener partout ces chairs sanglantes et putrides, qui non seulement donnent des haut le cœur, mais empoisonnent l'air, et répandent autour d'eux la contagion ? Ce grand désir de produire le bien d'autrui, pour l'exposer de la vérité, n'est il donc point plutôt un grand amour de l'argent des autres, que la surexcitation une curiosité malsaine sème sur vos pas ? Ce prétendu apostolat, ne serait il pas une véritable exploitation ? Oui, et c'est ce qu'il y a de plus vrai et de plus réel dans le réalisme de cette école. Au lieu de moraliser on démoralise avec un succès regrettable, et, comme le dit si bien un critique : " le romancier moralisant, devient un coiffeur licencié "

On me trouvera peut-être trop sévère. Je ne suis pourtant que l'écho de l'opinion générale. Qu'on lise plutôt ce qu'écrivit Pierre Véron à propos de la publication en volume du feuilleton intitulé La Terre : Il a publié et l'on peut encore mieux juger de la triste besogne, faite, par le pontife du naturalisme, en voyant réunies les lamentables variations de cette scatologie.

Sous prétexte que le mot shocking n'est pas français, M. Zola, a cru pouvoir se livrer aux descriptions désolantes qui ont attristé ses amis eux-mêmes...

“ On savait avant lui, que la pauvre humanité avait des côtés hideusement malpropres, mais personne encore n'avait estimé que nous faire assister à de tels spectacles pût être considéré comme un progrès de l'esprit humain...

“ Je ne parle pas des crudités d'autre espèce que M. Zola a accumulées dans son dernier volume. Il nous avait déjà blasés d'ailleurs sur cette spécialité. Et, c'est là la partie la moins sévère de la critique de M. Pierre Véron. Nous venons d'étudier le caractère principal qui distingue les réalistes : le dévoilement en public de toutes les misères secrètes de l'humanité. Mais l'école ne se contente pas de ce seul changement. A côté, des idées neuves et des tableaux neufs, il y a les expressions et les teintes nouvelles. La langue française, toute riche qu'elle soit, dans le domaine du sentiment, ce siècle surtout, dans le champ des arts et des sciences ne suffit déjà plus aux écrivains de l'école. Il faut à ces génies subtiles des nuances plus délicates encore que les réalistes décadents se chargent de trouver.

Et ici je me sens à l'aise, car si, tout à l'heure, il m'était interdit de faire des citations,—par respect pour le lecteur et pour moi-même,—je puis maintenant ouvrir toute grande la page et laisser entrer ce jargon nuageux, mais point maifaisant. Il y a pourtant, il faut le dire, dans cette création, ou plutôt cette fabrication quotidienne, d'heureuses rencontres, des expressions nouvelles, qui sont d'une remarquable justesse, mais en somme, l'ensemble est pénible.

Ecoutez plutôt la manière dont un de ces prophètes des temps modernes parle de l'œuvre d'Edgar Poë ; ici, c'est moins la fabrication des mots, que la nouveauté des tournures et des idées :

“ La domination de chacune des œuvres de Poë est, immédiate. Dès les premières lignes de ses contes et de ses poèmes, par l'emploi d'un style particulier et variable, d'une certaine catégorie de mots et d'une syntaxe précise, par le ton spécifique du début, Poë s'empare de l'attention, disposé à le suivre en une certaine humeur contraint,—de même qu'un sourire fait sourire et qu'un clignement d'yeux porte à prendre l'air rusé— à ressentir l'état d'esprit, la comicité nerveuse, et, le douloureux accablement dont l'œuvre est saturée.

“ Dans les romans judiciaires, des préfaces de plusieurs pages, d'un style défini et lucide, d'une élocution correcte, sertissant en un clair argent de froids paradoxes, préparent toute sentimentalité réprimée, à épanouir ce que l'esprit contient de dispositions spéculatives, de curiosité supérieure et sèche

Cette acharnée persistance, à n'user que d'un style, à ne susciter et redoubler qu'une émotion conquiert le lecteur, l'emmena et le trouble ; perdant pied dans l'irréel, lentement dépouillé du sens de sa personnalité, il est soumis et lié, muet d'épouvante, transfixé de douleur, maniaque d'analyse, consterné de la mort d'une amante qu'il n'a jamais connue, attaché par un enthousiasme froidement tendu à la démonstration d'un principe métaphysique, énorme à intégrer l'univers.

Et je ne choisis pas ; tout l'article est coulé dans le même moule. Je détache, au hasard, quelques nouvelles beautés .....  
 Les héros des poèmes sont frénétiques d'exultation, ou radotent et délirent de douleur comme les étrangères femmes des coulées, mystiques, grandes et frêles, ont la ferveur égarée des êtres fragilement nerveux.....  
 Ces âmes compromises et vacillantes, situées aux confins de la folie, disséquées en leurs vices, exhibées en leur monstruosité, sont définies et homogènes. Sinistres comme des masques, les joues exangues et les lèvres minces, les personnages de Poë gravitent comme des astres, ayant dans les yeux le froid éclair de la raison raisonnante, ou la lueur troublée de la raison vacillante : portant l'aspect impérieux et défini des machines parfaites.

D'éclatantes corolles aux nuances spectrales se creusent en cônes et se découpent en angles volutés, s'infléchissent par courbes pures sur leurs tiges d'abord verticales. La précise harmonie de leur port flatte le regard que déconcertent leur beauté rigide et leur charme inanimé”.

Cette précieuse littérature se trouve dans la *Revue Contemporaine*, tome Ier, cahier No. I, 1885. Voulez-vous maintenant une espèce du même genre ? Ouvrons le 4ième cahier de la même revue, avril 1885. C'est intitulé *Idylle Moderne*.

“ Autrefois, — ô souvenirs déjà lointains ! ces deux âmes dès les premières aurores, apparurent natalement blanches et douées, à l'état nostalgique, d'une sorte de



languide passion pour les choses du ciel. On eût dit d'éternels enfants destinés, à mourir comme les oiseaux s'envolent et que le lis du matin serait la seule fleur oubliable sur leur chaste tombe!"

Cela ne vous rappelle-t-il pas vos quinze ans, et les amplifications dont vous parsemiez alors des albums de salons? Et ces deux fleurs rares, s'affligeaient de vivre dans une époque, dépourvue de toi et d'honneur, "ayant à subir les saluts des passants polis, aux jugements d'emprunt, aux politiques visées, calomnieux éloges, dont les présences très distinguées dégagent une odeur de bois mort. L'un de ces jeunes cœurs de vestale ne se distinguait, en apparence, du commun des personnes de bonne compagnie, que, —parfois, par un certain coup d'œil bref, très pénétrant, un peu fixe, et dont l'indéfinissable expression dissolvait ou inquietait autour de lui les plus banales insouciances."

Hélas!

Nous avons vu de la critique littéraire et de l'idylle, voici maintenant un petit modèle dans le genre nouvelle. Il s'agit d'un enfant de dix ans, qui assiste au service funèbre, d'un adjudant assassiné par un soldat.

"La tête lourde, avec, sur un fond de pensées voulues, d'un peu moins nuageuses pensées où continuellement venaient atterir sans jamais y stagner, des bribes de souvenir, de mystérieuses inquiétudes, l'image pâle de l'adjudant, d'excentriques évocations, de fuyants reflets, mille apparitions vaines, de simulacres de projets, un certain nombre d'avater, où, j'étais tout excité moi, longtemps j'écoutai mal des psalmodies et braquai d'abêtissants regards sur mes mains, sur la flamme des cierges, sur la croix violette étalée sur le dos du prêtre; puis, la messe allant son train, je redevins lucide."

Il n'était que temps!

Tout cela est peut-être un peu triste. La poésie des réalistes décadents va nous donner la note gaie malgré la hauteur à laquelle elle s'élève et les profondeurs qu'elle atteint en allant sonder le cœur de l'homme, seul champ digne de son génie. "Car, —dit M. Anatole Baju, un de leurs prophètes, les écrivains pénétrés de l'esprit de cette fin de siècle, doivent être brefs et narrer les luttes intimes du cœur, la seule chose qui intéresse l'homme, qu'il ne connaisse pas, qu'il ne connaîtra jamais, parce que le cœur humain est aussi vaste que l'infini. Voici une lutte intime du cœur "que je ne comprendrai jamais parce qu'elle est aussi vaste que l'infini:"

Aime je en rêve!

Mon doute, — amas de nuits anciennes, — s'achève  
Et maint rameau subtil, qui, demeure les vrais  
Bois même; prouve, hélas! que bien seul je m'offrais  
Pour triomphe, la faute idéale des roses

Et encore ce début d'un autre poète :

Hélas! en la danse âpre où des Torses nus vont  
Par les usines dur tonnant rumeur qu'on aime  
On va pour elle, alors, la vapeur froide et même  
Vous ayant aux deux poings, ô masses au vol long  
Né plus valser, la valse au haut tournis suprême!

Et ailleurs :

Immense et seule lors et, voix sans voix, pullule  
La grande mer ayant du noir ayant pour vagues tout  
Sans phare; et pas ouïe, une rumeur ulule  
Sœur d'une mère au loin sous le spleen d'un soir mou

C'est grand. Mais il faut bien remarquer que les plus forts poètes, parmi les réalistes décadents, n'écrivent point, ils se contentent de penser. Que serait-ce donc si nous pouvions lire les pensées de ces aigles! Je crois pourtant que l'un d'eux, s'est laissé tenter par le désir, bien excusable d'ailleurs d'étonner ses contemporains, ne fut-ce qu'un instant, et les lignes suivantes doivent être tombées de sa plume.

Pieds gais, pieds las, le nez en l'air, pieds gais pieds las  
Des Ahuris le troupeau passe

Pieds gais, pieds las, pieds las, pied gais drôle de glas  
Des Ahuris la grande Masse

En voilà assez : ce dernier morceau "culmine." Je ne sais pas si l'on réussirait, — en le faisant exprès à entasser, en aussi peu de lignes un plus grand nombre d'idées "veules" et folles à la fois. Et pourtant, au fond tout cela, dans la prose surtout il y a quelque chose.

On voit se dégager comme à travers l'ébauche d'un peintre, une grande pensée, une grande image ; mais l'esprit qui l'a entrevue n'est pas assez puissant pour la rendre : et, pour cacher son impuissance, il se jette dans un excès de mots, dans un entassement de sons qui le grisent peu à peu, et lui donne l'illusion d'un grand tableau, là où il n'y a en réalité qu'un gachis de couleurs craignant que le terme ordinaire ne soit pas assez fort, il en a créé ou en a adopté un nouveau ; il bouleverse les phrases, jette pêle mêle sur d'étranges substantifs et des adverbess tout étonnés de se trouver ensemble. Il fait des efforts inouïs, pour mettre l'accord entre tous ces mots qui se combattent, pour ramener à leur rang, ces phrases qui se tordent de malaise ; et où arrive t il ? au ridicule : parce qu'il fait un abus : parce qu'il n'est pas naturel.

On peut employer des mots nouveaux, on peut établir des nuances nouvelles ; on peut changer l'ordre des phrases et des éléments qui les composent ; mais il faut en cela, exercer une grande discrétion et procéder par gradation. Rien dans la nature, ne se fait par soubresaut ; tout s'accomplit par des phrases régulières et par le temps. La langue a les mêmes exigences. Elle se transforme, — puisque sa nature le veut ainsi tant qu'elle est vivante ; mais elle abhorre les brusques changements et surtout ceux qui embrassent à la fois une trop grande surface. Voilà ce que certains réalistes n'ont pas compris, et voilà pourquoi l'excès d'une bonne chose en elle même, la hâte imprudente d'un procédé qui exige une sage superfétation devant laquelle un certain public se pâme, parce que le cliquetis des mots, la vivacité des couleurs lui cachent le vague et la pâleur des idées.

Et ce n'est pas sans intention que j'ai parlé de la "vivacité des couleurs."

Certains musiciens attribuent aux notes, aux accords, des couleurs spéciales. Il y a peut être là rien d'impossible, puisque le son et la couleur, sont tous deux le résultat d'une vibration. Mais les réalistes-décadents vont plus loin ; ils donnent à chaque lettre une teinte particulière. Les voyelles représentent surtout des rayons colorés, l'o est rouge, l'i est bleu, l'a est blanc etc, ainsi, quand un poète termine une pièce par ces vers.

Et le rire et le rire des brises  
Divin ivre, s'irise insicif au cerise

C'est un éclat de bleu rire. Cette répétition de la lettre i donne une vision sérieuse de l'azur du ciel. Ces sensations ne sont éprouvées que par des délicats. Avec ce système, on peut varier à l'infini les nuances de l'idée et répandre sur les phrases une richesse inconnue jusqu'à nos jours.

Pendant c'est un terrain dangereux et les adeptes cotoient ici un précipice : le déplacement d'une seule voyelle peut y faire tomber. C'est ce que disait si bien Wagner dans sa lettre à Frédéric Villot en 1861 : "Chaque art tend à une extension indéfinie de sa puissance ; cette tendance le conduit finalement à sa limite, et, cette limite, il ne saurait la franchir sans tomber dans l'incompréhensible, le bizarre et l'absurbe. Ici évidemment la tendance a dépassé sa limite : la couleur des voyelles, — indiquant la teinte des mots, — est déjà un pas dans le vide, et la chute complète ne saurait se faire longtemps attendre. Ce sera un grand malheur pour les réalistes sans doute, mais, en même temps, un grand soulagement pour l'humanité.

# Décembre

---

Le hibou parmi les décombres  
Hurle, et Décembre va finir ;  
Et le douloureux souvenir  
Sur ton cœur jette encor ses ombres.  
Le vol de ces jours que tu nombres,  
L'aurais-tu voulu retenir ?  
Combien seront, dans l'avenir  
Brillants et purs ; et combien sombres ?  
Laisse donc les ans s'épuiser,  
Que de larmes pour un baiser,  
Que d'épreuves pour une rose ;  
Le temps qui s'écoule fait bien ;  
Et mourir ne doit être rien  
Puisque vivre est si peu de chose.

ANONYME.

## LA BELLE TIENNETTE

I

Le chanvrier, ou plus exactement, le peigneur de chanvre, est un artisan bien connu dans les campagnes. Il rend de vrais services aux populations rurales. Il est l'ami de la ferme et le favori de toutes les ménagères.

Avant de devenir la bande de toile dans laquelle on coupe la lingé à l'usage de la maison et de la famille, le chanvre subit plusieurs préparations ; la macération ou rouissage, qui consiste à le laisser immerger pendant un temps déterminé dans une fosse remplie d'eau ; le teillage, c'est-à-dire la séparation de l'écorce, ou partie filandreuse de la tige ou chenevotte du chanvre. Il est alors soumis au peignage ; c'est le travail du chanvrier. Le chanvre sort de ses mains en filasse blonde et soyeuse, le rouet de la fermière le reçoit, et, devenu fil, il est porté chez le tisserand.

C'est un dur métier que celui de peigneur de chanvre ; il faut être constamment debout, les bras tendus et tirant le chanvre que l'on fait passer à travers les cent pointes d'acier du peigne, et chaque jour, pendant des mois, avaler en respirant la poussière qui se dégage de la filasse.

Le père Labranche, le plus renommé parmi les peigneurs de chanvre, habitait au petit village de Lilliers ; mais c'est à Ravaine, grosse commune à une lieue de distance, qu'il avait sa clientèle la plus nombreuse et la meilleure.

À Ravaine, au pays des chenevières, le chanvre était plus grand, par conséquent plus difficile à travailler ; mais la journée était beaucoup mieux payée et on avait du vin à chaque repas.

Le père Labranche était robuste ; il défiait la fatigue et tenait à gagner le plus d'argent possible.

Il était veuf depuis bien des années déjà, mais il avait une fille, une fille unique.

Etiennette, qu'on appelait par abréviation Tiennette, possédait une chevelure blonde à faire la désolation de tous les faux chignons à l'usage des coquettes de tous les pays. Elle avait aussi une bouche ravissante, et des dents petites et blanches comme des perles fines. Elle n'était pas très grande ; mais le marbre le mieux ciselé ne peut offrir des formes plus parfaites. Rien de pur, de suave, d'adorable comme ses grands yeux bleus, un peu rêveurs, elle avait des mains et des pieds de demoiselle.

Enfin, elle était délicieusement jolie et elle savait lire et écrire.

Si je disais que la gentille Etiennette n'était pas coquette, aucune femme ne me croirait. J'aime mieux avouer tout de suite qu'elle aimait à arranger ses beaux cheveux d'une façon fort gracieuse, qu'elle adorait une jolie toilette, ce qui la rendait plus charmante encore, et qu'elle tressaillait de joie, lorsque gentiment parée, elle se regardait dans son miroir.

Mais ce n'était pas seulement pour elle qu'Etiennette aimait à se voir jolie et à se mettre belle.

Ce n'était pourtant pas pour son père.

Le bonhomme se souciait de cela comme du vin de la comète, dont il avait beaucoup entendu parler, mais dont il n'avait jamais bu.

Son affaire, à lui, était de savoir sa fille heureuse. Du moment qu'il l'entendait rire, c'était bien.

Il gagnait de l'argent, Etiennette le dépensait, quoi de mieux ?

Parmi les beaux garçons du pays qui admiraient la jeune fille, lui jetaient de doux regards et la faisaient danser les jours de fête, Etiennette en avait désigné un. Et

comme il était un peu timide, qu'il osait à peine la regarder et qu'il ne lui parlait qu'en tremblant, elle se mit à l'aimer tout de suite.

Le timide—il s'appelait Félix Vernet—ne s'en aperçut seulement pas. Il était bien trop amoureux lui-même pour avoir de bons yeux.

Or, c'est en pensant à Félix que mademoiselle Etiennette nattait ses longs cheveux, et ajustait son fichu, se promenait et souriait à son miroir.

Certes, elle n'avait pas mal choisi, sans le vouloir, bien certainement. Le père de Félix était un des riches habitants de Ravaine. Il avait une grande ferme qui occupait beaucoup de manœuvres, et un moulin, le meilleur de la vallée, qui lui rapportait beaucoup d'argent.

Félix avait vingt-quatre ans ; son père lui avait confié la direction du moulin, et il remplissait admirablement cette importante fonction.

Quand il allait chercher lui-même les sacs de blé dans les villages voisins, il revenait toujours avec ses voitures trop chargées.

Que voulez-vous ? les femmes de partout raffolaient du jeune et beau meunier.

M. Vernet était satisfait mais pas complètement heureux. Félix avait une sœur nommée Anna, et cette pauvre jeune fille, âgée de seize ans, était idiote.

C'était la désolation de cette famille qui, sans cela, eût été comblée de toutes les joies.

Souvent Etiennette se disait :

—Félix est trop riche, jamais il ne m'épousera.

Cette pensée lui venait quand elle avait été plusieurs jours sans voir le jeune homme. Alors elle était triste.

Mais, si le lendemain elle le rencontrait ou l'apercevait seulement, l'espérance rentrait dans son cœur avec un sourire du meunier, et elle ne pensait plus qu'à lui. Elle ne voyait plus ni le père Vernet, ni la ferme, ni le moulin.

Cependant, l'amour de Félix s'accusa si sérieusement que son père finit par s'en apercevoir.

Il entra dans une colère épouvantable contre son fils et le menaça de le chasser de sa maison s'il avait l'audace, malgré sa défense, d'adresser encore la parole à Etiennette et même de penser à elle.

Le jeune homme ne répondit pas un mot.

La façon dont son père lui avait parlé, les expressions dont il s'était servi l'avaient profondément blessé.

Le lendemain, de grand matin, il fit un paquet de ses hardes et, sans avoir rien dit à personne, il disparut du pays.

## II

En apprenant que Félix avait subitement quitté Ravaine, Etiennette pleura à chaudes larmes. Elle était désespérée.

Elle sut aussi que c'était à la suite d'une scène violente que lui avait faite son père, à propos d'elle, que le jeune homme s'était enfui. Cette pensée, qu'elle était sincèrement aimée, calma le trouble de son esprit.

D'ailleurs, quelques jours après, elle reçut d'une vieille femme, une mendiante, qui parcourait souvent la contrée, cette petite lettre écrite par Félix :

“ Ma chère Etiennette,

“ J'ai quitté Ravaine et je n'ai voulu voir personne avant de partir, je n'ai pas même embrassé ma mère ni ma pauvre sœur, qu'on aime guère chez nous, et qui n'avait que moi pour la protéger et la défendre. Je suis parti parce que mon père a des idées qui ne sont pas les miennes. Je vais tâcher de me trouver une bonne condition ; j'aime le travail, je ne manquerai pas d'ouvrage. Tout de même, c'est dur d'être obligé de travailler chez les autres ! Etiennette, je t'en prie, ne m'oublie pas ; je t'aime et je t'aimerai toujours. Je reviendrai, sois tranquille, et nous serons heureux.”

—C'est le garçon de M. Vernet qui m'a remis ça, il y a trois jours, sur la grande route, dit la mendiante en clignant de l'œil.

—Oui, répondit la jeune fille, c'est une lettre de M. Félix.

—Il avait l'air bien triste, le garçon... et comme il m'a prié de ne pas manquer de

faire sa commission ! Vous connaissez bien Etiennette, n'est-ce pas ? qu'il me répétait toujours. Je crois bien que je la connais. la belle fille au père Labranche, le chanvrier d'auprès de Ravaine. Est-ce que, quand je passe à Lilliers, elle n'a pas toujours un morceau de pain blanc et un sourire à donner à la vieille ?

— Alors, continua-t-elle, le Félix m'a donné la lettre, et ça pour moi.

Elle montra à la jeune fille une pièce de cinq francs.

— Il est généreux comme vous et beau comme vous êtes belle, mam'zelle Etiennette. M'est avis que c'est votre amoureux ?

Etiennette rougit comme une pivoine.

— Oh ! faut pas rougir pour ça, la mignonne. Est-ce que c'est défendu de s'aimer, aux enfants du bon Dieu ? E-t ce que dans les haies les oiseaux ne font pas leur nid ?

— Tiennette, ma vie, il faut aimer pendant qu'on est jeune. Vous êtes un peu coquette, c'est pas un mal, quand on est jolie, qu'on a dix-huit ans, de beaux yeux et qu'on n'est pas bête, mais en même temps vous avez bon cœur, on le sait dans le pays ; vous n'êtes pas fière et vous êtes honnête comme pas une. Ça on le dit partout. Et c'est quelque chose, ma mie ; cela vaut une bonne partie des écus du père Vernet. Le Félix qui n'est pas un sot, le sait bien.

— Je suis un peu sorcière, — il y a des gens qui le disent parce que je suis mal habillée, — eh bien, Tiennette, je te prédis que tu seras heureuse et que tu vivras longtemps. Et comme tu seras riche un jour, c'est chez toi, quand je passerai dans le pays, que je viendrai prendre le morceau de pain mollet qu'il faudra aux vieilles dents qui me resteront.

Pendant six mois de l'année, de la Saint-Remy à Pâques, le père Labranche peignait le chanvre à Ravaine. Pendant ce temps, il faisait le tour du village, contentant, l'une après l'autre, toutes les ménagères.

Il ne passait à Lilliers que la seule journée du dimanche, mais il revenait y coucher tous les soirs. Le pauvre homme ne pouvait passer vingt-quatre heures sans voir sa fille. Que voulez-vous ? il l'aimait à la folie.

Tous les jours, à deux heures du matin, il était debout. Il s'habillait, il embrassait Etiennette, ce qu'il n'avait garde d'oublier, buvait son petit verre d'eau-de-vie de marc, et se mettait en route, n'importe par quel temps.

Le vent, le froid, la pluie ou la neige, cela lui était bien égal.

### III

Le père Labranche portait toujours une blouse grise de toile écrue sur sa grosse veste de droguet vert ; un pantalon fortement rapiécé partout ; d'énormes souliers ferrés, inusables, avec des guêtres tricotées par sa fille, qui lui montaient jusqu'aux genoux. Sur son bonnet de coton bleu à raies rouges et blanches, il se coiffait d'un chapeau de feutre à haute forme, qui devait avoir coiffé son aïeul aux beaux jours de sa jeunesse. Ce chapeau, d'une forme bizarre, faisait les délices de tous les gamins de Ravaine et autres lieux.

Dès qu'ils apercevaient le bonhomme ils criaient tous ensemble :

— Voilà le chapeau du père Labranche.

Nous compléterons le costume du chanvrier en disant qu'il serrait sa blouse sur ses reins au moyen d'une corde grosse comme le petit doigt, en guise de ceinture. Sur son flanc pendait un sac de cuir qu'il portait en bandoulière, et dans lequel il mettait ses pointes d'acier, dites de rechange, et la lime pour les aiguïser.

Dès qu'il arrivait à l'endroit de son travail, où ses peignes étaient installés, — c'était ordinairement dans une grange, — il ôtait son chapeau et son bonnet de coton et les plaçait dans un coin, l'un dans l'autre, le plus commodément possible. Il se débarrassait de son sac, qu'il mettait dans un autre coin, avec son bâton, et il défaisait ses guêtres et ses souliers ; il remplaçait ses souliers par des sabots. Le père Labranche était dans son costume de travail.

Il y avait déjà trois mois que Félix avait quitté Ravaine. On ne parlait plus de l'événement, qui avait pourtant fait beaucoup de bruit.

Le chanvrier feignit de fermer les oreilles et de ne rien entendre. Sa fille était calme, elle ne paraissait pas malheureuse ; il ne s'occupait nullement du reste.

—Je sais bien que le fils du père Vernet n'est pas pour elle, s'était-il dit ; mais elle en trouvera un autre. Si les filles ne manquent pas, il y a aussi des garçons pour toutes.

Quand le moment arriva de peigner le chanvre chez madame Vernet, celle-ci, lui demanda :

—Père Labranche, quel jour viendrez-vous à la ferme ?

—Je finis demain, ici, madame Vernet, répondit-il tranquillement. Après-demain je commencerai chez vous.

—Alors, je vais faire préparer les échevaux. Vous en aurez au moins pour trois semaines, je vous préviens.

—Tant mieux ; je ne me plains jamais de trop de travail.

Après le départ de son fils, M. Vernet avait dit à sa femme, qui était fort attristée :

—Il a bien fait de quitter le pays ou il aurait fini par mal tourner. Je suis bien content qu'il aille manger un peu de vache enragée. Cela lui mettra du plomb dans la tête.

Madame Vernet n'osa plus se plaindre.

M. Vernet prit un garçon meunier pour remplacer son fils au moulin. Mais ce n'était plus Félix. Les clients ne tardèrent pas à s'en apercevoir à la farine moins belle et à la médiocre qualité du pain.

Un mois plus tard, M. Vernet apprit que son fils, entré comme garçon chez un de ses confrères, à huit lieues de Ravaine, avait déjà doublé la clientèle du moulin.

—Est-ce bête, les enfants ! se dit-il ; ils s'en vont travailler pour enrichir les autres, quand ils ont la facilité de travailler pour eux mêmes.

Il ne parlait plus de la vache enragée.

Mais celle qui souffrait le plus de l'absence de Félix, c'était sa sœur, la pauvre idiote.

Repoussée par les ouvriers de la ferme, grondée par sa mère, quelquefois battue par son père et n'ayant plus les bras de Félix pour s'y réfugier, elle devenait sauvage et farouche. Elle passait des journées entières cachée dans les écuries, au milieu des champs, blottie derrière un buisson.

Un visage inconnu la frappait d'épouvante.

La pauvre enfant avait peur de tout le monde parce que personne ne lui témoignait d'affection.

Après son frère, elle avait un autre attachement profond pour un jeune homme qui avait travaillé pendant plusieurs années à la ferme. Ce n'était pas de l'amour, la malheureuse n'était pas capable d'éprouver ce sentiment ; c'était une sorte d'amitié non raisonnée, instinctive, qui fait que certains êtres chétifs, souffreteux, éprouvent de la joie à s'approcher de ceux dont ils se sentent aimés et dont ils sont sûrs de ne pas implorer en vain la protection.

Mais ce jeune homme avait tiré au sort ; il avait amené un mauvais numéro et il était parti, parce qu'il n'avait pu trouver deux mille francs pour se faire remplacer.

Anna en éprouva un violent chagrin.

Elle aimait aussi beaucoup le père Labranche, qui était un de ceux qui ne l'avait jamais repoussée ni rudoyée.

Mais elle aimait encore plus Etienne. Il est vrai que la jeune fille ne la rencontrait jamais une seule fois sans lui faire beaucoup de caresses. Ce n'était pourtant pas pour cela seulement qu'elle se sentait attirée vers Etienne. Elle avait deviné l'amour de son frère pour la jeune fille de Lilliers, et au lieu d'en être jalouse, ce qui aurait pu arriver tout aussi bien, elle comprenait, avec son pauvre esprit, que l'amour de son frère ne pouvait lui nuire et qu'il lui assurait, au contraire, une protection de plus.

Donc, le père Labranche travaillait chez M. Vernet, et depuis huit jours déjà il peignait le chanvre de la ferme.

C'était un samedi ; comme le chanvrier avait commencé sa journée une heure plus tôt— il travaillait toujours le matin trois ou quatre heures à la lumière de la lampe— il quitta son travail le soir, une heure plus tôt également.

Il fit lestement sa toilette de voyage, suspendit son sac de cuir à son cou, serra ses reins avec sa corde, prit son bâton et sortit de la grange.

Dans la cour de la ferme, il rencontra madame Vernet.

—Comment, lui dit-elle, vous vous en allez sans avoir soupé ?

—Je n'ai pas grand faim, madame Vernet, répondit-il. On est trop bien nourri chez vous. En faisant ma route, je gagnerai de l'appétit, et je souperai avec ma fille. Cela ne m'arrive pas si souvent.

—Alors, père Labranche, je vous laisse partir. A lundi.

—Oui, madame Vernet, à lundi, toujours de bonne heure.

—Avec le chant du coq, je sais cela.

Elle rentra à la ferme, et le vieux chanyrier, tout joyeux de pouvoir donner une heure de plus à sa fille, se dirigea vers Lilliers d'un pas guilleret.

Le lendemain matin, vers neuf heures et demie, le père Labranche était occupé à éplucher des carottes et à préparer un chou pour le pot-au-feu.

Etiennette s'habillait pour aller à la messe.

Tout à coup, le brigadier de gendarmerie, accompagné du maire de Lilliers et de deux gendarmes, entra dans la maison.

—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ? demanda le bonhomme en se levant et fort surpris de cette visite.

—Il y a, répondit durement le brigadier, que je viens vous arrêter.

Sur ce mot du brigadier : "je viens vous arrêter" le chanvrier pâlit, pétrifié d'étonnement.

—Arrêter mon père ! s'écria la jeune fille en se jetant d'un bond entre lui et les gendarmes, et pourquoi ?

—Mademoiselle, dit le maire d'une voix un peu émue, car il connaissait la réputation de probité du père Labranche, votre père est accusé de vol.

—Moi, voleur, s'écria le chanvrier, dont les yeux égarés semblaient vouloir sortir de leur orbite.

—Mon père, accusé de vol, s'exclama Etiennette avec indignation, quelle infamie !

—S'il n'est pas le coupable, il prouvera son innocence, dit le brigadier. Vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux gendarmes, gardez le à vue.

—Oh ! messieurs, reprit la jeune fille avec des larmes dans la voix, vous n'arrêterez pas mon père ; vous le connaissez tous, vous savez bien que ce n'est point un voleur. Il y a méprise, messieurs, demain on vous le dira. Mon père a volé ! mais où, quand, comment ? Vous voyez bien que c'est absurde. Il se lève de bonne heure, il voyage la nuit, c'est vrai ; mais il y a quarante ans qu'il va ainsi à Ravaine tous les matins.

—C'est à Ravaine que le vol a été commis, dit le maire.

—Et pourquoi veut on que ce soit mon père ? Il travaille en ce moment pour madame Vernet. Tout le monde de la ferme dira s'il est assidu à son travail.

Le maire et le brigadier échangèrent un regard qui signifiait :

—C'est bien cela.

—Madame Vernet, ajouta le chanvrier, sait à quelle heure je commence ma journée et à quelle heure je la finis.

—Maintenant, dit le brigadier, nous allons faire les perquisitions.

Dans la rue, un rassemblement se formait devant la maison.

—Monsieur, il n'y a rien chez nous, je vous assure que vous ne trouverez rien, dit Etiennette au brigadier.

Ce dernier, aidé de ses hommes, avait déjà enlevé les matelas du lit et fouillait la paillasse.

Le pauvre père Labranche restait immobile, comme un hébété :

—On dit que je suis un voleur !... disait-il à chaque instant, en regardant tour à tour le maire et les gendarmes.

Quand le brigadier eut à peu près tout visité, il revint près du maire et lui dit :

—Je n'ai rien trouvé.

—C'est peut-être une fausse accusation, répliqua vivement le maire.

—Non, fit le brigadier, les indications sont précises.

Il se tourna vers Etiennette.

—Mademoiselle, lui dit-il, nous allons maintenant examiner ce qu'il y a dans cette armoire. Ouvrez-la.

Le vieillard était assis devant le meuble ; il fallut le déranger pour l'ouvrir. Le malheureux ne tenait plus sur ses jambes, il alla tomber sur une autre chaise.

Le brigadier mit sens dessus dessous toute la lingerie d'Etiennette.

Dans un petit sac de drap vert il trouva une centaine de francs en pièces de cinq francs et autre menue monnaie.



C'était la bourse du ménage.

Les perquisitions n'avaient amené aucune découverte.

Le vieux coquin a eu le temps de cacher l'argent; dit tout bas le brigadier au maire.

Il n'était pas content du tout, le brigadier. Il n'y avait pas longtemps qu'il commandait la brigade du canton et il voulait absolument se signaler par quelque chose d'éclatant.

—Pourtant, reprit-il tout haut, une somme aussi forte ne se dépense pas en une nuit.

—C'est donc de l'argent qui a été volé ? demanda Etiennette.

—Oui, mademoiselle, répondit le brigadier.

—Et c'est mon père qu'on accuse d'un vol d'argent ? On voit bien, monsieur le brigadier, qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes dans le pays, autrement vous connaîtriez mieux le père Labranche. Demandez ce qu'il vaut à M. le maire.

—M. le maire sait comme moi à quoi s'en tenir, dit sèchement le brigadier.

—Mais enfin ! s'écria Etiennette, qui donc accuse mon père ?

—On vous le dira quand il le faudra, répondit le brigadier.

En ce moment son regard, qui furetait partout sans cesse, découvrit entre deux meubles, dans un endroit sombre, la sacoche du chanvrier suspendue à un clou.

Il alla la prendre, l'ouvrit et fit tomber ce qu'elle contenait sur le carreau.

Trois pièces d'or de vingt francs, bien luisantes, rebondirent et roulèrent de trois côtés différents.

Le brigadier poussa une exclamation joyeuse.

—Qu'est-ce que c'est ça ? fit le père Labranche. De l'or !... Bien sûr que c'est quelqu'un qui m'en veut qui l'a fourré dans mon sac.

Les trois louis, ramassés, disparurent dans la poche du brigadier.

—Pièces à conviction, dit-il.

Un gendarme s'empara de la sacoche comme d'un trophée.

—Eh bien ? fit le brigadier en se tournant vers le maire.

—Je suis convaincu et désolé, répondit-il.

—Les trois pièces d'or se sont échappées de la bourse de cuir ; qu'il avait mise dans son sac après le vol, reprit le brigadier. Quand il a retiré la bourse pour la cacher avec son contenu, ce qu'il n'a pu faire qu'hier soir, cette nuit ou ce matin, il ne s'est pas aperçu que ces trois pièces étaient restées avec sa ferraille. C'est comme cela que le coupable est toujours découvert.

—C'est parfaitement juste, dit le maire.

Les deux gendarmes avaient entendu les paroles de leur supérieur et étaient remplis d'admiration. On voyait qu'ils étaient fiers d'avoir pour chef un homme si capable et d'une si grande perspicacité.

—Allons, dit le brigadier, les menottes, maintenant.

Au bruit que firent les chaînettes de fer dans la main du gendarme, Etiennette, qui avait été un moment terrifiée, redressa vivement la tête.

—Vous n'emmenerez pas mon père ! s'écria-t-elle ; vous ne l'emmenerez pas !

—La jeune personne est singulière, fit le brigadier en regardant ses gendarmes, elle s'imagine que nous allons avoir peur de ses beaux yeux.

—Vite, les menottes, ordonna-t-il.

Le maire voulut alors épargner à son administré la honte d'avoir à traverser le village les bras enchaînés.

—Brigadier, dit-il, le père Labranche vous suivra sans résistance ; vous pouvez bien vous dispenser de vous servir pour lui de cet instrument-là.

—Monsieur le maire, c'est mon règlement.

—Sans doute, brigadier ; mais Labranche est un vieillard.

—Je suis à cheval sur le règlement.

Le maire ne dit plus rien ; mais Etiennette prit la parole.

—Monsieur le brigadier, dit-elle d'un ton très digne, je sais bien qu'on doit obéissance à la loi et respect à ceux qui la représentent. On ne craint pas les gendarmes, dans nos pays, parce qu'il n'y a que des honnêtes gens ; on les aime, au contraire ; on les reçoit dans les familles, et plusieurs s'y sont mariés. Les gendarmes font leur devoir ; il est quelquefois pénible, mais il faut le faire tout de même. Pourtant la loi ne leur défend pas d'être bons et généreux. Vous, monsieur le brigadier, vous n'êtes pas cela ; vous êtes un méchant homme !

Le brigadier lança à la jeune fille un regard de colère, mais il ne répliqua point.

Le chanvrier se leva et tendit ses bras aux gendarmes, qui cadennassèrent les menottes à ses poignets.

La jeune fille courut prendre dans l'armoire la bourse de drap vert qui contenait leur petite fortune.

—Tiens, père, dit-elle, prends l'argent, tu en auras sans doute besoin.

—Et toi ? fit-il.

—Moi, je ne sais pas !

—Garde l'argent, petite.

—Non, je ne veux pas.

—Ni moi non plus, dit le père.

—Eh ! bien, je prends vingt-cinq francs. Es-tu content ?

—J'aimerais mieux que tu gardes tout.

—Tu reviendras dans deux ou trois jours ; j'ai plus qu'il ne me faut.

Et elle fourra la bourse dans la poche de la veste de droguet.

Puis elle jeta ses bras autour du cou du vieillard et éclata en sanglots.

—Tiennette, lui dit-il, tu ne crois pas que je suis un voleur, n'est ce pas.-

—Ah ! mon père ! s'écria t-elle, avant cela je croirais plutôt qu'il n'y a pas de Dieu !

Le visage du bonhomme s'épanouit et deux éclairs de joie jaillirent de ses yeux.

—Alors, fit-il en souriant, je n'ai peur de rien.

Puis, se tournant vers les gendarmes :

—Messieurs, ajouta-t-il, vous pouvez me mener en prison.

Les gendarmes l'emmenèrent.

On était à la messe. Comme cela, il y eut moins de curieux sur les portes. Mais ceux qui s'étaient rassemblés devant la maison se disaient :

—Qu'est ce qu'il a donc fait, le père Labranche ? Avez-vous vu, on lui a mis les menottes ?

—Comme à un criminel.

—Oh ! le pauvre vieux, lui qui n'a jamais fait de mal à une mouche !

—C'est drôle, tout de même.

—Qu'est-ce qu'elle va dire la belle Tiennette ?

—La Tiennette va pleurer, bien sûr.

En ce moment un paysan, qui avait causé avec un gendarme, s'approcha du groupe des causeurs.

—Je sais ce que c'est, dit-il.

Tout le monde l'entoura.

—Le père Labranche, reprit-il, s'est laissé tenter par le diable. Il a volé chez M. Vernet, du moulin de Ravaine, un sac plein d'or.

—Allons donc, c'est pas vrai.

—Je le tiens d'un gendarme. A preuve qu'on a encore trouvé dans son sac de cuir trois beaux jaunets.

—Çe serait donc vrai ?

—Tout à fait vrai.

—Mais alors le chanvrier serait...

—Un vieux coquin.

Pendant toute la journée, à Lilliers, à Ravaine et dans les communes voisines, on ne parla que de l'arrestation du père Labranche, accusé d'un vol considérable au préjudice du riche M. Vernet, du moulin de Ravaine.

Etiennette s'était enfermée chez elle et pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Or, voici ce qui s'était passé à la ferme de M. Vernet, le samedi soir, après le départ du chanvrier :

Dans la journée M. Vernet avait vendu à un maquignon deux paires de bœufs et un poulain pour quatorze cent quatre-vingts francs. L'acquéreur avait payé comptant quatorze cents francs en or et le reste en monnaie blanche. M. Vernet avait mis l'or dans une bourse de cuir et l'argent dans sa poche.

Il n'avait pas trouvé sous sa main la clé de son secrétaire, et comme il voulait, suivant la coutume, offrir un verre de vin au maquignon, il laissa la bourse de cuir sur le meuble et conduisit son homme dans la salle à manger.

Quand on eut vidé la bouteille, on fit sortir les bêtes des écuries et le maquignon s'en alla.

M. Vernet l'accompagna au bout du chemin, puis au lieu de revenir tout de suite à la ferme, il fit un tour sur ses propriétés pour examiner le travail des garçons qui hébergeaient les avoines.

Il était tard quand il rentra. Il se souvint qu'il n'avait pas serré son or, et il entra dans sa chambre pour réparer un oubli. La bourse de cuir avait disparu.

Il appela sa femme.

— Est-ce toi, lui demanda-t-elle, qui a serré la bourse qui était là ?

— Non, répondit-elle ; je suis entré dans ta chambre tout à l'heure et je n'ai rien vu.

— On m'a volé ! s'écria M. Vernet.

— Cherche bien, mon ami, cherche encore, dit madame Vernet.

— Je te dis qu'on m'a volé ! répéta le fermier.

— Il n'est venu personne à la ferme aujourd'hui que le maquignon, reprit madame Vernet ; les domestiques sont aux champs depuis le matin, et pas un n'est encore revenu. Je te dis encore, il n'y a eu à la ferme aujourd'hui que moi et le chanvrier.

— Le chanvrier ! s'écria M. Vernet, ah ! c'est lui qui a fait le coup !

Devant cette brusque accusation de son mari, madame Vernet resta un moment interdite. Enfin elle se remit et lui dit :

— Pourquoi accuser le père Labranche, un vieil homme si honnête ?

— Ton père Labranche est un hypocrite et sa fille une pas grand'chose, répliqua le fermier avec colère. Fais le venir, je veux lui parler.

— Il est parti.

— Parti, déjà ?...

— Sa journée était finie ; il n'a pas voulu attendre le souper.

— Ah ! il n'a pas voulu attendre le souper ! Cela ne me surprend pas. Tu vois que c'est lui qui m'a volé, le brigand !

— Mon ami, je t'en supplie, prends garde.

— Ton chanvrier est un voleur, te dis-je.

Il sortit furieux de la ferme et courut chez le maire de Ravaine.

Un quart d'heure après, il revenait avec ce magistrat.

#### IV

On alluma une lampe et on fit l'inspection de la chambre où le vol avait été commis.

Tout y était en ordre.

Aucun meuble n'avait été ni ouvert, ni forcé. Mais on ne retrouva plus une bague en or, dont le chaton contenait une émeraude fort belle, et que madame Vernet se rappelait avoir mise dans une soucoupe de tasse à café.

— Le gredin l'a prise pour sa fille, dit M. Vernet.

La chambre avait été lavée le matin ; on examina le parquet. On y trouva quelques fêtu de paille qu'on supposa être tombés des sabots du chanvrier et, chose concluante, une douzaine de fragments de chenevottes, qui s'étaient évidemment détachés des habits du chanvrier.

Son départ précipité de la ferme fournissait aussi contre lui une charge accablante.

Madame Vernet, qui commençait à partager les soupçons de son mari, laissa échapper ces paroles :

— Je l'ai rencontré dans la cour comme il s'en allait ; je lui ai trouvé un air tout drôle.

Dès lors, la culpabilité du chanvrier parut suffisamment démontrée.

Un acte d'accusation, signé par le maire, M. Vernef et plusieurs témoins, fut porté le soir même au chef-lieu de canton, à la gendarmerie, par le garde-champêtre.

Le père Labranche ne resta que quelques heures dans le cachot de la gendarmerie ; le jour même il fut conduit de brigade en brigade au chef-lieu du département.

Le lundi, à huit heures du matin, il était écroué à la prison de la ville.

Son affaire s'instruisit rapidement. Il comparut trois fois devant le juge d'instruction et protesta énergiquement de son innocence. Mais le juge, s'en rapportant au rapport du maire de Ravaine et de ses autres signataires, était convaincu d'avance du contraire.

L'instruction terminée, la chambre des mises en accusation renvoya le père Labranche devant la cour d'assises.

Quand on lui apprit cela, le pauvre homme fut bien étonné.

—Je me croyais déjà relâché, dit-il. Un juge d'instruction, c'est un homme qui en sait long ; enfin c'est la justice. Comment se fait-il qu'il n'ait pas vu que je suis innocent ? Il y a donc des gens qui m'en veulent assez pour m'envoyer aux galères ? Le juge est un brave homme, je le parierais, il doit avoir aussi une fille comme Tiennette. Il était sérieux, sévère ; c'est son état d'être ainsi, la justice ne peut pas rire ; mais il a l'œil bon, je l'ai bien vu quand il me regardait. Pourquoi donc a-t-il voulu me faire dire des menteries ? Il faut qu'il y ait des gens derrière qui veulent me perdre. Aux assises, moi, le père Labranche le vieux chanvrier, qui, pendant toute ma vie, n'ai pas été une seule fois devant notre juge de paix !

Il pensait continuellement à sa fille.

—Comment fera-t-elle pour vivre, la pauvre chérie ? se demandait-il. Et moi, sans cœur, qui ai emporté le peu d'argent qu'il y avait à la maison !... On me doit bien quatre cents francs dans les maisons de Ravaine, mon travail de l'année, elle le sait, elle ira bien les demander.

Cette pensée le tranquillisait un peu, mais ne l'empêchait pas de pleurer beaucoup. On lui dit qu'il fallait prendre un avocat. Il le prit.

—Qu'est-ce que vous pensez de moi ? lui demanda-t-il la veille de l'ouverture des assises.

—Que vous êtes un honnête homme, répondit l'avocat ; il faut que nous fassions entrer cette conviction dans l'esprit des jurés.

Le bonhomme hochait tristement la tête.

—Le juge d'instruction n'a pas voulu me croire, dit-il, les autres feront comme lui.

L'avocat lui avait conseillé d'appeler plusieurs témoins à décharge.

—Pourquoi faire ? avait-il répondu ; vous direz aussi bien qu'eux tous que j'ai soixante ans et que je n'ai jamais fait de mal à personne.

Le quatrième jour des assises, le père Labranche fut prévenu que son affaire passerait le lendemain.

Plusieurs personnes de Ravaine, parmi lesquelles le maire et M. Vernet, avaient été appelées par le parquet pour témoigner contre le chanvrier.

Etiennette, instruite du jour où son père devait être jugé, se rendit à pied au chef-lieu du département. Quatorze lieues !... Elle les fit dans la nuit. Arrivée devant le palais de justice, elle ne pouvait plus se soutenir.

Elle mangea un morceau de pain qu'elle avait dans sa poche, assise sur un banc de pierre, et dès qu'on ouvrit la salle du tribunal elle alla toute tremblante s'asseoir dans un coin.

C'était le jour des vols. Trois voleurs passèrent successivement devant le jury.

Enfin, le père Labranche, entre deux gendarmes, fut amené devant la cour.

D'un coin de la salle partit un cri, puis des sanglots.

Tout le monde se retourna, et le chanvrier plus vivement que les autres. Il vit sa fille et lui fit signe qu'il l'avait reconnue.

Après avoir fait lever l'accusé et lui avoir demandé son nom, son âge, le lieu de sa naissance, etc., le président continua ainsi son interrogatoire.

—Le 19 mars dernier, vous travailliez à Ravaine ?

—Oui, je peignais le chanvre de madame Vernet.

—Où aviez-vous placé vos peignes ?

—Dans une des granges, comme d'habitude.

—Le soir, vous n'avez pas attendu l'heure du souper, et vous êtes parti précipitamment ?

—Oh ? du même pas que les autres jours. J'avais fait mes heures de travail, ma journée était finie ; il fallait travailler encore une heure ou attendre le souper les bras croisés, j'ai préféré retourner à Lilliers, afin d'être un peu plus tôt près de ma fille.

—En parlant, vous aviez un air singulier, vous étiez agité.

—Moi ! j'étais peut-être content comme tous les samedis, en pensant à la journée du lendemain que j'allais passer avec ma fille.

—C'est la déclaration qu'a faite madame Vernet.

—Monsieur le président, madame Vernet s'est trompée.

—Vous portiez, ce jour-là, le sac de cuir que voici.

—Je le porte toujours ; il ne m'a jamais quitté depuis quarante ans.

—A quoi vous sert il ?

—J'y mets des dents de peignes à chanvre, et en été des cerises que parfois on me donne pour ma Tiennette. De même, en automne, une poire ou une pomme, toujours pour elle, ou encore des noisettes que je vais cueillir au bois.

—Comment expliquez-vous la présence des pièces d'or qui ont été trouvées dans votre sac, le dimanche matin, par les gendarmes.

—Comment voulez vous que j'explique une chose que je ne comprends pas ? On a trouvé trois pièces d'or dans mon sac, c'est vrai ; on les y aura mises par méchanceté. J'ai déjà dit cela à M. le juge d'instruction, mais il n'a pas voulu me croire.

—Parce que la chose n'est pas admissible.

—Alors, que voulez vous que je dise ? je ne sais rien du tout.

—Vous feriez mieux d'avouer tout de suite, et de nous désigner l'endroit où vous avez caché le reste de la somme.

—Mais je n'ai rien à avouer, M. le président. Je ne peux pourtant pas, pour vous être agréable, dire comme les gendarmes qui m'ont arrêté, et le papier de M. le maire de Ravaine, que je suis un voleur !

—C'est bien, dit le président d'un ton sévère ! Messieurs les jurés apprécieront votre système de défense.

« Voici encore, reprit-il, plusieurs fragments qui prouvent que vous êtes entré dans la chambre où se trouvait l'argent.

Et le président fit voir au chanvrier quelques petits morceaux de paille et de chenevotte.

—Ces brins de paille, dit il, prouveront, tout ou rien, suivant que vous le voudrez. Il y eut comme un murmure parmi les jurés.

—Je vous le demande, messieurs, continua le père Labranche, est-ce que tout le monde, dans une ferme, ne peut pas avoir après soi des brins de paille semblables à ceux-là ?

—Et les fragments de chenevotte ?

—Ces brins-là ont été faits par moi ; ils viennent de mon travail : ce sont des peignes, je le reconnais ; mais encore une fois, messieurs, est-ce qu'une autre personne n'a pas pu les entraîner avec elle ? Je n'ai pas quitté mon travail et je ne suis entré dans aucune chambre de la ferme. Je jure que je suis innocent.

On passa à l'audition des témoins qui ne révélèrent aucun fait nouveau.

Ensuite, la parole fut donnée au substitut, organe du ministère public.

Il parla pendant une demi-heure avec beaucoup d'éloquence.

—Voyez, dit il d'une voix indignée, l'endurcissement de cet homme, prêt à descendre dans la tombe, fatal résultat de la mauvaise éducation qu'il a reçue ! Il pourrait avouer son crime ; non, il le nie ! Il pourrait se repentir ; il ne le veut pas ! Implore-t il seulement l'indulgence du jury ? Non. Il reste impassible devant la majesté de la justice. Et il ne s'humiliera pas devant elle. Son abaissement et sa dégradation ! il en fait son orgueil !

« On cherchera à vous attendrir en vous parlant de son affection pour sa fille. Mensonge, messieurs ; s'il avait aimé son enfant il ne l'aurait pas élevée dans les goûts d'une précoce perversité. C'est le père qui a constamment encouragé la coquetterie de sa fille et l'a poussée à faire ces folles dépenses qui l'amènent aujourd'hui sur le banc des criminels.

« Et si l'on vous démontrait que ce vieillard aimait réellement son enfant, vous auriez encore là une preuve de son crime ; car, pour donner un aliment aux prodigalités de sa fille, il n'a pas reculé devant un acte odieux, devant le vol de 1,400 francs et d'une bague, joyau qu'il n'a probablement pas eu le temps de lui offrir. »

Il termina en demandant au jury l'application sévère de la loi.

## V

L'avocat du père Labranche parla de son existence honorable, laborieuse et bien remplie par cinquante ans de travail, de l'estime et de la considération dont il jouissait partout. Il passa ensuite à la réfutation des arguments du ministère public, et, s'empa-

rant des réponses mêmes du président dans son interrogation, il tâcha de détruire les preuves accumulées contre lui, en soutenant que les pièces d'or avaient été mises dans son sac par une main malveillante.

Il termina sa plaidoirie en suppliant les jurés de rendre l'honnête et malheureux père Labranche à sa fille et à son travail par un verdict de non culpabilité.

Après les paroles de l'avocat et une courte réplique du ministère public, le président ayant demandé au prévenu s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défense, le père Labranche se leva.

Il était très pâle. On vit qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

—Monsieur le président, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, si messieurs les jurés ne croient pas à mon innocence maintenant, je ne vois pas ce que je pourrais leur dire pour les convaincre. Je suis un pauvre homme, moi, je parle simplement, comme je pense. Ce n'est pas ma faute si je ne peux pas bien faire comprendre que je dis la vérité.

“Monsieur mon avocat a bien parlé ; tout ce qu'il vous a dit, il me semble que je l'avais pensé ; mais, moi, je n'aurais pas su le raconter.

“L'autre monsieur aussi a bien causé, mais il a été dur et bien injuste envers ma pauvre enfant et moi. Elle est coquette ; eh bien ! n'est-ce pas de son âge de l'être ? Est-ce qu'on va lui faire un reproche de ce qu'elle est jolie ? Dans ce cas-là, il faut faire des reproches au bon Dieu. Et puis, qu'est-ce que vous appelez être coquette ? je ne le sais pas, moi ! Elle a de beaux cheveux, ma fille ; est-ce qu'il faut qu'elle les cache ? Faut-il aussi qu'elle cache ses yeux parce qu'ils sont bleus, et ses dents parce qu'elles sont blanches ?

“Je lui ai acheté, l'an passé, une paire de boucles d'oreilles de quinze francs ; elle n'en avait pas encore : quinze francs, ce n'est pas cher ; ça l'a rendue plus jolie, mais ça lui a fait plaisir pour plus de douze cents francs. J'étais content. Faut-il reprocher à un vieux père d'être heureux du bonheur de son enfant ?

“Est-ce parce qu'elle ne met pas de gros souliers comme moi, et qu'elle porte des bottines fines qu'elle est coquette ?

“Moi, j'ai de gros pieds durs et qui ont marché longtemps, tandis que ma fille a des pieds mignons.

“Elle aime à mettre un fichu neuf, une jolie robe, qu'elle se fait elle-même, et un jupon blanc. La belle affaire ! un fichu de quarante sous, un jupon de cinq francs et une robe de quinze ! Et puis ! c'est mon argent, c'est moi qui le gagne ; faudrait-il mieux que je prive ma fille d'un petit plaisir et que je la laisse dans un coin prendre du vert-de-gris ?

“Elle est donc bien coupable, ma fille, parce qu'elle aime à aller nu tête, coiffée avec ses cheveux, plutôt que de porter un bonnet de vieille femme ?

“Elle est coquette, vous l'avez dit. Soit. Mais est-ce qu'elle est méchante, ma fille ? Est-ce qu'elle se conduit mal ? A-t-elle jamais fait parler d'elle ? demandez donc aux gens de Lille si Etienne n'est pas une bonne fille et demandez-leur aussi comme elle aime son vieux père !

“Je suis un vieil endurci... ça se voit... Voilà que je pleure comme une bête !”

Le pauvre homme avait, en effet, les joues baignées de larmes.

Dans l'auditoire, beaucoup de personnes pleuraient. Les jurés eux-mêmes étaient vivement impressionnés. Dans le coin où elle s'était assise, Etienne n'avait pas cessé de sangloter.

—Le pauvre vieux, disait-on, il sera tout de même condamné.

—Ce doit être sa fille qui pleure si fort ?

—Oui, c'est elle.

—Elle est vraiment bien jolie.

—Adorable.

—Pourquoi n'avoue-t-il pas ? S'il rendait l'argent, il n'en aurait peut-être que pour un an.

—A combien croyez-vous qu'il sera condamné ?

—A quatre, peut-être à cinq ans.

—Je ne crois pas ; il a emû le jury.

—Alors, le jury diminuera un peu la peine.

—Vous croyez qu'il ne l'acquittera pas ?

—Impossible, la culpabilité est prouvée.

Le président achevait de résumer les débats. Un instant après, les jurés se retirèrent pour délibérer, et le président fit sortir le prévenu.

La délibération du jury ne dura pas plus de douze minutes. Il rentra dans la salle d'audience. Il avait reconnu le père Labranche coupable de vol ; mais, en raison de son âge et de ses bons antécédents, il lui accordait le bénéfice des circonstances atténuantes.

Etiennette ne savait pas du tout ce qu'est une Cour d'assises ; elle entendit bien les paroles du chef de jury, mais elle ne comprit rien. Au contraire, elle s'imagina que les mots circonstances atténuantes signifiaient acquittement.

Elle cessa de pleurer et elle sentit que son cœur se gonflait de joie.

Elle vit rentrer son père, et comme la première chose qu'il fit fut de regarder sa fille, elle lui sourit.

On lut à l'accusé la déclaration du jury. Le ministère public dit quelques paroles, auxquelles répondit brièvement l'avocat ; puis, après une courte délibération de la Cour, le président donna lecture du troisième paragraphe de l'article 386 du Code pénal et prononça l'arrêt qui condamnait Joseph Labranche à deux ans de prison.

Etiennette poussa un cri et tomba sans connaissance.

Le chanvrier n'entendit pas le président qui lui disait :

—Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Il voulut s'élaner dans la salle d'audience pour secourir sa fille. Il fallut toute la force d'un gendarme, qui le prit à bras-le-corps, pour l'empêcher de sauter par-dessus la balustrade.

Il se débattait avec fureur, et on eut beaucoup de peine à l'entraîner hors de la salle.

Beaucoup de personnes avaient entouré la fille du condamné, mais plus encore par curiosité que par intérêt. On l'avait relevée et elle commençait à revenir à elle, lorsque l'avocat de son père, écartant tout le monde, s'approcha pour lui donner des soins.

—Mademoiselle, veuillez prendre mon bras, lui dit-il quand il vit qu'elle pouvait marcher.

Elle se leva et sortit du Palais de justice appuyée sur le bras de l'avocat.

Celui-ci mena Etiennette chez lui et la présenta à sa femme, qui reçut la pauvre fille très affectueusement. Il était l'heure du dîner ; malgré sa résistance, Etiennette dut s'asseoir à la table de l'avocat. Elle mangea un peu et se trouva beaucoup mieux.

—Vous avez été bien bon pour mon père, monsieur, dit-elle, et je vous remercie de tout mon cœur. Si on ne me l'a pas rendu ce n'est pas votre faute.

—Hélas ! je n'ai pas fait assez, répondit l'avocat.

—Nous avons contracté envers vous une grosse dette, une dette de reconnaissance, d'abord, et une dette d'argent ; nous nous acquitterons de la première ; pour l'autre, nous sommes de pauvres gens, il faudra que vous attendiez longtemps, monsieur.

—Mademoiselle, nous parlerons de cela quand votre père aura subi sa peine. L'avocat est comme le médecin, il est l'ami des malheureux et ne doit pas toujours travailler pour de l'argent.

—Vous avez bon cœur, monsieur, et vous aussi, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la femme de l'avocat.

Elle lui prit la main et la porta à ses lèvres.

—Quelle distinction et quelle délicatesse de sentiments ! se disait l'avocat. Croirait-on que cette jeune fille a été élevée dans un village et qu'elle est la fille d'un pauvre peigneur de chanvre !

—Monsieur l'avocat, demanda Etiennette, est-ce que je n'aurai pas la consolation de voir mon père avant de repartir pour Lilliers ?

—Demain vous le verrez, mademoiselle ; je vous promets d'obtenir l'autorisation nécessaire.

L'autorisation fut envoyée le soir même par le magistrat qui avait présidé la cour d'assises et qui, ayant appris que la jeune fille était chez l'avocat, avait tenu à lui faire savoir qu'il la plaignait dans son infortune.

—Encore un qui n'est pas bien convaincu que Labranche soit coupable, dit l'avocat en passant à sa femme la petite lettre du magistrat qui accompagnait l'autorisation délivrée par le parquet.

—Alors, pourquoi le condamner ?

—C'est le jury.

Etiennette coucha chez l'avocat. Elle avait le corps brisé de fatigue. Elle dormit jusqu'au lendemain matin.

On la fit déjeuner à huit heures, puis l'avocat étant prêt, ils se rendirent à la prison. L'entrevue du père et de la fille fut des plus touchantes. Ils se tinrent longtemps embrassés.

—Pardon, monsieur l'avocat, disait le chanvrier ; si vous saviez... j'aime tant mon Etiennette ! Et puis, je vais être si longtemps sans la voir !

Il remit à sa fille une feuille de papier, qu'il avait préparée à l'avance, et sur laquelle étaient écrits les noms de ceux qui lui devaient, et, en regard, les sommes dues.

—Avec ça, lui dit-il, tu iras au bout du temps. Tu toucheras à mesure que tu auras besoin. Il faudra être bien économe. Si je n'avais pas été malade l'an dernier, tu aurais cent francs de plus.

—Et toi, père ?

—Moi, je n'ai besoin de rien ; il me reste quelque chose de ce que tu m'as donné. Nous allons encore partager. Tiens, voilà vingt francs.

Il força sa fille à les prendre.

—Pendant deux ans on me nourrira à rien faire, dit-il, avec un triste sourire.

Mais il pleura quand le moment de la séparation fut arrivé.

## VI

L'avocat ramena la jeune fille chez lui.

On lui fit prendre un consommé, et on la força à manger un peu avant de se mettre en route.

Elle voulait repartir à pied. L'avocat le lui défendit. Il la mena à la voiture qui faisait le service du canton au chef-lieu, et paya sa place.

Revenue à Lilliers, Etiennette se trouva encore plus triste, plus seule, et plus isolée que les jours précédents. Elle n'avait plus l'espoir qui, pendant un mois, l'avait soutenue.

Elle resta plusieurs jours presque constamment enfermée chez elle. Elle n'osait plus se montrer. Quand elle rencontrait quelqu'un, elle se détournait. Du reste, on ne chercha point à la consoler, nul ne s'intéressait à elle.

Elle vécut ainsi pendant plus d'un mois ; elle avait dépensé son dernier sou.

Elle savait coudre ; elle aurait pu faire de jolis ouvrages de lingerie ; mais elle n'osa se présenter nulle part. Elle se disait :

—On ne m'occupera pas.

Elle n'avait plus d'amies et personne pour la protéger. Nul ne semblait s'intéresser à elle.

C'était une paria ! Pensez donc, la fille d'un voleur !... Quelle jeune fille aurait eu l'audace de la fréquenter ?

Quelle famille aurait eu le courage de la recevoir et d'essayer de la consoler ?

L'ancienne amie qui serait entrée chez elle eût été montrée au doigt.

Les meilleures n'osaient lui témoigner de la pitié par crainte des autres.

On lui faisait payer bien cher les quelques avantages qu'elle devait à la nature et qu'elle avait eus sur ses compagnes.

On ne se souvenait plus du passé honorable du père ; on ne voyait que sa condamnation. Pendant cinquante ans, il avait trompé tout le monde. Il n'avait jamais été qu'un infâme scélérat, et sa fille devait lui ressembler.

Le curé de Lilliers était venu la voir ; il l'avait vivement engagée à venir à confesse. Elle y alla. Mais le curé, comme tout le monde, croyait à la culpabilité du chanvrier. Il demanda à la jeune fille de lui indiquer l'endroit où le père Labranche avait caché l'argent volé.

—Mon père n'a pas volé M. Vernet protesta-t-elle en pleurant.

Elle sortit de là indignée, le cœur navré.

Depuis, Etiennette n'allait plus aux offices du dimanche ; elle priaît chez elle.

Et les gens de Lilliers disaient :

—La malheureuse ! voyez ce qu'elle devient. La voilà tout à fait livrée au démon.

Un jour Etiennette se trouva sans pain et sans argent pour en acheter.



C'était un dimanche, Etiennette, poussée par la nécessité, s'arma de courage et alla à Ravaine.

Elle avait dans sa poche le nom de ceux qui devaient à son père.

— On me donnera bien vingt francs, se dit elle ; avec ça je ferai un mois. La fenaison va venir, on voudra peut être bien de moi pour faner, et, pendant la moisson, pour lever les javelles ?

Dans la première maison où elle se présenta, on lui répondit sèchement qu'on n'avait pas d'argent à lui donner.

Elle se retira un peu confuse et alla dans une autre. Elle y fut moins reçue encore.

— Qu'est ce que vous venez nous demander ? lui dit-on ; si nous devons à votre père, ce n'est pas à vous. Quand il viendra nous réclamer son dû, on le lui donnera.

Elle avait le cœur gros en sortant. Elle hésita beaucoup avant d'entrer dans une troisième maison. Mais la pauvre fille n'avait pas soupé la veille, ni déjeuné le matin.

— Par exemple, vous êtes bien hardie de venir nous demander de l'argent que nous ne devons pas. Le chanvrier ! il y a beau temps que nous l'avons payé.

— Mon père a écrit lui même sur cette feuille de papier que vous lui deviez douze francs.

— Votre père est un vieux gueux qui voudrait nous faire payer deux fois. Mais nous ne le craignons pas ; il peut nous appeler en justice et nous verrons qui sera cru. Nous ne sommes jamais allés en prison, nous !

Etiennette baissa la tête et sortit précipitamment.

C'en était trop pour la pauvre fille. Elle n'osa plus aller nulle part et elle sortit de Ravaine en pleurant.

— Mon Dieu ! se disait-elle, je crois que les habitants de Ravaine sont encore plus méchants que ceux de Lilliers. Si les gens qui doivent à mon père me reçoivent ainsi, que puis-je espérer des autres ? Eh bien ! je mourrai de faim, voilà tout.

Une femme l'attendait, assise devant la porte de sa maison. Elle la reconnut de loin. C'était la vieille mendiante. Il y avait bien trois mois qu'elle ne l'avait vue.

Quand la jeune fille fut près d'elle, la mendiante se leva.

— Voulez-vous entrer ? lui dit Etiennette.

— Avec plaisir, mignonne.

— Je ne vous donnerai pas de pain, je n'en ai plus, et il y a trente heures que je n'ai pas mangé.

La mendiante découvrit sa hotte et la renversa sur la table, qui fut couverte d'une vingtaine de morceaux de pain.

— Tout de même, dit-elle, nous souperons ensemble ce soir.

Et de sa poche elle tira une énorme tranche de lard cuit.

— Nous sommes loin du temps où je vous offrais du pain blanc mollet, dit la jeune fille avec un sourire intraduisible.

— Il viendra, ma mie, répliqua la mendiante. Quand le bon Dieu fait souffrir comme ça une de ses meilleures créatures, sans qu'elle l'ait mérité, c'est qu'il lui réserve des jours de grand bonheur.

— Dans l'autre monde.

— Pourquoi pas dans celui ci ? Tu es jeune ma mie ; à ton âge, il faut toujours espérer.

— Vous ne savez pas comme je suis malheureuse.

— Que si, je le sais bien. Parmi les gens d'ici, Tiennette, il y a, comme partout, des envieux, des égoïstes, méchants et bêtes ! et encore moins méchants que bêtes ! Je sais tout. Ton père est en prison pour vol. C'est bien, on saura la vérité un jour. Le plus malheureux, ce n'est pas lui. Rira bien qui rira le dernier. Laisse passer l'orage, Tiennette ; abrite-toi le mieux que tu pourras et attends.

— Moi, vois-tu, ajouta-t-elle d'un ton inspiré, je suis sûre de ton étoile : elle est bonne. Il y a des nuits, quand je dors, au clair de la lune, dans un champ de luzerne, que je t'aperçois toute petite et éblouissante dans un coin de la grande voûte bleue.

Etiennette sourit tristement.

— Et le Félix, as-tu des nouvelles ?

— Non, il ne songe plus à moi, il m'a oubliée ; il a bien fait.

— Faudra voir, fit la mendiante.

En s'en allant le soir, elle dit à Etiennette :

—Mignonne, je te dirai bonjour dans huit ou dix jours, en repassant par Lilliers. Après son départ, la jeune fille fut bien surprise de trouver dans sa poche cinq francs que la mendiante y avait fait tomber.

C'était la même pièce que Félix Vernet avait donnée à la vieille plusieurs mois auparavant, et qu'elle avait toujours conservée.

Etiennette le devina ; et elle se mit à pleurer en regardant cette pièce, qui lui rappelait des jours plus heureux, et celui qu'elle aimait si ardemment et dont elle était à jamais séparée.

Elle tressaillait aussi à cette pensée que Félix, à son insu, allait la nourrir pendant quelques jours.

Il y avait donc encore quelque chose de commun entre eux ?

A Lilliers, il y avait un notaire qui passait pour un assez brave homme, en ce sens qu'il ne disait du mal de personne. Il avait amassé une belle fortune parce que, disait-on, il avait, à Lilliers et ailleurs, pratiqué l'usure pendant plus de trente ans.

Ce notaire, qui était fort laid et avait les cheveux rouges, possédait un fils unique, rouge et laid comme son père, son portrait vivant et nullement flatté.

Naturellement, le notaire adorait cette parfaite représentation de lui-même dans la personne de monsieur son fils, depuis ses jambes de basset jusqu'à sa toison couleur carotte.

Ce charmant jeune homme de vingt-cinq ans était, d'ailleurs, aussi remarquable au moral qu'au physique

Il avait pu obtenir à Paris le diplôme de licencié en droit, et il était revenu chez son père rapportant, avec le peu qu'il avait appris, la suffisance et la morgne du parvenu, la distinction que l'on acquiert à la Closerie des Lilas, le scepticisme des brasseries, et les vices qu'on recueille un peu partout.

M. Théodore se morfondait à Lilliers, dans l'étude de monsieur son père, entouré de vieilles paperasses couvertes de poussière.

Si encore on eût été au temps de la chasse, M. Théodore aurait pu se distraire.

Il chercha le moyen de se désennuyer et, à défaut de lièvre et de perdrix, il voulut chasser un autre gibier

Il avait vu Etiennette trois ou quatre fois, et il se dit que la belle enfant ferait admirablement son affaire.

Il savait son extrême misère et son isolement. Personne ne viendrait se placer entre elle et lui ; évidemment la réussite était facile. Il n'en douta point.

—Cela ne coûtera bien quelques écus, pensait-il ; mais je saurai bien délier les cordons de la bourse à papa.

Un soir, à la brune, il arriva furtivement chez la jeune fille.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ? lui demanda Etiennette.

—Le plaisir de vous voir, ma belle enfant, répondit-il en souriant d'un air fat.

La jeune fille, étonnée, baissa les yeux.

—Vous n'êtes pas heureuse, m'a-t-on dit ; vous manquez de tout.

—Je ne suis pas heureuse, en effet, monsieur, et je manque de beaucoup de choses.

—Eh bien ! charmante Etiennette, c'est ce que je ne souffrirai pas. Nous devons tous nous entr'aider et je ne veux pas que vous manquiez encore de pain comme il y a huit jours.

—Quoi, monsieur, vous savez ?...

—Est-ce qu'on ne sait pas tout ce qui touche aux personnes à qui l'on s'intéresse ?

## VII

La jeune fille regarda son interlocuteur comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

Après un moment de silence elle lui dit :

—Vous êtes bien bon, monsieur, de vous intéresser à moi.

—Voyons, que vous reste-t-il encore d'argent ?

—Plus rien !

—Plus rien ! Pauvre petite ! Tenez, gentille Etiennette, voilà vingt francs.

Et il posa une pièce d'or sur la table.

—Mais, monsieur...

—Acceptez.

—Je ne pourrai peut-être pas vous le rendre.

—Est-elle assez naïve ? pensa-t-il.

Et il se mit à rire.

—Eh ! bien, reprit-il, vous ne me le rendrez pas, voilà tout.

La jeune fille était toute rouge d'émotion ; il s'imagina que c'était de plaisir.

Il s'approcha plus près d'elle, la prit par la taille, l'attira contre lui et l'embrassa. La jeune fille le repoussa, et se levant brusquement :

—Monsieur, lui dit elle avec une froide dignité, vous oubliez que je suis une honnête fille !

—Voyons ma chère enfant vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre que je vous aime.

—Monsieur, mon intelligence n'est pas assez étendue pour tout deviner. Cependant, je comprends bien que vous êtes venu me rendre un service avec l'intention de vous le faire payer.

—Un baiser ne coûte pas cher, fit-il avec impudence.

—C'est possible, monsieur, mais c'est une chose que je ne vends ni de donne.

—Diable ! pensa-t-elle est superbe !... J'en serai amoureux fou pendant six mois.

« Voyons, mademoiselle Etiennette, reprit-il en changeant de ton, j'ai peut être été un peu vif, mais il ne faut pas m'en vouloir. Certes, je serais désolé de vous faire de la peine. Qu'est-ce que je veux ? Vous rendre heureuse. Vous vivez tout à fait isolée, je viendrai vous voir ; je serai votre ami, vous m'aimerez bien un peu. Je vous donnerai tout l'argent dont vous aurez besoin ; vous n'aurez plus de soucis, plus d'inquiétudes. Vous vous achèterai une chaîne d'or, un joli mantelet de soie.

—Vous avez fini, monsieur ? répliqua la jeune fille, dont la voix tremblait un peu ; j'ai peu de chose à vous répondre. Si j'avais un frère et que je l'entendisse dire à une jeune fille les paroles outrageantes que vous venez de m'adresser, je ne lui pardonnerais jamais. Quant à vous, monsieur, votre insulte ne m'atteint pas, tellement elle est odieuse et lâche !

—Bien répondu, Etiennette ! dit une femme en ouvrant brusquement la porte.

C'était la vieille mendicante.

Elle s'avança, la hotte sur le dos, et s'arrêta devant le fils du notaire, les deux mains appuyées sur son bâton.

—Noble fils de ton père ; lui dit elle d'une voix railleuse, il te faut, paraît-il, quelque pauvre fille de village pour t'aider à passer ton temps ! Tiens, que ne restais-tu à Paris, les jolis messieurs comme toi s'amuse bien là ? Quand je dis joli, faut pas croire que je te fais une *tendresse*. Tu sais bien que tu es au moins aussi vilain que ton père. Tu as vingt-cinq ans, si je ne me trompe ; le notaire a des écus ; pourquoi ne te maries-tu pas ? Ça vaudrait mieux que de poursuivre les *jeunesses* du pays.

« Matin ! J'entends dire partout qu'il faut bien éduquer les enfants ; on ne dira pas que ton bonhomme de père n'a pas dépensé gros pour que tu ne sois pas un âne ; mais si l'on trouve que tu es bien éduqué, toi, j'aime mieux qu'on laisse pousser nos mioches tout seuls, les pieds dans la poussière et la tête au soleil.

« Va-t'en, mon garçon, et souviens-toi de ce que je viens de dire. Si tu as encore quelque chose qui bat dans ta poitrine, deviens meilleur ; si tu es tout à fait méchant, tant pis pour toi.

« N'oublie pas ton argent ; il est mal venu ici. Tiennette peut avoir faim, mais elle est honnête fille ; elle ne mange pas de ce pain-là. »

Le rousseau ramassa ses vingt francs, et s'en alla, honteusement poursuivi par le regard aux reflets fauves de la mendicante.

—Je suis arrivée bien à propos pour te délivrer de ce vilain gars, dit-elle à la jeune fille. Aujourd'hui, je n'irai pas plus loin si tu me le permets, je dormirai sous ton toit, n'importe dans quel coin.

—Voilà le lit de mon père répondit la jeune fille.

—Dorénavant, Tiennette, reprit la vieille, pousse le verrou de ta porte : il ne faut pas qu'on puisse entrer comme ça chez toi sans ta permission.

Ce soir-là, ce fut encore la mendicante qui fit les frais du souper, et, le lendemain matin, quand elle se remit en route, elle laissa à la jeune fille du pain pour une semaine.

Mais la semaine écoulée, Etiennette se retrouva dans la même situation. Cette vie de misère et de famine n'était plus possible.

Elle se hasarda à aller demander de l'ouvrage dans quelques maisons de Lilliers ; on lui rit au nez.

Elle vendit à un marchand ambulancier ses boucles d'oreilles, la croix et la chaîne d'or qu'elle portait à son cou.

Une autre fois, elle vendit d'un seul coup, à un marchand qui achetait pour revendre dans les foires, la plupart des effets à son usage, toutes ses robes, à l'exception d'une seule la moins jolie, mais la plus solide.

Il restait encore dans la maison les meubles et le linge ; mais tout cela appartenait à son père, et pour rien au monde elle n'aurait voulu y toucher.

Quand Etiennette eut épuisé toutes ses ressources, — ce qui ne fut ni long ni difficile, — elle comprit qu'elle ne pouvait plus rester à Lilliers. Elle fit un petit paquet de son linge, ferma les portes de la maison et s'en alla. Où ? elle n'en savait rien.

Elle s'éloignait de Lilliers sans regret. Elle y avait tant souffert ! Les habitants s'étaient montrés pour elle si durs et si cruels !

Et puis, elle savait que le fils du notaire rôdait constamment autour de sa demeure, et elle avait peur de cet homme.

Machinalement, elle prit le chemin de Ravaine ; quand elle s'en aperçut, elle tressaillit et se dirigea d'un autre côté. Le premier village qu'elle rencontra fut celui de Fergis. Il est à plus de deux lieues de Lilliers et à moins d'une lieue de Ravaine, quand on monte une côte et qu'on traverse un petit bois pour y arriver.

Le père Labranche était bien connu à Fergis, mais Etiennette fort peu. Elle pensa qu'elle y trouverait du travail. Elle entra dans la première grosse maison qui s'offrit à ses yeux et demanda si on voulait l'occuper.

On finissait de rentrer les foin, mais les moissons allaient commencer.

— Tout de même, répondit la fermière ; seulement, ce sera pour votre nourriture et pour le coucher, car vous ne devez pas savoir faire grand-chose.

— J'apprendrai ce que je ne saurai pas, dit-elle de sa plus-douce voix.

— Nous verrons. De quel pays êtes vous ?

— Je suis la fille du père Labranche, de Lilliers, répondit-elle timidement.

La fermière fronça les sourcils.

— Ça ne fait rien, dit-elle ; si vous travaillez bien, si vous êtes sage et pas mauvaise tête, on tâchera tout de même de vous garder.

Etiennette plaça son paquet dans un coin qu'on lui indiqua, et la maîtresse lui ayant mis dans la main un vieux balai, elle l'envoya nettoyer les écuries.

Quel travail !

Naturellement elle le fit fort mal.

On le lui reprocha si durement que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— C'est la première fois, madame, dit-elle à la maîtresse ; demain, je ferai mieux.

Le hasard venait de faire d'Etiennette une servante de ferme et une fille d'écurie.

Comme elle était timide, douce, craintive, et qu'elle ne se plaignait jamais, les patrons et même les ouvriers de la maison ne tardèrent pas à abuser de sa complaisance et de sa docilité. On l'accablait de travail, et on lui laissait les corvées les plus répugnantes. Ainsi, on lui faisait charger les voitures de fumier, pendant qu'une grosse fille aux mains rouges et calleuses était occupée à repriser du linge.

Les manœuvres et domestiques des deux sexes employés dans la ferme étaient des gens ignorants et grossiers. Les femmes devinrent jalouses d'Etiennette parce qu'elle était jolie et les hommes ne pouvaient lui pardonner son air réservé et son langage correct, qui contrastait singulièrement avec leur rusticité.

Ce qui aurait dû les intéresser en faveur de la jeune fille : sa douceur, sa délicatesse et sa soumission, ne servait au contraire qu'à les animer contre elle. La façon dont elle arrangeait ses cheveux leur déplaisait. Ses mains blanches les offusquaient.

Tout ce qui était à son avantage, ils le tournaient en ridicule, sottement et méchamment.

Pour eux, elle était prétentieuse et hypocrite. Ils l'appelaient par dérision la princesse aux ongles roses ou la marquise de l'œil mouillé, faisant ainsi allusion aux larmes qu'ils lui faisaient verser.

Elle comprit ce qui lui attirait tant d'animosité de la part de ces méchantes gens et

elle résolut — bien que cela lui coûtât beaucoup — de ne plus prendre aucun soin apparent de sa personne.

Avec un lambeau d'indienne à petits carreaux bleus, elle se fabriqua un bonnet sorte de béguin fort disgracieux, dans lequel elle emprisonna ses beaux cheveux.

Elle s'habitua à marcher avec des sabots.

Elle essaya de parler comme les autres.

— Elle se forme, la fille Labranche, disait le fermier avec un gros rire ; je crois, parole d'honneur, que nous en ferons quelque chose.

Le misérable ! Elle faisait à elle seule le travail de deux servantes, et il ne lui donnait pas un rouge liard.

## VIII

Etiennette n'avait pas droit à la lessive comme les autres servantes, et elle était obligée de laver son linge seulement à l'eau chaude. On n'osait pas lui refuser le savon.

On lui devait la nourriture et le coucher.

On ne l'admettait pas à table ; elle mangeait dans un coin, sur ses genoux, le morceau de pain noir qu'on lui jetait, la gamelle qu'on lui passait.

Parlons du coucher. Dans un grenier ouvert à la pluie et à tous les vents, il y avait un immense coffre de bois tout défoncé. Dans ce coffre qui avait servi autrefois à mettre de l'avoine ou du blé, on avait entassé de la paille. Sur cette litière, on avait jeté un matelas, non pas de laine ou de crin — ces choses là se vendent à la ferme — mais d'étoffe. En ajoutant à cela deux longues pièces de toile à fabriquer des sacs on avait complété le lit de la pauvre Etiennette.

Pas de traversin, pas d'oreiller, c'est du luxe, cela. En soulevant la paille, la jeune fille élevait sa tête.

N'oublions pas, pour achever ce tableau, les rats qui rongeaient le coffre, les souris qui hachaient la paille et les charançons et autres insectes qui couraient partout.

C'est ainsi qu'elle passa l'été et les mois de septembre et d'octobre.

A cette époque, quand elle avait fini son travail à la ferme, on l'envoyait dans les champs avec une bande d'oies, dont la surveillance lui était confiée.

Ses vêtements, qu'elle n'avait pu renouveler, faute d'argent, n'étaient plus que des haillons.

Elle n'avait plus revu la mendiante. Elle était toujours sans nouvelles de Félix Vernet. Elle pensait bien qu'il l'avait oubliée, qu'elle n'était plus rien pour lui ; mais comme, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait parvenir à chasser de son cœur le souvenir du meunier, elle souffrait beaucoup. Félix, qu'elle avait cru bon et sincère, ressemblait-il donc à ceux qu'elle connaissait : égoïstes, orgueilleux et méchants ?

Tous les mois, elle recevait une lettre de son père et elle s'empressait de lui répondre.

Lire une lettre, en écrire une autre était sa grande distraction et son seul bonheur.

Un jour elle mena ses oies — ou plutôt celles-ci la conduisirent — sur le plateau de la côte qui s'élève comme une barrière entre Fergis et Ravaine.

Sur le flanc du coteau, du côté de Fergis, commence un bois qui s'étend à gauche bien plus loin que la commune.

Le plateau et le versant qui regardent Ravaine, offrent à la culture une terre jaunâtre, légère et extrêmement fertile.

À droite, en face de la vallée, la côte change brusquement d'aspect ; ce ne sont plus que d'énormes roches noires et grises qui jaillissent de terre et dressent dans toutes les formes leurs têtes difformes.

Au pied de ces roches passe la grande route, et un peu plus bas, dans le fond du val, la Presle, une rivière dans laquelle l'eau coule toujours et qui devient un torrent après un jour de pluie.

Ce jour-là, assise sur un banc formé par deux roches, elle tricottait des bas de laine pour son maître.

Tout à coup, elle vit accourir de son côté la sœur de Félix Vernet. De loin en loin, la pauvre Anna venait ainsi lui faire une visite.

— Félix est revenu au moulin, dit-elle en riant à Etiennette ; et en frappant joyeusement ses mains.

Puis sa figure reprit une expression douloureuse et elle ajouta :

—Il n'y a que Charles qui ne revient pas.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la fuite de Félix, que déjà son père se repentait sérieusement d'avoir par ses violences et ses menaces, froissé son fils, blessé sa susceptibilité et provoqué son départ de Ravaine.

Pourquoi avait-il la sotte idée de lui défendre de tourner autour de la fille du père Labranche ? Il se le demandait, et convenait avec lui même qu'il avait été on ne peut plus mal inspiré.

—Est-ce qu'il ne faut pas que jeunesse se passe ? se disait-il. Félix pouvait bien faire la cour à Tiennette, s'amuser un brin avec elle, sans avoir pour cela l'envie d'en faire sa femme.

Ainsi raisonnait M. Vernet, le plus considéré des riches propriétaires de Ravaine. C'est odieux !

Mais ne croyez pas que ce fermier, peu scrupuleux, soit un type à part. Malheureusement, beaucoup de pères pensent de même, à la ville comme au village, et leurs fils agissent en conséquence, qu'ils soient les oisifs du boulevard de Paris, les commis de nouveautés ou les Narcisses de la charrue.

Aussi, malheur à la pauvre brebis qui s'éloigne du berger ; si elle n'est pas assez forte pour se garder elle-même, elle est impitoyablement dévorée par les loups.

M. Vernet avait écrit plusieurs lettres à son fils pour le supplier de revenir à Ravaine reprendre l'exploitation du moulin.

—Il est à toi, lui disait il, et ce serait de ta part une grande folie que de laisser tomber à rien cet instrument de fortune. Depuis que tu n'es plus là, écrivait il dans sa dernière lettre, j'ai changé quatre fois de meunier ; ils sont bêtes à manger des chardons. Il y a de l'eau dans la rivière, mais les meules ne tournent plus guère. Tes clients s'en sont allés un peu de tous les côtés ; il faut absolument que tu reviennes au plus vite pour réparer le dommage et sauver le moulin d'une ruine complète.

A chaque lettre de son père, Félix avait répondu — et toujours avec beaucoup de respect—qu'il n'était pas libre, qu'il avait pris un engagement vis-à-vis de son meunier, et qu'il ne pouvait pas le quitter sans commettre un acte malhonnête.

En réalité, Félix n'avait pris aucun engagement sérieux. Son patron voulait lui donner, en plus de ses gages, un fort intérêt dans les affaires du moulin, afin de se l'attacher pendant plusieurs années au moyen d'un acte : mais le jeune homme refusa, préférant garder toute sa liberté.

Si il ne se rendait pas au désir de son père, c'est que la blessure faite à son cœur par ce dernier n'était pas encore cicatrisée.

Un soir qu'il se reposait de son travail de la journée, assis devant la porte du moulin, une vieille femme vint à passer.

Et la voyant, il se leva et lui dit :

—La mère, vous paraissez bien fatiguée. Voulez vous vous asseoir un instant sur ma chaise, le temps de boire un piquet de vin vieux ?

—C'est pas de refus, garçon, dit elle avec un cliquement d'yeux qui lui était particulier et qui annonçait sa satisfaction ; car j'ai fait une bonne trotte aujourd'hui. Est-ce que tu m'as reconnue ?

—Pour ne pas vous reconnaître, il faudrait que j'eusse la mémoire bien courte ou de bien mauvais yeux.

—Dis donc, garçon, tu es donc le maître pour m'offrir comme ça un bon pichet de vin vieux ?

—Non, mais j'ai la permission du patron.

—Ça prouve que les gens de ce moulin ne te détestent pas. Félix, va chercher ! *pichenet* ; j'ai soif tout de même. En me reposant, je boirai à petits coups et nous causerons un brin.

Le jeune homme courut chercher le petit broc de vin, et apporta en même temps à la mendicante une grosse part de galette toute chaude.

—Voilà qui ira mieux à mes dents que du pain de quinze jours, fit elle en souriant.

Après avoir mangé un peu et bu la moitié de son vin, la vieille se tourna vers Félix, qui s'était assis près d'elle.

—Garçon, lui dit elle, on assure que tu es un bon ouvrier, et le premier de la meunerie à vingt lieues à la ronde. Je me demande pourquoi, quand tu as un moulin à toi, tu t'échines à travailler pour les autres. C'est pas que je trouve mal que tu fasses gagner

de l'argent à ceux d'ici : ce sont de bonnes gens, pas fiers ; mais, garçon, chacun pour soi, pas vrai ? Pendant que tout marche ici comme sur les roulettes, à Ravaine, les braves femmes, qui aiment la belle farine qui donnent le bon pain, se plaignent, crient contre le meunier, et le papa Vernet n'est pas content.

— Pendant qu'ici le moulin, dès les trois heures du matin jusqu'au soir, jabotte continuellement son tic-tac, à Ravaine, il ne chante plus. Quand il y a trop d'eau dans l'écluse, on la laisse s'en aller. Pourquoi ? parce qu'on ne sait qu'en faire. D'ailleurs, on la voit passer, comme des fils d'argent, par toutes les fissures du bâtard. Quand j'ai vu ça, moi, un soir que j'entrais à Ravaine, il m'a semblé que c'était ton moulin qui pleurerait.

— Pourquoi le moulin d'ici est-il bruyant, et celui de là-bas silencieux ? Parce qu'il y a un garçon qui travaille et qui sait son métier, tandis que là-bas il y a un fainéant et qui est un âne.

— Ami Félix, écoute la vieille sorcière ; elle ne parle jamais pour ne rien dire, et son intention, souvent, est d'en faire comprendre bien davantage. Il est temps que tu retournes chez ton père.

En écoutant la vieille femme, Félix avait plusieurs fois hoché la tête, puis il était devenu rêveur, et, en se rappelant les jours heureux de son enfance, Etiennette et sa sœur, la pauvre idiote, ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Vous avez peut-être raison, la mère, dit-il ; je verrai, je réfléchirai ; la nuit porte conseil, comme on dit.

— Félix, le père Vernet a été bien dur pour toi, je le sais ; mais il ne faut pas trop l'en punir. Il pleurera de joie en te revoyant. N'est-ce pas comme ça qu'un père demande pardon à son enfant ? Et puis, il y a ta mère, pas méchante du tout, celle-là ; et Anna, on ne l'aime pas à la ferme, et, depuis que tu es parti, elle n'a plus d'amis et ne sait plus qui aimer.

Félix releva vivement la tête.

— C'est bien, dit-il ; je resterai encore un mois ici et je retournerai à Ravaine.

Les yeux de la mendicante pétillèrent de joie ; mais elle n'était pas encore satisfaite de ce qu'elle avait obtenue du jeune homme. Elle voulait davantage.

— A propos, fit elle, tu ne me demandes pas des nouvelles de la Tiennette ?

Félix fit un soubresaut et devint très pâle.

## IX

La vieille souriait, n'ayant l'air de rien voir.

— Garçon, reprit-elle, l'aurais-tu oubliée, la belle fille au père Labranche ?

— Non, je ne l'ai pas oubliée, dit-il.

— Peut-être bien que tu lui en veux, à cette pauvre, à cause de son bonhomme de père qui a volé le tien ?

— Oh ! ne dites pas ça !...

— N'est-ce pas su et connu de tout le monde ? La preuve, c'est qu'il est à Clairvaux, à la maison centrale.

— Jamais je ne croirai que le chanvrier est un voleur !

— Les juges des assises ne sont pas si difficiles, garçon ; ils ont cru ça, tout de suite, eux.

— Oh ! fit-il tristement, jamais Etiennette ne me pardonnera la condamnation de son père.

— Qui sait ? D'abord, garçon, tu n'y es pour rien de rien.

— Mais c'est mon père qui a dénoncé le chanvrier.

— Il l'avait volé.

— N'étant pas sûr, il devait se taire.

— Possible. Mais rassure-toi, Félix, la Tiennette était une bonne fille et pas bête du tout, elle sait bien que tu es innocent de tout ça, comme un agneau qui lève encore, et la brave enfant te tendrait la main ni plus ni moins que si elle voyait en ces temps le père Vernet et le père Labranche assis l'un devant l'autre, comme nous en ce moment, trinquer ensemble.

— Elle a quitté Lilliers, où est-elle allée ? Tous ceux qui sont passés par ici n'ont pu me dire ce qu'elle était devenue.

—C'est peut-être pour ça que tu ne retournes pas à Ravaine ?

—Eh bien ! oui, c'est pour ça.

—En ce cas, écoute-moi. Les gens qui t'ont dit cela ne sont ni de Ravaine ni de Lilliers, ni de Fergis, autrement ils auraient su que Tiennette était dans ce dernier village; servante chez le vieux Cabrol, le plus avare et le plus faux bonhomme de toute la contrée.

—Etiennette servante ! s'écria le jeune homme douloureusement ému.

—Oui, continua la mendiante, servante, fille d'écurie, laveuse de toutes les saletés, gardeuse d'œies, esclave de la Cabrol, martyre de son mari et souffre douleur de tout le monde.

Le jeune homme se leva et tendit ses poings fermés dans la direction de Ravaine. La vieille le tira par sa longue blouse blanche et le fit retomber sur son siège.

—Ami Félix, reprit-elle, à qui en as-tu donc ? Oh ! il ne faut pas te tourmenter, quand ces choses-là arrivent, c'est qu'il y a des raisons. Le bon Dieu, — y crois-tu au bon Dieu, toi ?

—Oh ! oui, répondit le jeune homme d'un ton qui révélait un monde de pensées.

—Moi aussi, poursuivit la mendiante ; le bon Dieu, vois-tu, garçon, ne fait pas de ces choses-là par mauvaise intention. La Tiennette, son père en prison, s'est trouvée bien seulette. Elle n'avait pas d'argent, elle n'eut plus de pain. "Je sais coudre, donnez-moi du travail" qu'elle dit aux habitants de Lilliers. Ils lui tournèrent le dos. Ah ! ils furent pour elle des méchants comme l'ogre du *Petit-Poucet*. A Ravaine, on doit de l'argent à son père ; elle alla le réclamer, c'était son droit ; on la mit à la porte. Il y eut le fils du notaire de Lilliers — tu le connais, ce vilain rousseau — qui vint lui offrir de l'or pour... tu comprends ce que je veux te dire. C'était un soir, j'étais à Lilliers, j'entendis la conversation, l'oreille collée contre la porte... Ah ! Félix, quelle brave et honnête fille.

"Elle n'avait plus de quoi manger ; elle avait vendu sa croix, sa chaîne et ses boucles d'oreilles ; il ne lui restait rien. Quoi faire ? S'en aller de Lilliers, où tout le monde la repoussait, pas vrai ?

"Un matin, elle ferma sa porte et partit, un paquet de hardes sous son bras. Elle tomba chez les Cabrol. Dieu avait dit qu'elle devait souffrir encore."

—Oh ! ma pauvre Etiennette, murmura Félix.

Il pleurait.

—Là, chez ces vilaines gens, continua la mendiante, le malheur ne pouvait pas la quitter. Il devint plus affreux encore. On a beau être courageux et pas fier, quand on n'est pas né pour ça, on souffre.

"Elle fait encore aujourd'hui ce que je t'ai dit, garçon. Et sais-tu ce qu'on la paye pour tout ce gros ouvrage ? Rien. Je me trompe, on l'accable d'outrages ; on la bat peut-être. Félix, c'est possible !

"Pas un sou pour rien s'acheter, la pauvre Etiennette a usé les frusques qui lui restaient et n'a pu les remplacer. Elle ne s'habille plus, elle s'affuble de guénilles que moi, la vieille mendiante, je n'oserais pas porter. Elle a les mains noires, la taille déformée, de durs sabots aux pieds.

"Voilà, garçon, tout ce que je peux te dire de Tiennette, la fille du chanvrier."

Le jeune homme était livide. Sur ses dents serrés, la vieille voyait trembler ses lèvres.

—La mère, dit-il d'une voix sourde, je vous remercie de tout ce que vous m'avez appris ; c'était sans doute pour me faire plaisir ?

—C'était pour te réveiller, garçon.

—Est-ce que vous avez vu Etiennette dans l'état que vous dites ?

—Non, répondit-elle en jetant dans la direction de Fergis un regard farouche, non, je n'ai pas voulu la voir. Je me connais, j'ai du vieux sang de bohémiens dans les veines, j'aurais tué l'un ou l'autre des Cabrol !

Félix se leva :

—Ce n'est pas dans un mois que je partirai, dit-il.

—Quand donc partiras-tu ?

Il ôta sa blouse blanche et répondit :

—Tout de suite.

La mendiante lui prit la main.



—Bien, garçon, dit-elle ; c'est pour ça que je suis venue.

C'était le jour même du retour du jeune homme à Rabaine, que l'idiote alla le dire à Etiennette :

—Félix est revenu au moulin.

Dès le lendemain de son arrivée, et avant même de prendre possession de son moulin, le meunier voulut savoir si ses anciens clients se souvenaient encore de lui. Il partit, le matin, avec deux voitures à quatre roues et deux garçons.

—Une seule te suffira, lui dit son père.

A cela il répondit seulement :

—Il faut voir.

Il ne fit pas un long trajet. Au deuxième village qu'il visita, il fut obligé de refuser des sacs, parce qu'il n'avait plus de place sur ses voitures.

Presque partout on lui disait :

—Nous avons encore de la farine ; mais cela ne va pas nous empêcher de vous donner un ou deux sacs de blé. Maintenant que vous êtes de retour, monsieur Félix, nous sommes bien sûrs de manger du bon pain.

Le meunier n'avait eu qu'à réparaître pour ramener à lui toute sa clientèle.

En voyant entrer au moulin les deux voitures qui criaient sous leur charge, le père Vernet ouvrit des yeux émerveillés. Alors, il comprit mieux encore ce que valait son fils.

—Décidément, pensa-t-il, il paraît que c'est quelque chose qu'une bonne réputation.

Mais ce n'était pas tout. Félix fit fermer les écluses et donna l'ordre d'enlever toutes les meules. Alors il examina le moulin dans tous ses détails, et les machines pièce par pièce, avec la sûreté de coup d'œil et le savoir d'un constructeur-mécanicien.

Il ne voulait pas qu'une seule poignée de blé fût mise dans les trémies avant d'être certain que les machines étaient en état de les recevoir.

Sous ses yeux il fit battre les meules, expliquant à ses garçons pourquoi la meule gérente se piquait d'une autre façon que la meule courante, celle-ci devant être toujours plus ardente que l'autre. Et pour qu'ils comprissent bien, lui-même prit un marteau et piqua les meules avec eux.

Quand il examina les blutoirs, il fit la grimace. Il changea tous les cribles et mit au rebut la plupart des toiles.

—Elles sont bonnes à peine pour la moulure d'avoine, dit-il.

Il retoucha les manivelles et fit plusieurs réparations indispensables. Enfin il fixa lui-même les bluteaux, en leur donnant l'inclinaison voulue.

Cet important travail l'occupait tout le reste de la journée et une partie de la nuit. Mais le matin, à six heures, l'eau des deux écluses faisait tourner les deux roues hydrauliques, et le moulin commença son joyeux caquetage.

—On voit que Félix est revenu, disaient les gens de Ravaine ; entendez-vous comme le moulin chante ? Mes amis, quel tapage ; on en est tout réjoui !

La première fois que le jeune homme monta la côte pour aller se promener du côté de Fergis, il était fort troublé. Il avait les jambes faibles comme quand on a la fièvre, et il lui semblait que son cœur ne battait plus.

Sa sœur lui avait dit la veille :

—J'ai vu Tiennette, la belle fille de Lilliers ; elle sait que tu es revenu. Elle pleure toujours. Tiennette, pourquoi donc ? Moi, je ne sais pas la consoler.

Quand, au milieu des champs, Félix aperçut la jeune fille, ses jambes faiblirent encore, mais son cœur se mit à sauter dans sa poitrine.

Etiennette le vit venir et le reconnut. Mais au lieu de l'attendre, elle se sauva et alla se cacher derrière une haie.

Elle ne veut pas me voir, pensa Félix, elle ne m'aime plus !

Et il revint sur ses pas, tristement et la tête baissée.

Il n'avait pas compris que la jeune fille le fuyait par honte d'elle-même et qu'elle s'était cachée pour qu'il ne la vit pas dans ce piteux état.

Pendant, Félix avait juré que, quoi qu'il arrivât, il verrait Etiennette et lui parlerait.

Il pouvait aller à Fergis ; il connaissait les Cabroi, mais il lui répugnait de se mettre en relations avec ces affreuses gens, qui faisaient souffrir ainsi Etiennette.

Et puis, il craignait aussi de la compromettre. N'était-elle pas assez malheureuse déjà pour qu'il vint, par une démarche imprudente, la livrer aux propos méchants d'une foule grossière, qui trouve du bonheur à traîner dans la boue la réputation d'autrui ?

## X

Chaque fois que le moulin lui laissait une heure de liberté, il grimpa le coteau et s'en allait le nez au vent, comme un chasseur de corneilles.

Il apercevait souvent Etiennette, mais toujours elle s'éloignait rapidement, et malgré le désir qu'il en eût, il n'osait pas la poursuivre.

M Vernet avait de bons yeux, il voyait bien que son fils se promenait souvent du côté du bois de Fergis ou parmi les roches. Evidemment, ce n'était pas le terrier d'un renard qu'il cherchait.

Il était trop malin pour ne pas savoir que la gardeuse d'oies faisait ainsi courir Félix. Toutefois, il se garda bien de le dire tout haut. Il savait que son fils avait la tête chaude, et il ne tenait nullement à le voir partir une seconde fois.

Ce que remarquait le père, la sœur le remarquait aussi. Et quand elle voyait Félix triste, ne parlant à personne, pas même à elle, la pauvre idiote se creusait vainement la tête pour chercher à le distraire.

Elle lui disait :

—As-tu vu Etiennette ? Moi, je la rencontre ; elle pleure toujours.

Un jour, Félix lui dit :

—Je veux parler à Etiennette ; si tu trouves le moyen de me mener près d'elle, je t'embrasserai dix fois.

Elle frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre et se mit à sauter en riant aux éclats.

Le lendemain était un dimanche. A l'heure des vêpres, Anna prit la main de son frère et le tira à elle en lui disant :

—Viens.

—Oh allons-nous ? demanda-t-il.

—Viens, répondit-elle encore.

Ils prirent la grand'route qui suit le bord de la Presle, puis après, un chemin creux traçant sur le coteau une ligne diagonale.

Ils arrivèrent au bois de Fergis par un grand détour. Seulement, comme on ne les avait vus ni sur le plateau, ni dans le chemin qui descend sur Fergis, il était possible que, ne se doutant de rien, Etiennette se laissât surprendre à l'improviste.

Anna, en effet, comptait sur une surprise, il ne lui avait pas fallu moins que la promesse de dix baisers de son frère pour l'aider à combiner pendant la nuit ce petit plan stratégique.

Elle entra résolument dans le bois ; son frère la suivit. Il avait compris tout de suite l'idée d'Anna, mais il voulut lui laisser tout entier le soin de l'exécution.

Ils traversèrent le bois rapidement. Anna marchait en avant de son frère. Quand, par une éclaircie, elle découvrit le clocher de Fergis, elle fit signe à Félix de s'arrêter et elle s'avança seule jusqu'à la lisière du bois.

Elle se coucha derrière un buisson de clématites, écarta les longues tiges qui gênaient sa vue et regarda. Alors, avec sa main elle annonça à son frère qu'il pouvait venir près d'elle. Le jeune homme accourut sous le bouquet de clématites, qui formait une espèce de berceau.

A vingt pas d'eux, il y avait un ruisseau, facile à franchir, qu'alimentait une source du coteau. L'eau claire et limpide, coulait doucement sur un lit de sable fin.

Etiennette, se croyant seule, y baignait ses pieds. De nombreuses rayures d'un rouge sanglant se croisaient en tous sens sur ses jambes délicates.

Félix n'eut pas de peine à reconnaître des égratignures de ronces.

Dans le pâtis voisin, les oies avalaient goulûment les petits limaçons gris qu'elles rencontraient et les dernières pointes vertes de l'herbe.

—Viens près d'elle, dit tout bas Anna à son frère

—Pas encore, répondit le jeune homme en lui saisissant le bras.

Etiennette sortit de l'eau.

—Va, dit Félix à sa sœur, et... silence.

Anna s'élança hors du bois et, en trois bonds, se trouva près d'Etiennette.

Celle-ci jeta autour d'elle un regard effaré ; mais ne voyant personne, elle se rassura.

—Ce soir, Félix m'embrassera dix fois, lui dit l'idiote.

—Il t'aime bien, ton frère ?

—Oui. Il t'aime aussi, toi.

—Je ne veux pas que tu me dises cela, Anna.

—Ça te fait pleurer ?

—D'où viens-tu donc ?

—Du bois.

—Toute seule ?

—Je n'ai pas peur.

Anna lui passa ses bras autour du cou et la pressa contre elle.

Félix sortait doucement du bois.

—Pourquoi me tiens-tu si fort ? dit Etienne. Que veux-tu ?

—T'embrasser.

—Eh bien ! embrasse-moi.

—Pour Félix ?

—Non.

Le jeune homme était devant elle.

Elle poussa un cri et voulut fuir ; mais l'idiote la retint assise.

—Oh ! Anna, dit-elle, c'est bien mal ce que tu fais-là.

—Félix m'embrassera dix fois, répliqua l'idiote en riant.

Etienne baissait la tête, immobile de saisissement et d'émotion.

Félix se mit à genoux devant elle et lui prit la main.

Elle n'eut ni la force, ni le courage de la retirer. Il sentit cette petite main froide, presque glacée, trembler dans la sienne.

—Etienne, lui dit-il, je voulais vous parler : je vous ai surprise, ce n'est pas un gros crime, pardonnez-moi.

—Je vous pardonne, Félix, mais pourquoi voulez-vous me parler ? Si quelqu'un de Ravaine vous voyait près de moi, on le saurait bientôt partout, et que penserait-on de vous. Je ne songe plus à moi, je ne suis plus rien. Ma sensibilité s'est émoussée, je ne sens presque plus les offenses. Vous avez eu tort de venir ici, Félix ; cependant, je vous remercie, car c'est d'un bon cœur. Mais ne revenez plus, je vous en prie, pour vous, pour votre père, pour tout le monde. C'est bien inutile, d'ailleurs, puisque nous sommes à jamais séparés.

—Séparés ! je ne dis pas cela, moi ! s'écria Félix.

Elle secoua tristement la tête.

—Autrefois, je n'étais pas pauvre, j'avais pour richesse l'honnêteté de mon père ; aujourd'hui, je suis misérable et mon père est en prison.

L'idiote jouait plus loin sur le talus formé par le fossé du bois.

—Ah ! je le sens ! s'écria Félix, vous n'oubliez jamais le mal que mon père a fait au vôtre et à vous même.

—Vous vous trompez, Félix, je n'ai aucun ressentiment contre M. Vernet ; sans doute, il nous a bien mal traités, mais il n'est pas cause si on l'a volé et si mon père a été condamné.

—Condamné par un jugement inique.

La jeune fille le regarda avec surprise.

—Est-ce que vous croyez que le père Labranche est innocent ? lui demanda-t-elle.

—J'en suis sûr, Etienne.

—Oh ! merci, Félix !

Elle poussa un profond soupir et essuya ses yeux pleins de larmes.

—Malheureusement, reprit-elle, les apparences étaient contre lui.

—Est-ce que le cri de l'innocence, quand il a parlé, ne devait pas ouvrir les yeux des jurés ?

—Je ne sais pas, Félix ; mais il a été condamné, et maintenant, et plus tard, et toujours je serai la fille d'un voleur !

—Oh ! Etienne !...

—Vous voyez bien, Félix, que je ne suis plus rien... que je suis perdue !

—Etienne, voulez-vous répondre franchement à une question que je vais vous faire ?

—Je n'ai pas encore appris à mentir.

—Etienne, m'aimez-vous toujours.

Il la vit pâlir. Elle retira sa main qu'il tenait et la porta vivement à son cœur.

—Félix ! s'écria-t-elle, ne revenez plus et oubliez-moi !

—T'oublier, quand je t'adores et que tu m'aimes ! exclama-t-il. Je préférerais me noyer dans la Presle, ou me faire broyer sous les roues de mon moulin ! qu'est-ce que ça me fait à moi, que le monde dise que tu es la fille d'un voleur ! Je sais, et cela me suffit, que ton père, aujourd'hui en prison, est aussi honnête que s'il n'avait pas quitté sa petite maison blanche de Lilliers.

Elle se leva.

—Mais vous ne me voyez donc pas, Félix ? dit-elle. Regardez-moi. Est ce que je ne suis pas repoussante ? C'est du dégoût que je devrais vous inspirer. Est ce que la plus misérable des mendiante a jamais porté de pareilles guenilles ?

—Ce n'est pas ton vêtement que je vois, ce que je regarde, c'est ton cœur et ton âme ! Tes guenilles, comme tu dis, je les trouve belles, moi. Tiens, je les embrasse !...

—Félix ! mon Dieu, je me sens mourir !

Il la prit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

Anna revenait près d'eux.

Etiennette s'échappa des bras du jeune homme, se jeta au cou de l'idiote, et l'embrassa en pleurant à plusieurs reprises.

Anna était contente et elle riait de tout son cœur.

—Dix fois Tiennette et dix Félix, cela fait... beaucoup de fois disait-elle.

Ses yeux pétillaient de joie.

—Etiennette, reprit Félix, je ne vous laisserai certainement pas dans la triste position où vous êtes. Je suis votre ami, vous accepterez bien de moi un peu d'argent. Il faut retourner chez vous, à Lilliers.

La jeune fille frissonna.

—Je ne retournerai jamais à Lilliers, dit-elle.

—Mais vous ne pouvez pas rester plus longtemps chez les Cabrol.

—Ils ne me laisseront pas partir ; j'ai signé un engagement jusqu'à la Chandeleur.

—Encore trois mois ! murmura Félix ; les plus mauvais de l'année.

—Il y a pourtant quelque chose à faire reprit-il. Vous avez besoin de vêtements chauds pour la saison. Tenez, vous grelottez, vos chères petites mains bleussent sous le froid."

## XI

En effet, elle tremblait. L'air venait de la saisir.

L'idiote, pour s'occuper à quelque chose, fourrait ses mains dans les poches d'Etiennette. Elle y trouva un papier qu'elle glissa dans son corsage.

—Félix, répondit Etiennette, je sais bien que je manque de tout ; en m'offrant ainsi vos services, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites ; mais je ne puis, je ne veux pas les accepter. On le trouverait mal, croyez-le. Non, je ne veux pas qu'il vous arrive un désagrément à cause de moi.

—Voyez le beau ciel bleu, continua-t-elle avec un sourire navrant. Qui sait ? L'hiver ne sera peut être pas trop rigoureux."

Il avait la main dans sa poche ; il tenait une poignée d'argent ; il n'osa pas la donner à Etiennette.

Ils se séparèrent tristement.

—Adieu ! lui dit Etiennette.

—Non, répondit-il, à bientôt.

Il reprit avec sa sœur le chemin du bois. Etiennette poussa les oies pour entrer à Fergis. Avant d'arriver à la ferme, Anna dit à son frère, en lui donnant un papier plié en quatre :

—J'ai pris ça à Tiennette.

Félix s'empara du papier et l'examina.

C'était la note des créanciers du chanvrier, écrite de sa propre main.

Le jeune homme la serra précieusement dans son portefeuille.

Le soir, après la soupe, M. Vernet étant allé faire sa partie de cartes à Ravaine, Félix dit à la fermière :

—Mère, je voudrais causer avec toi.

Madame Vernet, heureuse de cette proposition, l'accepta avec empressement. On lui aurait annoncé en ce moment que le feu prenait dans une des granges, que peut-être elle ne se serait pas dérangée.

—Mère, reprit Félix, j'ai vu aujourd'hui la fille du chanvrier. Inutile de te dire dans quel état elle est, tu ne dois pas l'ignorer. Comment se fait-il que les gens de Ravane, chez qui son père a si longtemps travaillé, ne lui soient pas venu en aide ?

—Tu connais le monde, Félix ; il tourne le dos au malheur.

—Et toi, mère, pourquoi as tu fait comme tout le monde ?

Madame Vernet, qui était réellement une bonne femme, devint très rouge.

—Je n'ai pas osé, répondit-elle. Tu sais ce qui s'est passé. Je me suis dit : Etienne est fière ; elle ne voudra rien recevoir de moi.

—C'est bien, je ne te reprocherai rien. Mais maintenant, mère, il faut que le mal soit réparé.

—Dis ce que tu veux, Félix.

—Merci, ma mère ; je savais bien que je trouverais en toi une protectrice pour la pauvre Etienne. Ecoute : de moi elle a refusé et repoussera toujours toute espèce de service. J'ai compris cela. Et, bien quelle dise ne plus être sensible à rien, elle acceptera de la mère ce qu'elle refuserait du fils. D'ailleurs, tu pourras lui faire tout le bien nécessaire, sans même qu'elle sache qui s'intéresse à elle. Tu connais madame Cabrol ?

—Autrefois nous étions amis. Cabrol, qui achète toujours de la terre pour grossir sa ferme, emprunte quand il n'a pas assez pour payer au terme ; il doit bien deux mille francs à ton père.

—C'est très bon à savoir, dit Félix. Eh bien ! mère, tu te serviras de madame Cabrol pour faire du bien à Etienne.

—J'ai compris, Félix.

—Demain tu iras à Fergis ?

—Oui.

—Tu donneras d'abord cent francs. Il faut que pendant tout le temps qu'Etienne restera chez les Cabrol, elle soit traitée comme leur propre fille. Je compte absolument sur toi ; car si, moi, je m'occupais de quelque chose, je te le dis, ma mère, il y aurait du vacarme dans le pays.

—Félix, je te promets que tu seras content.

—Plus tard, reprit-il, quand le père Labranche sera revenu de prison, je vous ferai connaître, au père et à toi, quelles sont mes intentions à l'égard d'Etienne.

—Félix, que veux tu dire ?

—Oh ! à toi, je peux ne rien cacher. Eh bien ! ma mère, j'aime toujours Etienne, et si un jour je me marie, c'est la fille du chanvrier qui sera ma femme.

—Félix, tu ne ferais pas cela ! s'écria madame Vernet épouvantée.

—C'est là, dit le jeune homme en montrant la place de son cœur.

—Mais, malheureux, tu ne penses donc plus à ton père ?...

—Un jour, reprit gravement Félix, j'ai quitté la maison parce que mon père, en me parlant, avait excédé les droits que son titre lui donne sur moi. Certes, je ne dédaigne pas ses conseils et je m'inclinerai toujours devant sa volonté lorsqu'elle sera juste. Mais jamais je ne permettrai qu'on violente un seul de mes sentiments quand je l'aurai reconnu bon.

—Félix, tu n'obtiendras jamais le consentement de ton père !

—Alors, ma mère, je m'en irai pour toujours. Je lui laisserai le droit de disposer de sa fortune, dont il est si orgueilleux, comme il l'entendra. Ma pauvre sœur est là pour la recueillir. Je ne suis pas connu seulement sur les rives de la Presle ; j'irai louer un moulin quelque part. En travaillant, on vit et quelquefois, avec de la chance, on fait fortune.

—Félix, mon enfant, je t'en prie, ne parlons plus de ces choses là.

—Tu as raison, mère, ne nous occupons, pour le moment, que d'Etienne. Donc, demain tu iras à Fergis, et, à ton retour, tu me diras ce que tu auras fait.

—C'est convenu.

Le jeune homme embrassa sa mère et se retira dans sa chambre. Sa sœur l'y suivit toute souriante.

—Comment, tu n'es pas encore couchée ? lui dit-il.

—Non, fit-elle.

—Qu'est-ce que tu me veux ?

Elle ne répondit pas, mais elle se mit à rire.

—Ah ! s'écria-t-il en se souvenant tout à coup, tu viers me réclamer ma dette !

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui et couvrit ses joues de baisers.

Elle ne riait plus, la pauvre idiote ; elle pleurait de bonheur. Et elle s'en alla en répétant :

—Dix Tiennette, dix Félix... beaucoup de fois.

Le lendemain, après qu'elle eut servi le deuxième repas aux garçons et ouvriers de la ferme, madame Vernet partit pour Fergis.

Félix, à une fenêtre du moulin, la suivit longtemps des yeux.

—Je connais ma mère, se disait-il ; maintenant, Etiennette ne manquera plus de rien.

Madame Vernet arriva chez Cabrol, où elle fut reçue avec tous les égards que l'on doit à son créancier, d'abord, et aussi à l'importance de la fortune.

L'honnête Cabrol se serait mis volontiers à plat ventre aux pieds de madame Vernet.

—Vous avez toujours chez vous la fille du chanvrier de Lilliers ? dit-elle. En êtes-vous contents ?

—Ce n'est pas une méchante fille répondit la Cabrol ; mais c'est gauche, pas forte du tout, et ça ne sait rien faire.

Madame Vernet répliqua :

—Il y a dans une ferme mille travaux à l'aiguille qu'on peut confier à une jeune fille intelligente et adroite comme Etiennette.

—Elle n'a jamais demandé une aiguille, répondit la Cabrol avec embarras.

—Il fallait la lui donner ! dit madame Vernet un peu sèchement. Puisqu'elle ne vous rend pas de services, continua-t-elle, vous ne devriez pas la garder.

—Je la vois venir, dit Cabrol ; elle est ici pour nous enlever la petite.

Et il fit signe à sa femme, qui avait la même idée que lui.

—Madame Vernet, répondit-il d'un ton bonhomme en dodélinant sa tête, la Tiennette est engagée chez nous jusqu'à la Chandeleur. C'est pas que nous y tenions ; mais, en ce moment, les filles à louer sont bien rares, et bien qu'elle ne fasse pas notre affaire, on y met du sien, on patiente et on ira jusqu'au bout. Vous lui avez peut être trouvée une condition, madame Vernet ?

—Oui, assez bonne. Quatre cents francs par an et la table des maîtres.

—C'est gentil tout de même, dit la Cabrol.

—Combien gagne-t-elle chez vous ? demanda madame Vernet.

—Oh ! beaucoup moins que ça, répondit la Cabrol visiblement troublée.

—Oui, moins que ça, répéta Cabrol.

—Et puis, reprit madame Vernet, elle ne voudrait pas vous quitter, car elle doit être bien chez vous ?

—Ma foi, le mieux qu'on peut, fit le vieil hypocrite ; mais moins bien qu'elle serait dans la belle maison de M. Vernet, ajouta-t-il d'un air finaud.

—Ce n'est pas pour moi que je voulais Etiennette, dit madame Vernet ; mais puisque vous la gardez, n'en parlons plus.

—Mon homme et moi nous aurions été contents de vous faire plaisir, madame Vernet, répliqua la Cabrol ; mais nous sommes à la veille de l'hiver et...

—Je devais un peu d'argent à son père, reprit madame Vernet, deux femmes de Ravaine, sachant que je m'intéressais à elle, m'ont aussi donné leur dû. Cela a fait cent francs. Etiennette doit avoir besoin de plusieurs choses pour l'hiver ; j'ai pensé à lui apporter cette somme ; elle pourra ainsi économiser ses gages.

Madame Vernet tira de sa poche un rouleau de pièces de cinq francs et le remit à la fermière.

—Vous lui achèterez, continua-t-elle, une bonne robe de laine, un jupon de molleton, enfin ce qui lui sera le plus nécessaire. Il est encore dû pas mal d'argent à son père ; dès qu'on me remettra quelque chose, je vous l'apporterai. Je viendrai vous demander dans huit jours comment vous l'aurez habillée. Vous ferez bien, je crois, de ne pas lui dire d'où vient l'argent.

—Oui, car elle serait capable de préférer dépenser le sien, dit Cabrol avec un aplomb admirable.

## XII

Madame Cabrol, ayant compté la somme, posa la pile sur la table.

Madame Vernet se leva.

— Avant que je m'en aille, dit elle à la Cabrol, montrez-moi donc vos chambres.

— Ce n'est pas beau comme chez vous, fit humblement la fermière.

— Très propre et parfaitement rangé, dit madame Vernet en entrant dans la deuxième pièce.

— C'est la Tiennette qui fait le ménage.

— Elle est propre, elle doit être habile ; elle a du goût et de l'ordre, pensait madame Vernet.

On passa dans la quatrième et dernière chambre.

— Où donc est le lit d'Etienne ? demanda-t-elle tout à coup.

La Cabrol rougit jusqu'aux oreilles. Elle cherchait une réponse qu'elle ne trouvait pas. L'homme vint à son secours.

— Elle couche à côté, dans la chambre que vous venez de voir, madame Vernet, répondit-il.

— Mais il n'y a qu'un lit, celui de votre petite fille, m'avez-vous dit.

— Voilà, la Tiennette couche avec l'enfant.

Madame Vernet savait à quoi s'en tenir ; mais elle jugea qu'elle était allée assez loin pour une première visite. Elle se réservait d'ailleurs, si on continuait de faire cou cher la jeune fille dans le grenier, de parler haut et ferme et d'apprendre aux Cabrol tout ce qu'elle pensait d'eux.

— Eh bien ! demanda le fermier à sa femme, quand madame Vernet fut partie, qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je dis qu'on cherche à nous enlever la Tiennette ; mais, laisse-moi faire, avant deux mois, elle aura signé un nouvel engagement d'un an.

— Au même prix ?

— Et ça, répliqua-t-elle en prenant la pile de pièces de cent sous ; puisqu'il est convenu de ne pas lui dire d'où vient cet argent.

Cabrol se mit à rire.

— Toi, dit il, tu n'es pas encore si bête !

Du moment qu'Etienne n'était plus seule au monde et qu'une femme riche, du mérite de madame Vernet, s'occupait d'elle, les Cabrol sentirent qu'ils devaient, dans leur propre intérêt, être plus humains à l'égard de la jeune fille.

Dans la soirée, la Cabrol fit placer dans la chambre de sa fille un deuxième lit pour Etienne.

Pendant que sa mère était à Fergis, Félix vit passer M. Lannet, l'huissier de la justice de paix. Il l'appela.

M. Lannet est un homme de cinquante ans, petit, trapu, à la figure ronde et joufflue. Il a les cheveux blancs, le regard vif, le sourire bienveillant et il est meilleur que ne sont généralement les agents ministériels, ses confrères.

— M. Lannet, lui dit Félix, il est dû à Ravaine, au père Labranche, une somme d'argent assez importante dont voici la note. Je voudrais vous charger des recouvrements.

— Tout ce qui vous plaira, monsieur Félix.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que mon nom ne doit pas être prononcé.

— Vous me connaissez depuis quinze ans.

— Oui, et c'est parce que vous méritez toute ma confiance que je m'adresse à vous.

— En tout et pour tout, monsieur Félix, je serai heureux de vous servir.

— Vous toucherez donc toutes ces petites sommes et vous en donnerez des reçus.

Quand le recouvrement sera terminé...

— C'est l'affaire de huit jours. Tout ce monde-là a de l'argent dans l'armoire.

— Vous remettrez son produit à ma mère, qui vous donnera une quittance de tout, vos honoraires à part, bien entendu.

— Seulement, je ne prendrai rien. Je ne suis pas riche, monsieur Félix, et j'ai de la famille ; mais grâce à Dieu, je puis encore me joindre à vous pour faire une bonne action. C'est bien, je vous ai compris ; vous voulez secourir mademoiselle Etienne.

Félix lui tendit la main en souriant.

— Si on vous questionne, reprit-il, vous répondrez hardiment que mon père vous a chargé de ses recouvrements.

— Et si M. Vernet dit le contraire ?

— Soyez sans crainte, je prends tout sur moi.

Le lendemain et les jours suivants, l'huissier parcourut Ravaine. En cinq jours il toucha les quatre cent cinquante francs dus au charron.

Quand on eût dit à M. Vernet : "Vous faites donc rentrer les créances du père Labranche ?" il fut bien étonné ; mais il devina le conte imaginé par son fils, d'accord avec l'huissier. Il ne fallait pas être sorcier non plus pour savoir l'emploi qu'on voulait faire de l'argent. Quant au moyen qui serait employé pour le remettre à Etiennette, il s'en souciait fort peu.

Bien qu'il fût mécontent de voir son nom mêlé à cette affaire, il répondit affirmativement.

Chaque jour, Félix s'attendait à recevoir une algarade.

Mais, contre son attente, M. Vernet rongea son frein et resta muet.

Depuis sa rencontre avec Félix, Etiennette était, nous ne dirons pas consolée, mais plus doucement résignée. Quelque chose de bienfaisant pénétrait en elle et lui faisait voir la vie sous des aspects moins sombres. Félix l'aimait encore, il croyait à l'innocence de son père ; c'était beaucoup. Le changement des Cabrol, dans leurs rapports avec elle, contribua aussi à apaiser certaines douleurs de son âme.

Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés que son amour pour Félix, qu'elle croyait tué dans son cœur, se réveilla plus ardent et plus violent que jamais.

Etiennette fut épouvantée de trouver son cœur si misérable et si faible. Elle s'adressait des reproches cruels et se plaignait de ne pas avoir encore assez souffert. Si le froid, la faim, les privations, la fatigue et toutes les tortures morales endurées l'eussent rendue laide, il lui semblerait qu'elle aurait plus facilement pardonné aux Cabrol leurs conduites envers elle. Laide, Félix ne l'aimerait plus, elle ne l'aurait pas revu et son cœur serait resté fermé à tout espoir.

Au lieu de cela, Félix toujours bon, aimant et généreux, vint avec une parole et un sourire, lui rouvrir un avenir de bonheur.

Hélas ! elle ne pouvait, elle ne voulait plus y croire.

— Moi, la femme de Félix Vernet ! se disait elle, la fille d'un homme condamné comme voleur ! Jamais ! jamais ! c'est impossible !

Elle se sentit frissonner jusque dans la racine des cheveux.

Alors, si les souffrances de l'âme étaient moins vives, celles du cœur revenaient plus nombreuses et plus aiguës.

Dans ces moments de douloureuse désespérance, elle désirait mourir. Un abîme se serait ouvert sous ses pieds sans qu'elle fit un seul mouvement pour lui échapper.

La première fois qu'elle mit sa robe neuve et son bonnet bien simple, à rubans bleus, c'était un dimanche. Elle alla à la messe et pria avec ferveur pour son malheureux père et pour ceux qu'elle aimait.

Après le repas de midi, madame Cabrol, de son air le moins disgracieux, lui dit :

— Tiennette, tu es libre d'aller te promener jusqu'au soir.

Cette étonnante faveur d'un congé ne lui avait pas encore été accordée.

Elle sortit de Fergis et s'achemina, pensant à Félix, jusqu'à l'endroit où ils s'étaient rencontrés au bord du ruisseau. Elle espérait peut-être l'y rencontrer ; mais Félix avait tracé son plan de conduite et il entra dans ses combinaisons de ne pas chercher à revoir la jeune fille jusqu'à nouvel ordre. Elle monta la côte et vint s'asseoir sur une des dernières roches qui regardent obliquement Ravaine. Elle resta là plus de deux heures, rêveuse, les yeux fixés sur le toit et les fenêtres du moulin.

— Si ce n'était pas un dimanche, se disait-elle, le vent est à l'ouest, j'entendrais d'ici le tic-tac des machines.

Peu à peu ses idées-lugubres lui revenaient et elle se laissait envahir par un sombre découragement.

Il pouvait être trois heures.

Tout à coup, une voix dit à quelques pas d'elle :

— C'est, ma foi, la charmante Etiennette !

Elle fit un sursaut et se retourna brusquement.



Le fils du notaire de Lilliers, son fusil sous le bras, la contemplait avec des yeux qui brillaient de convoitise brutale.

Au risque de se briser sur les roches, Etiennette n'hésita pas ; elle se dressa sur la pierre qui lui avait servi de siège, et elle prit son élan pour bondir sur les rocs menaçants, dont les échancrures ressemblaient assez à des dents de scie.

Mais Théodore se débarrassa lestement de son fusil, et avant que la jeune fille ait eu le temps de sauter sur la première roche, il se précipita sur elle et l'enleva dans ses bras.

—Au secours ! s'écria-t-elle.

Les roches étaient désertes, personne ne pouvait l'entendre.

—C'est donc ce soir que l'on s'embrasse, lui dit Théodore

—Laissez moi ! laissez-moi, vous êtes un misérable, un lâche !...

—Et avec cela encore autre chose, ma belle, un amoureux.

—Mon Dieu, murmura-t-elle, délivrez-moi de cet homme !

—Oh ! fit-il en ricanant, je m'en irai tout à l'heure. Voici déjà un premier baiser. c'est un acompte.

Adossé à une roche, ce qui augmentait sa force et le rendait plus redoutable, il tenait Etiennette embrassée ; ses bras étaient serrés également, et elle ne pouvait que s'agiter, sans possibilité de prendre l'offensive.

—Je cherchais un lièvre par ici, reprit-il, et j'y trouve une colombe. Ma chasse est excellente. Deuxième baiser, deuxième acompte.

La jeune fille suffoquait de honte et de colère. A chaque instant, elle poussait un cri, auquel le rousseau répondait par un affreux ricanement.

—Tiens, lui dit-il, parlons raison. Moi, je m'ennuie à Lilliers ; tu ne dois guère t'amuser non plus à Fergis ; eh bien, embrassons-nous ce soir de bon cœur, et, demain matin, filons vers Paris.

—Avec quelle boue infecte avez-vous donc été pétri, monsieur, lui répondit-elle, pour que vous insultiez ainsi une pauvre fille qui ne vous a fait aucun mal ?

—Etiennette, je veux que tu m'aimes ! Troisième baiser, nouvel acompte.

### XIII

Sous ce nouvel outrage, les forces de la jeune fille se décuplèrent. Profitant du mouvement qu'avait fait son ennemi pour approcher ses lèvres des siennes, elle parvint à dégager un de ses bras, et, bien qu'il fût à moitié engourdi, elle le frappa violemment sur le nez et sur les yeux.

—Oh ! tu as beau faire et beau te défendre, hurla-t-il avec rage ; je t'embrasserai encore !

Cependant, tout en continuant une résistance désespérée, Etiennette sentait que ses forces faiblissaient. Déjà, par instants, la respiration lui manquait.

En se défendant, elle rencontra sous sa main une épingle à tête noire qui retenait sur sa poitrine les pointes du foulard de laine qu'elle portait autour du cou. D'un mouvement rapide elle arracha l'épingle et l'enfonça fortement dans le bras du misérable.

Il poussa un cri de douleur et ses bras se détendirent.

Etiennette se jeta vivement en arrière.

Un coup de vent souleva son foulard et le lança parmi les roches. Elle prit un sentier qui marque la limite des terres labourables, et descendit le coteau de toute la vitesse de ses jambes.

Le rousseau ne voulut pas, cette fois, se tenir pour battu : la colère l'avéuglait ; il était comme ivre et pris par le vertige.

Il ramassa son fusil et s'élança à la poursuite de la jeune fille. Il n'était plus qu'à quelques pas de distance lorsqu'elle franchit la première berge de la route.

Sans s'arrêter, elle traversa le chemin, bondit sur l'autre berge et partit comme un trait droit à la rivière.

Peut-être espérait-elle trouver là un défenseur. Hélas ! comme la route, les bords de la Presle étaient déserts.

Le fils du notaire hésita un instant à continuer sa poursuite, ce qui permit à la jeune fille de reprendre un peu d'avance sur lui ; mais, de nouveau, il s'élança sur ses pas.

A l'endroit de la Presle où arriva Etiennette, il y avait beaucoup de petits saules ; saules fragiles, osiers jaunes dont les touffes formaient des haies, des buissons et une bordure si pittoresque à la rivière.

Elle pensa d'abord à se cacher dans la saussaie ; mais les tiges des osiers étaient complètement dépourvues de leur feuillage, et elle comprit qu'il la découvrirait trop facilement. Elle se dit qu'il était préférable encore de continuer sa route jusqu'à ce que le fils du notaire ait renoncé à la poursuivre.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine ; elle haletait, le front baigné de sueur.

De distance en distance, tout au bord de l'eau, on voyait de très vieux saules, aux troncs énormes, dont la moitié des racines, immergées dans la rivière, traînaient comme des chevelures.

Un de ces vieux arbres dont le tronc creux s'était fendu d'un côté et écarté dans toute sa longueur, ce qui le faisait assez ressembler à une niche de statue, avait vu, petit à petit, l'action de l'eau ronger la terre à sa base, et découvrir successivement toutes ses racines. Ne tenant presque plus au sol, il s'était peu à peu penché du côté de l'eau, et un jour, une forte bourrasque le coucha dans la rivière, sur laquelle il flottait comme un radeau maintenu par ses amarres

Une de ses branches, la plus longue, flottait sur l'eau.

Un accident lui était arrivé—au printemps probablement—une main l'avait saisie, sans doute, et presque détachée de l'arbre ! mais, pendant l'été, elle prit un peu de sève, et lentement, voulait vivre encore, elle s'était faiblement rattachée.

Quand Etiennette, moins essouffée et prête à recommencer sa course, aperçut le fils du notaire arrivant dans la saussaie, elle vit aussi le vieux saule couché et le contempla comme un libérateur.

Sur la route, dans la direction de Fergis, on entendait une sonnerie de grelots, de ces boules de bronze que les meuniers attachent au collier de leurs chevaux pour annoncer aux paysans qu'ils passent devant leurs maisons.

Le rousseau se précipitait sur Etiennette. D'un regard il avait examiné l'endroit et trouvé le lieu admirablement choisi pour l'exécution de son projet.

Quand il croyait déjà tenir la jeune fille dans ses bras, elle s'élança résolument sur le tronc du saule.

Théodore s'arrêta au bord de la rivière ; il crut une seconde que la jeune fille se jetait dans l'eau ; mais en la voyant ramper sur l'arbre, il se mit à rire.

Etiennette alla se placer à la tête du saule, au milieu des petites branches qui lui servaient de point d'appui, et elle couvrit son agresseur d'un regard de défi.

Le fils du notaire jeta sa carnassière et son fusil dans une touffe d'osier, et se retourna vers la jeune fille en lui disant :

—Ma belle Etiennette, tu es prise !

Elle eut peur, et elle s'aperçut, trop tard, qu'elle n'avait pas choisi le plus sûr moyen de se sauver.

—Misérable ! s'écria-t-elle, si vous mettez seulement le pied sur le tronc de l'arbre, aussi vrai que je suis honnête fille, je me laisse tomber dans la rivière.

—Cela gênerait ta jolie robe et tu ne le feras point, répondit-il en riant toujours.

En ce moment, une tête de jeune fille étonnée et curieuse, se dressa à dix pas, au-dessus d'un bouquet de vitellina.

Les grelots sonnaient toujours, mais Etiennette n'entendait rien et ses yeux ne quittaient pas le fils du notaire.

Il mit un pied sur le saule, puis l'autre, et souriant méchamment, il marcha vers la jeune fille.

—Mon père ! Félix !... murmura-t-elle.

Quand le rousseau eut presque atteint la tête du saule, elle poussa un cri perçant, lâcha les branches qui la soutenaient, étendit les bras et tomba à la renverse dans la rivière.

L'eau se referma sur elle.

De l'endroit où s'était montrée une tête de jeune fille, une forme humaine se découvrit, s'élança par bonds précipités, et, à son tour, sauta sur le tronc du saule.

Le fils du notaire, épouvanté, livide, se retournait pour regagner la rive. Il se trouva face à face avec l'idiote.

—Laisse-moi passer ! lui dit-il.

Elle partit d'un grand éclat de rire.

Il la frappa pour la repousser.

Alors elle se rua sur lui et l'entoura de ses bras.

—Oh ! la folle ! la folle ! dit-il d'une voix étranglée par la peur.

Ils vacillèrent un instant, et ensemble, elle le tenant toujours, ils s'engouffrèrent dans l'abîme.

La Presle, en cet endroit, avait plus de douze pieds de profondeur.

Au moment où Etiennette jetait son cri de suprême adieu à la vie, la voiture, du meunier arrivait à la hauteur de la saussaie. Un de ceux qui l'accompagnaient entendit le cri. C'était Félix. A travers les peupliers et les saules, il vit deux bras s'agiter dans l'air, puis la chute d'une femme. Il avait reconnu Etiennette.

De la route il sauta dans le pré, et, tout en courant, il se débarrassait d'une partie de ses vêtements, qu'il laissait tomber derrière lui.

Soudain, il entendit le farouche éclat de rire de sa sœur, et il la vit aux prises avec le fils du notaire de Lilliers.

Alors il devina l'horrible scène qui venait d'avoir lieu : Etiennette se noyait pour se soustraire aux tentatives infâmes de ce misérable, qui, une fois déjà, chez elle à Lilliers, l'avait insultée.

Quand il arriva au bord de l'eau, sa sœur reparaisait à la surface.

L'idiot nageait comme un poisson ; elle s'était vivement débarrassée du rousseau et, déjà, elle remontait sur le tronc du saule.

Après le plongeon, Théodore revenait aussi sur l'eau. Malheureusement, il ne savait pas nager et il jetait désespérément ses bras autour de lui, cherchant à saisir quelque chose.

Il s'empara de la baguette flottante, dont nous avons parlé, et parvint à se maintenir la tête hors de l'eau.

Il regarda autour de lui, vit l'idiot accroupie sur le tronc d'arbre et Félix sur la rive.

—Félix ! cria-t-il, à moi, mon ami, au secours ! je me noie, sauvez-moi !...

Félix venait enfin de découvrir, entre deux eaux, le corps d'Etiennette que le courant commençait à entraîner.

—Elle d'abord ! exclama le jeune homme, répondant au fils du notaire, et toi après, s'il en est temps encore !

Et, d'un bond prodigieux, il sauta jusqu'au milieu de la rivière.

En deux brasses, il atteignit Etiennette. Il la saisit par le milieu du corps.

Elle ne faisait aucun mouvement, et Félix se disait :

—Mon Dieu ! serais-je arrivé trop tard !

La soutenant d'une main, il nageait de l'autre, se laissant aller doucement à la dérive. Nul mieux que Félix ne connaissait la Presle ; c'est pourquoi il permit au courant de le porter jusqu'à une petite baie, où il put facilement prendre pied sur un terrain solide semé de petits cailloux.

Quand l'idiot eut vu son frère aborder dans la baie avec son précieux fardeau, elle poussa un cri de joie et ramena son regard sur le fils du notaire, qui criait continuellement :

—A moi !... au secours !... je me noie !...

Il parvenait à se soutenir sur l'eau, grâce à la branche qui l'empêchait de couler à fond. Il avait essayé de s'en servir pour atteindre le saule. Dans ce cas il était sauvé. Mais au premier mouvement qu'il fit, il entendit un craquement plein de menace, et il s'aperçut que la branche, déjà cassée à sa naissance, venait de se disjoindre une seconde fois. Une folle terreur s'empara de lui. Il voulut, pourtant, renouveler encore sa tentative. Mais la branche, son seul espoir, se détachait lentement du tronc. Alors, il n'osa plus faire un mouvement, pas même regarder derrière lui pour voir ce qu'était devenu le meunier.

Il n'avait près de lui que l'idiot les yeux étincelants, braqués sur lui, le regardant comme un chat prêt à fondre sur une souris.

## XIV

Cependant Théodore, cet être disgracieux, méchant, sans esprit, sans cœur et sans âme, qui ne croyait en rien, s'imagina que l'idiote aurait pitié de lui et viendrait à son secours.

—Mademoiselle Vernet, lui dit-il, je vous en supplie, secourez-moi ! sauvez-moi !

—Non, fit-elle.

—Tenez, vous n'avez qu'à pencher vers moi ces petites branches à portée de votre main.

—Non, dit-elle encore.

—Je vous en prie, faites cela. Vous me connaissez bien, je suis le fils du notaire de Lilliers

—Le notaire de Lilliers, répliqua-t-elle, un bien méchant homme !

Et toujours accroupie, regardant le rousseau, elle éclata de rire.

—Je suis perdu, pensa-t-il.

De froid et d'épouvante il devint vert ; les yeux lui sortaient de la tête.

La figure de l'idiote prit une expression de joie sauvage.

—Ce soir, dit-elle au misérable d'une voix rauque, tu seras noyé, et les cloches de Lilliers sonneront le glas.

Il poussa un cri horrible. La branche venait de se détacher tout à fait. Il coula comme une masse au fond de l'eau.

L'idiote se redressa, s'élança sur le tertre et courut vers son frère en criant :

—Le rouge est noyé ! le rouge est noyé !...

En ce moment, Félix, sorti de la rivière, déposait Etienne sur un lit d'herbe et de joncs qui séchaient au soleil.

—Anna donne tes soins à ton amie, dit-il à sa sœur.

Et il revint en courant vers le saule pour accomplir un deuxième sauvetage.

Au bout de quelques minutes il parvint à tirer de l'eau le fils du notaire aux trois quarts asphyxié.

L'idiote se coucha à côté d'Etienne, et bien qu'elle fût glacée elle-même, elle cherchait à la réchauffer en la couvrant de baisers.

Félix était rassuré, car en prenant pied dans la baie, la jeune fille avait fait un mouvement et poussé un soupir.

Dix minutes plus tard, une vingtaine de personnes de Ravaine, prévenues de ce qui se passait par le garçon meunier, arrivaient dans la saussaie.

Parmi elles se trouvaient madame Vernet et ses deux servantes.

On apporta des matelas et des couvertures de laine. En même temps une voiture du moulin s'arrêtait sur la route. Elle venait tout exprès pour transporter la noyée.

Etienne commençait à revenir à elle. Les femmes l'entourèrent et s'empressèrent de lui ôter, un à un, tous ses vêtements. Ensuite, ils l'enveloppèrent dans des couvertures et on la coucha sur un matelas.

Théodore, soigné par des hommes, ne tarda pas à rouvrir les yeux. On eut pour lui les mêmes soins que pour Etienne.

—Nous allons les faire conduire tous les deux à la ferme, dit madame Vernet à son fils.

—Le fils du notaire, oui, mais Etienne, non.

—Pourquoi donc ? demanda madame Vernet avec surprise.

—Quand mademoiselle Labranche, entrera à la ferme, répondit-il tout bas, de manière à n'être entendu que de sa mère, elle s'appellera madame Vernet.

—Où veux-tu qu'on la mène ?

—Chez ses maîtres, à Fergis. Chère mère, ne la quitte pas avant qu'elle soit bien chaudement couchée dans son lit, et crois-moi, elle est déjà beaucoup ta fille.

Immédiatement, Etienne fut portée jusqu'à la voiture. Suivant le désir de son fils, madame Vernet prit place à côté d'elle sur la charrette.

En rouvrant les yeux, elle n'avait fait qu'entrevoir Félix ; mais Anna, toujours près d'elle, lui dit à l'oreille :

—Félix n'a pas voulu que tu sois noyée.

Une autre voiture, qu'on courut chercher à Ravaine en toute hâte, servit à transporter le fils du notaire ; il fut reçu à la ferme et couché dans un bon lit.

Madame Vernet revint de Fergis vers sept heures du soir.

Félix, après avoir changé de vêtements et bu avec sa sœur un grand bol de vin chaud, ne se ressentait déjà plus de sa terrible baignade. Il guettait le retour de sa mère. Du plus loin qu'il l'aperçut, il courut au devant d'elle.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Elle est aussi bien que possible, répondit madame Vernet. Elle m'a bien chargée de te remercier. Oh ! je suis encore toute émue...

— Pourquoi ?

— Elle m'a demandé la permission de m'embrasser. Je comprends que tu l'aimes, Félix, c'est un vrai trésor, cette enfant-là !

— Aura-t-on soin d'elle ?

— Le médecin est là. Il y a aussi une autre personne qui ne veut pas la quitter.

— Qui est-ce donc ?

— Une vieille mendicante qui, de loin en loin, passe par ici.

— Je la connais, dit Félix. Du moment que cette femme est près de mademoiselle Labranche, je suis tout à fait tranquille.

Le lendemain, une servante qu'on envoya à Fergis revint avec de bonnes nouvelles.

Etiennette s'était levée ; elle se trouvait encore bien faible ; mais le médecin assurait qu'après deux ou trois jours de repos elle ne se ressentirait plus de rien.

Quant à M. Théodore, il resta huit jours à la ferme, retenu dans son lit par la fièvre et un gros rhume. Au bout de ce temps, le docteur lui dit qu'il pouvait retourner sans danger chez son père.

— Il lui restera de son plongeon, dit le médecin à madame Vernet, une pleurésie dont il ne guérira jamais. Ce n'est pas lui qui profitera des écus de son père.

A quelque temps de là, par un de ces beaux jours qu'on appelle l'été de la Saint-Martin, un jeune sergent d'un régiment de ligne sortait gaiement de Ravaine, où il était venu voir un de ses oncles, vieux garçon, qui avait lesté son gousset de quelques pièces de cent sous.

Quand il eut gagné la route et dépassé le moulin, il pressa le pas.

Il ne lui restait que quatre heures de jour et près de six lieues à faire à pied pour atteindre le gîte de la nuit.

Comme il arrivait en vue des roches et qu'il allait prendre à droite un sentier à travers champs devant le conduire au village de Pouilly, il vit accourir vers lui une jeune fille dont les cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules et voltigeaient au vent.

En le rejoignant, elle lui saisit le bras et le contraignit à s'arrêter.

Il l'examina curieusement. Elle semblait en proie à une vive agitation.

— Vous connaissez Charles, lui dit-elle.

— Charles ? fit-il en cherchant dans sa mémoire.

— Oui, Charles, le garçon de la ferme de Ravaine ?

— Non, répondit-il, je ne le connais pas.

— Mais si, vous le connaissez, puisque vous êtes soldat. Il est soldat aussi, Charles. Le sergent ne savait que penser.

— Ecoutez, reprit la jeune fille, vous le verrez demain, vous lui direz qu'il faut qu'il revienne à Ravaine. Félix est au moulin, lui.

Elle ajouta tout bas, en se penchant à son oreille :

— Il lui faut de l'argent, beaucoup d'argent... J'en ai.

Le militaire comprit alors seulement qu'il avait devant lui une pauvre jeune fille dont la raison était à téré.

— Eh ! bien, mademoiselle, dit-il, je ferai votre commission. Je dirai à Charles qu'il doit revenir à Ravaine, que vous l'attendez.

— C'est cela ! s'écria-t-elle gaiement. Charles est votre ami, n'est-ce pas ?

— Oui, mon meilleur ami.

— Vous lui direz que j'ai pleuré quand il est parti.

— Je n'y manquerai pas.

Le sergent voulut s'éloigner.

— Et l'argent ? fit-elle en le retenant.

— L'argent ! répéta-t-il.

— Oui... pour qu'il paie.

— Ah ! c'est juste... Mais vous le lui enverrez.

—Non, je vais vous le donner.

Le jeune homme commençait à trouver l'aventure singulière et fort embarrassante. Il craignait de contrarier l'idiote et de lui faire de la peine, et il se demandait quel moyen il allait employer pour se séparer de cette malheureuse enfant, qui lui inspirait une pitié profonde.

Elle ne lui laissa pas le temps de réfléchir longuement. Elle lui prit la main et lui dit :

—Venez.

—Où voulez-vous me conduire ? demanda-t-il.

—Là, dans les roches.

Elle lui serrait la main très fort et l'entraînait.

—Allons jusqu'au bout de l'aventure, se dit-il. J'en serai quitte pour arriver chez ma mère une demi-heure ou une heure plus tard.

Et il suivit l'idiote qui, par un sentier qu'elle connaissait bien, la mena à mi-côte à un endroit où des rochers énormes s'étagaient en forme d'escalier.

Ils pénétrèrent sous une voûte, formant un passage étroit, qui les conduisit dans une espèce de grotte où l'idiote s'arrêta.

—C'est ici, dit elle.

La grotte était faiblement éclairée par une fente horizontale, ouverture due, sans doute, à l'éroulement de roches supérieures.

La jeune fille fit rouler une grosse pierre qui découvrit une cavité profonde dans laquelle elle introduisit son bras. Elle en retira une bourse de cuir et la tendit au jeune sergent en lui disant :

—C'est l'argent pour Charles.

Il desserra les cordons de la bourse et vit avec surprise qu'elle contenait un certain nombre de pièces d'or.

Il ne se demanda point comment cette enfant pouvait posséder une somme aussi considérable ; il avait déjà un projet arrêté dans sa pensée.

L'idiote fouillait de nouveau dans le trou. Cette fois, elle en sortit une bague qu'elle montra au soldat.

—C'est pour moi, quand Charles sera revenu, dit-elle.

Et elle la remit où elle venait de la prendre. Ensuite, elle replaça la pierre sur le trou.

Ils sortirent de la grotte, et un instant après, le jeune homme ayant dit adieu à l'idiote, regagna la route et s'élança en courant sur le petit chemin de Pouilly.

En arrivant à Pouilly, le sergent se fit aussitôt indiquer la demeure du maire, et il s'y rendit immédiatement.

Le maire et un autre homme plus jeune étaient à table. Tout en fumant leur pipe, ils achevaient de vider une bouteille.

—Je désirerais parler à M., le maire, dit le soldat en entrant et en ôtant son képi.

—C'est moi, mon ami, répondit le maire ; qu'y a-t-il pour votre service ?

—Monsieur, reprit le sergent, il vient de m'arriver tout-à-l'heure, entre Ravaine et Pouilly, l'aventure la plus extraordinaire.

Le maire se leva et offrit un siège au soldat en disant :

—Asseyez-vous, nous sommes prêts à vous écouter.

—Je viens de Ravaine, messieurs, dit le militaire ; je serais bien retourné dans cette commune, mais j'ai encore beaucoup de chemin à faire, et je suis attendu par ma mère. C'est pour cela que j'ai préféré m'adresser à M. le maire de Pouilly.

Et il fit le récit de sa rencontre avec la jeune fille et de sa visite à la grotte.

Dès les premiers mots, les auditeurs échangèrent un regard d'intelligence et d'étonnement. Puis, le plus jeune était devenu très-pâle. Il posa sa pipe, appuya son coude sur la table, et, la tête dans sa main, il écouta le récit dans la plus vive attention.

—Messieurs, ajouta le sergent, quand il eut tout raconté, voici la bourse d'or.

Le maire lui dit avec émotion :

—Votre conduite en cette circonstance a été des plus dignes et des plus honnêtes. Je vous remercie, en mon nom d'abord et au nom de beaucoup d'autres personnes. Veuillez me donner vos nom et prénoms, votre âge, le lieu de votre naissance et le numéro de votre régiment ; ils me sont nécessaires pour mon procès-verbal.

Le sergent lui tendit sa feuille de route.

Pendant que le maire écrivait les renseignements dont il avait besoin, son compagnon se leva et tendit sa main au soldat.

—Monsieur, lui dit-il, je suis de Ravaine, je me nomme Félix Vernet; la jeune fille que vous avez rencontrée sur la route est ma sœur. N'oubliez pas mon nom. Dans quel moment que ce soit, si vous avez besoin d'un ami et d'un dévouement, vous me trouverez.

Après avoir trinqué avec le maire et son nouvel ami, le sergent partit.

—Eh bien ! Félix, demanda le maire, qu'allons-nous faire ?

—Rédigez immédiatement votre procès-verbal, mon ami, et envoyez-le ce soir même au procureur de la République.

—Vous allez emporter l'argent de votre père.

—Non, non, gardez-le jusqu'à nouvel ordre.

—Comptons-le ensemble, au moins.

—Si vous le désirez. Mais c'est bien inutile ; il y a dans cette bourse treize cent quarante francs en or.

Ils comptèrent. La somme était exacte.

—Je n'ai qu'une chose à vous demander, dit Félix.

—Laquelle ?

—C'est de ne parler de tout ceci à personne, au moins pendant quelques jours.

—Je vous le promets.

En revenant à Ravaine, Félix ne croyait pas que ses pieds touchassent la terre. Il lui semblait avoir des ailes, tellement il se sentait léger.

Il éprouvait une joie immense, inconnue jusqu'alors ; elle éclatait dans ses yeux et rayonnait sur son visage.

—Tu as vu Etienneette aujourd'hui ? lui dit madame Vernet quand il rentra.

—Non, ma mère, je n'ai pas vu mademoiselle Labranche.

—Ah !... je pensais... tu as l'air si content...

—C'est vrai, ma mère, je suis content, j'étouffe de bonheur. Je ne puis rien te dire aujourd'hui ; mais un jour, bientôt, tu sauras tout.

Il entra dans sa chambre après avoir prié de lui envoyer Anna.

La jeune fille ne se fit pas attendre.

—Anna, lui dit-il, tu as rencontré tantôt un soldat sur la route.

—Oui, un beau soldat.

—Vous avez parlé de Charles ?

—Oui.

Et elle ajouta, le regard perdu dans l'espace :

—Félix est rentré au moulin, il faut que Charles revienne à la ferme.

Son frère prit ses petites mains dans une des siennes :

—Anna, dit-il, pour faire revenir Charles tu as donné de l'argent ?

—Oui, la bourse.

—Où l'as-tu trouvée, cette bourse ?

—Dans les roches.

—C'est dans les roches que tu l'avais cachée, Anna ; mais, avant, où était-elle ?

—Je ne sais pas.

—Souviens-toi, ma petite sœur, cherche...

Sa physionomie s'anima, ses yeux brillèrent.

—J'ai trouvé la bourse, commença-t-elle.

Et elle s'arrêta. Elle ne se souvenait pas. On voyait aux contractions nerveuses de son visage qu'elle faisait de violents efforts de mémoire.

Tout à coup, elle porta ses deux mains à son front et s'écria :

—Dans la chambre de papa !

—Sur son secrétaire, ajouta Félix.

—Oui.

—Et la bague ?

—Je l'ai gardée pour moi, quand Charles sera revenu.

—Dis-moi, ma petite Anna, reprit Félix, quand tu as eu la bourse, tu l'as ouverte et tu as pris dedans trois pièces d'or ?

—Trois pièces d'or, répéta-t-elle en cherchant encore dans sa mémoire.

—Trois, continua le jeune homme ; puis tu es allé dans la grange où travaillait le père Labranche, le chanvrier ?

—Oui, le bon père Labranche !

—Son vieux sac de cuir était dans un coin ; tu t'en es approchée sans qu'il te vit... A mesure que le jeune homme parlait, elle se souvenait. Son regard devenait plus éclatant et ses lèvres remuaient comme si elle eût prononcé les mêmes mots que son frère.

—Et, acheva Félix, tu as mis les trois pièces d'or dans le sac du chanvrier.

—Oui, fit-elle, dans le sac du bon père Labranche.

—C'était bien mal, Anna. Une chose méchante !... Pourquoi as-tu fait cela ?

Le visage de l'idiote s'attrista subitement, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

—C'était mal, une chose méchante... murmura-t-elle, se parlant à elle-même.

—Oui, parce que le chanvrier a été accusé d'avoir volé la bourse. Les gendarmes sont venus le prendre et l'ont mené en prison. Voyons, Anna, je n'ai plus que cela à savoir, pourquoi as-tu mis les pièces d'or dans le sac du bon père Labranche ?

Elle se rapprocha de son frère et lui dit tout bas :

—J'aime bien Tiennette ; c'était pour lui acheter une belle robe neuve.

— Ah ! s'écria Félix en se levant, pauvre enfant, bonne sœur !... je t'entourerai de tant d'affection et de tant d'amour, que si Dieu veut m'aider un peu, j'ouvrirai ton esprit et te rendrai la raison !

Le lendemain de l'importante découverte, Félix retourna à Pouilly. Il voulait s'assurer que le maire avait expédié son procès verbal. Il ne connaissait pas grand'chose aux questions de droit, et il pensait bien que le père Labranche ne serait pas mis en liberté du jour au lendemain.

Pour un cas semblable, pensait-il, il doit y avoir une foule de formalités à remplir. Il faut sans doute la cour de cassation, le conseil d'Etat, et toute la jurisprudence, pour infirmer un jugement rendu en cour d'assises.

A Ravaine, il y a une importante fabrique de limes, qui occupe plus de cinquante ouvriers. Quelques hommes et quelques femmes seulement de la commune y sont employés. Ses forgerons, ses ajusteurs et ses tailleurs lui viennent de tous les coins de la France et de la Belgique, de la Suisse et de l'Allemagne.

Vers deux heures de l'après-midi, une vingtaine d'ouvriers arrivèrent devant la maison de M. Vernet et y formèrent un groupe auquel vinrent se joindre quelques jeunes gens de Ravaine.

Ils gesticulaient et parlaient avec beaucoup d'animation.

M. Vernet, voulant savoir ce qui se passait, descendit dans sa cour. Il fut salué par des huées. Il entendit les mots plusieurs fois répétés de : Canaille et de dénonciateur.

—Qu'est ce que cela veut dire ? se demanda-t-il.

Et il s'empessa de rentrer chez lui.

Madame Vernet, effrayée, sortit à son tour de la maison, et s'avança jusqu'auprès du groupe.

Les ouvriers devinrent silencieux.

Elle leur demanda pourquoi ils restaient là, et pourquoi ils criaient. On ne lui répondit pas. Il y avait au milieu du groupe, qui grossissait à chaque instant, cinq ou six hommes aux bras nus noirs d'émeri et de poussière de charbon, qui semblaient commander aux autres, et les faisaient crier ou les obligeaient à se taire.

Madame Vernet se retira. Derrière elle, les valets de ferme fermèrent et barricadèrent les portes de la cour.

A deux heures et demie, le maire de Ravaine, instruit de ce qui se passait, accourut chez M. Vernet, ceint de son écharpe. Alors plus de soixante personnes étaient devant la maison.

—Nous allons avoir une émeute, dit le maire ; tous les ouvriers de la fabrique ont jeté leurs outils ; beaucoup sont sortis. M. Gérard a fait fermer les portes de l'usine et cherche à retenir les autres, mais il ne pourra pas les garder toujours. Dans une heure, ils seront avec leurs camarades.

## XV

—Mais enfin, qu'est-ce qu'ils nous veulent ? s'écria M. Vernet.

—Mon mari ne leur a jamais fait de mal, dit la fermière, qui allait et venait continuellement de la cheminée à la fenêtre.



Non, M. Vernet ne leur avait jamais fait de mal. Mais, sur sa proposition, le conseil municipal avait pris cette sage résolution, que, même le dimanche, les cabarets de Ravaine seraient fermés à dix heures du soir. Et puis, orgueilleux, hautain et dur pour les pauvres gens, on ne l'aimait pas.

—C'est l'affaire du chanvrière qui revient sur l'eau, répondit le maire ; ils prétendent que ce n'est pas Labranche qui vous a volé, et que vous avez fait mettre un innocent en prison.

—Mais c'est le jury ! exclama M. Vernet très agité.

—Ah ! ils sont au moins cent ! s'écria madame Vernet, debout devant la fenêtre. Ils nous montrent leur poing. Entendez-vous leurs cris ? Mon Dieu, ils enfonceront les portes, ils mettront le feu à la ferme ! Si seulement Félix était ici.

—Mon cher Vernet, dit le maire, ta femme a raison ; ton fils est très aimé à Ravaine, il n'y a pas un ouvrier qui ne soit heureux de lui serrer la main. Sa présence seule suffirait pour les calmer. Il faut le faire venir.

—S'il était au moulin il serait déjà ici.

—Malheureusement il est allé à Pouilly, dit la fermière.

En ce moment, de grandes clameurs se firent entendre ; c'était une nouvelle bande d'ouvriers qui arrivaient.

Aux applaudissements succédèrent des vociférations et des hurlements furieux.

Un ouvrier, essayant d'escalader le mur de la cour, venait d'être repoussé par un domestique armé d'une fourche à fumier.

—Vernet, tu verras, cela tournera mal, gémit la fermière affolée de terreur.

M. Vernet et le maire se consultèrent.

—Il faut envoyer à la gendarmerie, dit ce dernier. Avec un bon cheval, un domestique sera dans un quart d'heure au canton, et les gendarmes arriveront ici avant une heure.

Cinq minutes après, un domestique sortait par une porte de derrière, montait à cheval et partait ventre à terre.

Pendant ce temps, les émeutiers se consultaient. Ils parlaient de faire l'assaut de la maison.

—Il faut nous emparer du père Vernet et lui faire boire un coup dans la Presle, disait-on encore.

Mais les opinions étaient partagées ; les ouvriers criaient, gesticulaient, se disputaient entre eux et n'agissaient point.

Madame Vernet ne perdait rien de ce qui se passait dans la rue.

—Ils se consultent, dit-elle.

—Laissez-les faire, répondit le maire.

—Tout à l'heure nous rirons, ajouta M. Vernet.

Un ouvrier, qu'on appelait le Mareugien, monta sur une charrue, se tint en équilibre sur une des roues, et dit :

—Je veux parler.

La foule se serra en se rapprochant de lui, et fit silence.

—En voila un qui va les haranguer, dit madame Vernet.

Elle quitta la fenêtre, s'élança hors de la maison, traversa rapidement la cour et alla se blottir contre le mur, afin d'entendre le discours de l'orateur.

Il parla ainsi :

—Les ouvriers de la fabrique de M. Gérard, qui est un brave homme et son fils aussi, sont-ils des brigands, oui ou non ?

—Non, non, non, crièrent cent voix.

—Nous sommes de bons et honnêtes ouvriers, qui travaillons pour nourrir femmes et enfants, pas vrai ?

—Oui, oui, oui.

—Alors conduisons-nous comme des hommes et non comme des bêtes sauvages. Le père Vernet n'est pas un bon homme...

—C'est vrai.

—Je vous l'accorde...

—Il faut le punir, cria une voix isolée.

—Laissez moi donc causer, reprit l'orateur. Si vous touchez au père Vernet, vous frappez en même temps sa femme, qui n'est pas une méchante mère, et son fils, que nous aimons tous. Y en a-t-il un parmi vous qui ait un reproche à faire à Félix ?

Personne ne répondit :

—Eh bien ! voici mon avis : Vous voulez prendre d'assaut la maison, vous voulez jeter le fermier dans la rivière ; pour cela, mes amis, je ne suis pas avec vous ; il y a des plaisanteries, voyez-vous, qui n'ont l'air de rien, et qui vous envoient tranquillement de très bons pères de familles aux galères. Nous autres, nous sommes des ouvriers, nous avons les mains noires, mais du cœur... Nous travaillons et nous ne saurions pas manger le pain des forçats. Mes amis, qu'est ce que vous voulez demander au père Vernet ? Qu'il répare son injustice et le mal qu'il a fait. Il a commis une méchante action, c'est vrai. Le chanvrier est en prison, et le chanvrier n'est pas un voleur ! Il faut qu'on le mette en liberté, pas vrai ? Mais qu'il vous dit que le père Vernet ne sera pas le premier à courir demander sa grâce ? Que quelques-uns d'entre vous aillent le trouver. Devant sa femme, devant le maire, devant ses domestiques, vous lui direz : " Monsieur Vernet, le père Labranche, le vieux chanvrier, n'est pas celui qui a volé votre bourse d'or ; c'est prouvé. Qu'est-ce que vous allez faire ? " Le père Vernet vous répondra, et vous reviendrez ici nous raconter ce qu'il vous aura dit.

L'orateur descendit de sa tribune improvisée au bruit des applaudissements des ouvriers.

Ce qui mettait ainsi en émoi les ouvriers forgerons et tailleurs de limes de la fabrique de M. Gérard, c'était un récit qu'un de leurs camarades avait fait le matin.

Le maire de Pouilly n'avait point parlé ; mais, en quittant cette commune, le sergent avait rencontré l'ouvrier, et, encore sous le coup de son impression première, il s'était mis à raconter une seconde fois son étrange aventure.

Félix avait oublié de lui recommander le secret.

Les ouvriers continuaient à discuter, à s'agiter, et le temps s'écoulait rapidement.

A trois heures et demie, quatre gendarmes et le brigadier entraient bride abattue dans Ravaine.

Ils mirent leurs chevaux dans l'écurie d'une auberge et se dirigèrent en toute hâte vers le lieu du rassemblement.

—Voilà les gendarmes ! s'écria madame Vernet, qui était venue rapporter au maire et à son mari tout ce qu'elle avait entendu.

Quand les gendarmes s'approchèrent, il y eut comme un frémissement de révolte dans la foule.

Le front du Mareugien se plissa.

—Je vous demande un peu ce qu'ils viennent faire ici ! murmura-t-il.

Il connaissait l'esprit de ses camarades, et il comprenait que la présence des gendarmes allait peut-être tout gêner.

Le brigadier, dressant fièrement la tête, marchait le premier.

—Dispersion ! cria-t-il d'une voix éclatante.

Une rumeur sourde lui répondit, et les ouvriers prirent une attitude menaçante.

Les têtes étaient fortement échauffées, la moindre imprudence pouvait mettre le feu aux poudres, et faire éclater une rixe entre les gendarmes et les ouvriers.

Malgré l'injonction du brigadier représentant de la loi, les ouvriers ne bougeaient pas. Il se tourna de nouveau vers les gendarmes en disant :

—Avançons !

—Nous sommes perdus ! exclama madame Vernet, ils vont tuer les gendarmes.

Le maire et le fermier se précipitèrent à la fenêtre.

—Tout cela peut devenir très grave, dit le maire.

Et il s'empressa de sortir.

Les ouvriers entouraient les gendarmes, sans toutefois se livrer à aucune voie de fait ; mais les regards farouches des meneurs n'annonçaient rien de bon pour le brigadier. Voulant se dégager, il porta la main à la poignée de son sabre pour le tirer du fourreau.

Un ouvrier l'en empêcha en la saisissant à bras-le-corps.

Alors des cris de colère se firent entendre. Les gendarmes écartèrent violemment ceux qui les entouraient pour délivrer leur chef.

Les cris redoublèrent. Une minute encore et une lutte déplorable allait s'engager entre les gendarmes et les ouvriers exaspérés.

En ce moment, Félix arrivait de Pouilly. Ce fut le Mareugien, retiré à l'écart, qui le mit au courant de tout ce qu'il venait de se passer.

—Ah ! voilà Félix, dit madame Vernet en poussant un soupir de satisfaction.

Le jeune homme était déjà au milieu des ouvriers.

—Mes chers amis, leur dit-il, que signifient ces scènes de violence et de fureur ? Que penseriez-vous d'un maître qui se conduirait ainsi envers ses ouvriers ? Vous étiez venus ici pour faire une bonne action et vous en commettez une mauvaise ; ce n'est pas bien, cela, mes amis. Le père Labranche, le chanvrier, a été faussement accusé d'un vol dont il n'est pas coupable, c'est la vérité ! Mais le mal sera noblement réparé ; c'est moi, Félix Vernet, qui vous le dis ; je le jure !...

Un long murmure approbateur suivit ces paroles. Les ouvriers étaient satisfaits. Leur colère s'apaisa subitement. Un instant après ils échangèrent des poignées de main avec les gendarmes.

—Camarades, dit le Mareugien, il y a encore deux heures de journée ; il ne faut pas que les femmes et les enfants souffrent du chômage ; allons travailler.

—Allons travailler ! répéta la foule en chœur.

Et ils s'éloignèrent bras-dessus, bras-dessous.

On fit dîner les gendarmes à la ferme et on consola facilement le brigadier d'avoir moins obtenu par la force que Félix Vernet avec quelques paroles affectueuses.

Le soir, madame Vernet courut jusqu'à Fergis. On y savait déjà le soulèvement des ouvriers, mais on ignorait le motif.

—Ma chère Etiennette, dit madame Vernet à la jeune fille, ce n'est pas votre père qui a volé la bourse d'or de mon mari, son innocence est reconnue : Félix m'a envoyée pour vous le dire.

Etiennette tomba à genoux et joignant les mains :

—Mon Dieu, dit-elle, vous avez exaucé mes prières. Vous êtes juste et bon.

Elle se releva ; ses joues étaient inondées de larmes.

—Etiennette, reprit vivement madame Vernet, mon fils vous aime et je sens déjà que vous êtes ma seconde fille.

Elle lui mit un baiser sur le front en articulant :

—Votre mère vous embrasse.

## XVI

Le lendemain matin, vers dix heures, M. Vernet, qui n'avait pas desserré les dents depuis la veille, après le départ du maire et des gendarmes, fit atteler à son phaéton le meilleur cheval de son écurie.

—Où vas-tu donc ? demanda sa femme.

Félix était présent.

—Je vais à la ville, répondit-il en regardant son fils en dessous. Est-ce qu'il ne faut pas que je m'occupe de ce pauvre père Labranche ?

Félix, qui était en froid avec son père depuis son retour à Ravaine, ne put y tenir. La glace fondait. Il se jeta à son cou en disant :

—C'est bien, mon père, c'est bien !

Et il l'embrassa.

En montant dans sa voiture, M. Vernet s'aperçut qu'une larme tombait sur sa main.

Un matin, un guichetier entra dans la cellule du père Labranche et lui dit avec une certaine déférence :

—Vous n'êtes pas encore levé, c'est bien. Voici vos habits, je reprends ceux-ci, qui appartiennent à la maison ; veuillez vous habiller, je vous attends.

Le bonhomme fit ce qu'on lui commandait, mais il ne comprenait pas.

Quand il fut prêt, le guichetier le conduisit dans la salle à manger du directeur et se retira. Alors un domestique parut ; il pria le prisonnier de se mettre à table et lui servit à déjeuner.

Le chanvrier obéissait passivement. Quand il eut fini, le directeur de la maison centrale entra dans la salle à manger.

—Monsieur Labranche, lui dit-il en souriant, depuis ce matin, vous n'êtes plus mon prisonnier : vous êtes en liberté.

—Moi ! fit le bonhomme en ouvrant de grands yeux ébahis.

—Vous avez été condamné pour un crime dont vous êtes innocent, reprit le directeur.

—Je l'ai bien assez répété aux juges, monsieur, ils n'ont pas voulu me croire.

—C'est vrai ; tant de preuves existaient contre vous !... Enfin, aujourd'hui on a reconnu que vous n'êtes pas coupable.

—Et je pourrai revoir ma fille ? s'écria le chanvrier en pleurant.

—Mais dès demain, je pense, si vous ne vous arrêtez pas trop longtemps en route.

—C'est donc bien vrai, monsieur, que je vais m'en aller, que je suis libre ?

—Oui. Mais il vous faut de l'argent pour voyager ; on y a pensé, et je suis chargé de vous remettre cette bourse. Elle contient quatre cents francs.

—Quatre cents francs ! s'écria le chanvrier avec surprise.

—C'est, m'a-t-on dit, à quelque chose près le montant de plusieurs sommes qui vous étaient dues à Ravaine.

—Mais, Tiennette, comment donc a-t-elle fait pour vivre ?

—Elle même vous le dira, répondit le directeur avec son bon sourire.

Le père Labranche essuya ses yeux, remercia le directeur, et sortit de la prison. Il était chancelant, éperdu, presque fou de joie.

En le voyant courir sur la route, le long des berges, on l'aurait pris pour un insensé.

—Le lendemain, à midi, il traversa Lilliers sans voir personne, sans rien entendre.

Il passa devant sa maison, qu'il aimait tant ; il ne lui donna qu'un regard.

Il marcha ainsi jusqu'à Fergis.

La porte de Cabrol était ouverte. Il entra. La femme se trouvait seule. Il oublia de lui dire bonjour et s'écria :

—Où est Tiennette ?

—Dieu ! fit la Cabrol, c'est le chanvrier.

—Où est Tiennette ? dit-il encore.

—Au grenier, je vais l'appeler.

Et elle sortit en criant :

—Tiennette ! Tiennette ! c'est ton père.

La jeune fille descendit les marches de l'escalier quatre à quatre, et vint tomber presque inanimée dans les bras de son vieux père.

Ce fut pendant un quart d'heure un bruit de baisers et de sanglots.

Les Cabrol, devenus pour le moment les meilleures gens du monde, servirent à manger au père Labranche qui mourait de faim. Après quoi le fermier attela lui-même un de ses chevaux à sa voiture pour conduire à Lilliers le père et la fille.

—Je croyais bien ne plus revénir ici, dit Etiennette en rentrant dans la petite maison blanche qu'elle avait quittée un jour si désespérée

Son père voulut savoir comment elle avait vécu depuis plus de dix mois.

Elle lui raconta en partie sa douloureuse histoire. Pour ne pas lui causer trop de peine, elle lui cacha ses plus intimes souffrances. Mais ce qu'elle ne lui avoua point, le père Labranche le devina.

—Ah ! s'écria-t-il, c'est ainsi que les gens de Lilliers, qui devaient te protéger, t'ont traitée ! Eh bien ! je n'y resterai plus. Je vendrai ma maison ; si je ne trouve pas d'acheteur, je l'emplirai de paille jusqu'au faite et mettrai le feu dedans.

Trois jours s'écoulèrent. Etiennette n'avait pas revu Félix Vernet depuis le jour où il l'arrachait à la mort en la retirant de la Presse. Elle s'étonnait qu'il ne fût pas encore venu à Lilliers. Oh ! elle ne doutait pas de lui ! Mais elle pensait à M. Vernet. Alors son cœur se serrait et elle voyait s'envoler, comme une bande d'oiseaux effrayés, tous ses rêves de bonheur.

Le père Labranche était sorti de la maison de détention le mardi. Le dimanche suivant, de bon matin, le phaéton de M. Vernet s'arrêta devant sa maison.

Etiennette vit venir le fermier et s'enferma dans sa petite chambre. Il fut reçu par le chanvrier.

—Monsieur Labranche... commença-t-il.

—Oh ! interrompit le bonhomme, vous pouvez m'appeler père Labranche, comme autrefois.

—Eh bien ! père Labranche, je viens vous trouver pour vous dire, d'abord, que je regrette vivement ce qui est arrivé.

—C'est un accident, monsieur Vernet, et ce n'est pas votre faute.

—Alors, vous me pardonnez ?

—Oh ! de grand cœur.

—Vous êtes un brave homme, père Labranche, et je vous prie de mettre votre main dans la mienne, en signe de réconciliation.

Les deux hommes se donnèrent une cordiale poignée de mains.

—Ce n'est pas tout, père Labranche, nous vous devons une réparation.

—Par exemple ! s'écria le chanvrier.

—Et nous la voulons convenable, telle que vous pouvez la désirer.

Le bonhomme rougit.

—Monsieur Vernet, reprit-il, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me conserver votre pratique ; car, je vais avoir besoin de travailler.

—Quel brave homme ! ” pensait M. Vernet.

—Vous savez, père Labranche, reprit-il, que mon fils aime Etiennette ?

—J'ai entendu parler de cela dans le temps. Enfantillage de jeunes gens, M. Vernet, moins que rien. Mais ma fille est honnête et vous n'avez rien à craindre.

—Mais il me gêne beaucoup avec ses réponses, se disait M. Vernet.

—D'ailleurs, continua le père Labranche, je connais M. Félix ; c'est un cœur d'or, et je suis bien sûr qu'il ne voudrait pas nuire une pauvrete qui n'a pour dot que sa sagesse.

—Au diable vos réflexions ! s'écria M. Vernet tout à fait désorienté ; il s'agit bien de cela !... En deux mots, voilà la chose : Mon fils aime votre Etiennette et moi je viens vous demander de me la donner pour fille.

—Qu'est-ce que vous me dites-la ? fit le chanvrier abasourdi.

—Morbleu ! vous l'avez bien entendu.

—Quoi ? mon Etiennette serait la femme de M. Félix ; elle s'appellerait madame Vernet ?

—Oui, madame Vernet, madame Félix ; enfin, notre fillé à vous, à ma femme et à moi !

—Monsieur Vernet, je ne peux pas vous répondre ; je voudrais pourtant vous dire... vous expliquer... non, je ne peux pas... c'est bête d'être comme ça... je n'ai plus une idée, ma langue s'embarrasse, je... je suis bien heureux, monsieur Vernet !

—A bientôt la noce, papa Labranche, reprit gaiement le fermier, et une belle noce, je vous le promets. Depuis qu'un jour mon fils m'a embrassé, je ne me reconnais plus ; il me semble n'avoir que vingt ans ; ma parole d'honneur, je crois que je suis plus jeune que mon Félix.

Etiennette entendait la conversation.

Quand son père entra dans sa chambre, après le départ de M. Vernet, il la vit à genoux près de son lit, absorbée dans la prière, et il se retira discrètement.

Trois semaines plus tard, un lundi, à neuf heures du matin, madame Vernet et son fils arrivèrent à Lilliers. Ils venaient chercher Etiennette et son père pour les emmener à Ravane, où le maire et le curé les attendaient pour le mariage.

La jeune fille était dans sa toilette de mariée.

Ils se rendirent directement à la mairie, où toute la noce se trouvait réunie. Parmi les personnes présentes, nous citerons l'avocat qui avait défendu le père Labranche devant la cour d'assises, et sa femme. La veille, Félix était allé les chercher lui-même au chef-lieu.

Après le mariage civil, les jeunes époux reçurent la bénédiction nuptiale, qui fut suivie d'un discours très touchant du curé.

En sortant de l'église, parmi les mendiants qui lui tendaient la main pour recevoir une aumône, Félix reconnut la bohémienne.

Il s'arrêta brusquement. Etiennette, qui baissait les yeux, les releva et reconnut également sa vieille amie la mendicante.

—Ah ! s'écria-t-elle, mon bonheur est complet ! Elle seule nous manquait.

Et devant tout le monde, en pleurant, elle embrassa la vieille femme.

—Tiennette, ma mie, dit elle en clignant de l'œil, son tic favori, voici les jours du pain mollet.

—Félix en fait la farine, répondit en souriant la jeune femme.

—La mère, reprit le meunier, vous êtes des nôtres, vous venez avec nous.

—Merci, ami Félix ; mais les haillons de la mendicante crieraient trop fort à côté de vos beaux habits

Madame Vernet s'approcha.

—La mère, dit-elle, il y a à la ferme une belle robe qui a été cousue exprès pour vous.

—Vrai ? fit la vieille en se redressant.

—Demandez à Félix.

—Je n'ai pas pu savoir où vous étiez, la mère, dit-il, sans cela depuis huit jours vous l'auriez.

Le visage de la bohémienne devint rayonnant.

Elle se dressa plus fière encore. Et d'une voix lente et émue :

—J'ai vu dans le monde tant d'égoïstes et d'ingrats, dit-elle, que je ne croyais pas qu'il y eût encore de la reconnaissance.

Le cortège se remit en marche, elle le suivit.

L'idiote était restée à la ferme, et, seule, elle avait mis ses habits des jours de fête. Elle vint au-devant des mariés, et présenta son front à Félix, d'abord, et ensuite à Etiennette.

Puis avec un doux sourire :

—Mon frère, dit-elle, te voilà marié ; tu as pris pour femme la meilleure que je connaisse. Vous m'aimerez bien tous deux et toujours ; n'est-ce pas ? Si vous saviez comme j'ai besoin d'affection !

« Depuis que tu es revenu, Félix, je ne suis plus la même... Vous m'avez tant embrassée tous les deux !... Tout à l'heure, pendant que les cloches sonnaient votre bonheur, j'ai senti dans ma tête quelque chose d'étrange : je suis tombée à genoux et j'ai dit pour vous ma prière. Oh ! aimez-moi toujours ; j'ai tant besoin d'affection !

Elle cessa de parler et entoura de ses deux bras les têtes radieuses des deux époux.

—Ma fille est guérie, s'écria madame Vernet. La bénédiction de Dieu vient d'entrer dans notre maison !

*Emile Richebourg.*



# UNE ESCAPADE

L'année 1849 fut une période d'agitation pour le pays, et surtout pour la ville de Montréal, à laquelle une bande de fanatiques firen perdre, pour toujours sans doute, son titre de capitale, qu'elle posséderait probablement encore aujourd'hui.

Le fanatisme conduit rarement à d'autres résultats.

Rappelons succinctement les faits.

A l'exemple du Haut-Canada, qui, avant l'union des Provinces, avait voté une somme de cent soixante mille dollars pour indemniser les citoyens paisibles dont les biens avaient souffert par suite des insurrections de 1837 et 1838, le gouvernement Lafontaine-Baldwin avait soumis aux Chambres un projet de loi affectant une somme de quatre cent mille dollars aux mêmes fins pour le Bas-Canada, où les désastres causés par les mêmes événements avaient été beaucoup plus considérables.

Cette action du gouvernement libéral souleva des tempêtes.

Les haines de races encore toutes brûlantes se ravivèrent, et le brandon de la discorde se ralluma aux quatre coins du pays.

Ce fut une lutte acharnée. On vit de nouveau aux prises presque tous les acteurs du conflit qui avait ensanglanté les échafauds dix ans auparavant.

Cette fois, au moins, la victoire resta finalement aux partisans de la justice et du bon droit. La majorité en faveur du bill fut de vingt-cinq, — vingt quatre Anglais et vingt-quatre Français s'étant donné la main pour accomplir ce grand acte de politique réparatrice.

Des vingt-quatre Canadiens-français, hélas ! pas un seul ne survit. C'est M. Chauveau qui s'est éteint le dernier, à l'âge de soixante et treize ans.

La bataille était gagnée, mais le fanatisme n'avait pas désarmé.

La loi votée, on essaya d'obtenir un désaveu de la part du gouverneur-général, lord Elgin. On n'y réussit point.

Les supplications, les menaces, les injures—on employa tout—furent sans effet sur cet homme aussi ferme que consciencieux ; et, le 25 avril, lord Elgin sanctionnait la nouvelle loi, connue aujourd'hui dans l'histoire sous le nom de " Bill d'Indemnité."

La huée fut sauvage. On siffla, on hurla, on poursuivit le représentant de la Souveraine avec des vociférations, des trognons de choux, des œufs pourris et des pierres.

Le soir, les députés s'échappèrent comme ils purent du Parlement mis à sac et incendié par un mob en furie.

Durant plusieurs jours, la ville fut au pouvoir des émeutiers, qui se livrèrent à des actes du plus odieux vandalisme.

Encouragés par certains journaux—le *Montreal Gazette* en particulier—ils brûlèrent ou saccagèrent les propriétés et les demeures des premiers citoyens de Montréal, et entre autres, celle de M. Lafontaine.

On ne parlait rien moins que d'exterminer tout ce qui portait un nom français dans le pays.

Heureusement que ces énergumènes se contentèrent d'en parler. Pour des raisons connues, ils ne mirent à exécution que des projets moins dangereux pour eux comme pour nous.

Après la prorogation des Chambres, les attaques de nuit recommencèrent. Les femmes étaient insultées et bafouées dans les rues. Lady Elgin elle même ne pouvait plus sortir en voiture, sans s'exposer aux injures d'une lâche populace, qui se targuait d'agir au nom de la proverbiale loyauté britannique.

Cette nouvelle manière d'entendre la loyauté ne fut pas exclusive à Montréal. Elle se fit un peu générale dans tout le pays.

Partout où il y avait quelque groupe d'Anglais fanatiques on organisa des assemblées tumultueuses, on prononça des discours incendiaires, et l'on brûla le gouverneur en effigie, quand on ne se livra pas à des désordres plus graves.

Ces exécutions en effigie ne furent pas toujours couronnées du plus brillant succès. A Québec, par exemple, la comédie fit un four colossal, et tomba au lever du rideau.

La scène avait lieu en face de la cathédrale, sur la place du marché. Elle fut épique.

Le bûcher venait à peine d'être allumé aux applaudissements de la foule et aux éclats des fanfares, lorsqu'une escouade de durs-à-cuire du faubourg Saint-Roch débouchèrent par la rue de la Fabrique, et, armés de manches de hache et de gournables, formulèrent avec énergie l'intention de prendre place aux premiers fauteuils d'orchestre.

De leur côté les vaillants partisans de la loyauté britannique étaient bien armés aussi. Il en résulta un léger différend dans lequel les trouble-fête eurent le dessus.

Les statistiques officielles ne constatent pas combien il y eut d'yeux pochés, de têtes fêlées et de côtes enfoncées, mais il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que, après quelques instants de pourparlers plus ou moins appuyés d'arguments *ad hominem*, l'effigie du gouverneur fut enlevée haut la main et mise en sûreté derrière les verrous de la cathédrale, sans qu'un poil de sa perruque blanche eût été seulement roussi.

Les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent qu'à rentrer chez eux paisiblement, tandis que les dépouilles opimes — sous forme de la susdite perruque, d'un bicorne à plumet, de passementeries et d'épaulettes en or, d'éperons en argent et d'une épée de théâtre, sans compter une tunique, un pantalon, un gilet, des bottes et du linge superfin — étaient loyalement partagées entre les vainqueurs, — qui n'ont, j'en suis bien certain, jamais songé à s'en confesser.

Les échos de ces désordres et de ces luttes arrivaient jusqu'à notre humble village de Lévis, et soulevaient de singulières effervescences sous mon petit crâne de neuf ans. Ils y réveillaient je ne sais plus quelles idées belliqueuses, réminiscences chevaleresques des premières lectures, inquiètes aspirations mal définies, mais encore vibrantes sous l'impulsion des récents ébranlements sociaux.

Les pères ne faisaient plus fondre leurs cuillers pour en faire des balles ; mais les enfants ne s'avouaient pas vaincus.

Le nom de Papineau nous enthousiasmait toujours ; et toujours et malgré tout, nos petites cervelles rêvaient de revanche, de bataille et d'indépendance.

Les hommes, auxquels l'expérience a enseigné l'inutilité de toute résistance, peuvent s'indigner, menacer, mais ils se soumettent devant la nécessité.

Pour l'enfance inexpérimentée, au contraire, rien ne semble impossible. Elle est toujours prête à tenter le sort, si implacable qu'il soit.

Or, les Anglais de Lévis, guère moins fanatiques que ceux de Québec, voulurent avoir, eux aussi, leur petite démonstration de loyauté.

Le jour fixé, le lieu choisi, — c'était à deux pas de chez mon père, au fond d'une anse formée par un enfoncement du rocher qui borde le Saint Laurent à cet endroit — les invitations furent lancées.

Une belle occasion pour les déconfits de Québec de se refaire le moral !

Tout avait été mis en œuvre pour assurer un succès sans précédent. Dans l'après-midi, les barils de goudron s'échafaudèrent en pyramides, entremêlés de bottes de paille imbibée d'huile ; et sur le tout, on dressa un mannequin à cheveux blancs, tout doré sur tranche, et tenant dans sa main un rouleau de papier sensé représenter le fameux bill, prétexte de tout ce tapage.

Les préparatifs s'étaient faits sous la surveillance et la protection d'un piquet d'hommes armés de pied en cap, et qui, jusqu'au moment de la cérémonie, firent sentinelle autour de ce monument de loyalisme nouveau modèle, avec une bravoure, que la postérité, si elle s'en rapporte à mon témoignage, ne saurait leur contester, — bravoure mise du reste à l'épreuve par l'attitude menaçante d'une poignée de moutards qui regardaient faire avec une curiosité mal dissimulée.

Depuis quelques jours, des assemblées secrètes avaient eu lieu — mon père en était — dans le but d'aviser aux moyens à prendre pour repousser l'affront qu'on nous préparait.

Les habitants des " concessions " s'étaient armés et organisés à tout hasard ; ceux des " chantiers " étaient prêts à marcher et n'attendaient que le signal d'agir.

Une bagarre sanglante était possible. Le jour arrivé, jusqu'à midi, elle fut imminente. Un homme fit tourner les cartes.

Le curé, averti de ce qui se passait, parcourut les rangs, visita les chefs, défendit toute voie de faits sous les peines les plus sévères ; bref, tua le conflit dans l'œuf.

A la tombée de la nuit, chacun se claquemura chez soi, portes et contrevents hermétiquement clos ; et ce fut la rage au cœur et les poings crispés que mon père entendit



passer dans les éclats de rire et les acclamations gouailleuses, les équipages de luxe, les tambours et les cuivres en goguette avec le petit canon qu'on s'était procuré à bord d'un navire pour rehausser l'éclat de la fête par d'aussi solennelles que loyales détonations.

Nous n'avions pas allumé de lumière. La maison était triste comme un tombeau.  
— Couchons-nous, grommela mon père.

Tout le monde obéit, à deux exceptions près.

Pour moi, je ne fis que semblant, de même qu'un jeune garçon du nom de John Campbell, — mort il y a quelque temps à Montréal — un orphelin de quelques années plus âgé que moi, que mon père avait recueilli à l'âge de trois ans, et élevé depuis comme son propre enfant.

A nous deux, nous avions formé un projet.

Ce projet était hardi pour des gosses ; mais il était en même temps bien simple, comme vous allez voir.

Au lieu de monter à nos chambres, nous filâmes par la porte de service ; et, sans plus d'hésitations, nous nous mîmes à graver l'escarpement de la falaise qui se dressait presque à pic en arrière de notre demeure.

C'eût été chose impossible pour quelqu'un de moins expérimenté que nous, tant il faisait sombre ; mais nous étions familiers avec tous les détours des sentiers, toutes les anfractuosités du sol, et l'ascension ne fut pas longue.

Chemin faisant, nous emplissions nos poches de cailloux, de galets et de morceaux de tuf, de peur de ne pas trouver là-haut ce qu'il nous fallait pour mettre notre plan à exécution.

J'y allais consciencieusement pour ma part ; si consciencieusement, qu'en atteignant le sommet, je me trouvai tellement lesté que mon camarade dut m'aider à franchir le rebord, hérissé de broussailles, qui surplombait au-dessus des profondeurs enténébrées dont nous émergions.

Grâce à cet appoint, je réussis tant bien que mal à me hisser auprès de mon compagnon ; et bientôt nous fûmes tranquillement accroupis dans les hautes herbes ; à deux cent cinquante pieds au-dessus de la foule des manifestants, dont les éclats de rire et les exclamations joyeuses arrivaient, sonores ou perlées, jusqu'à notre cachette.

Tout à coup :

Boum !...

Un coup de canon ébranla le rocher. Puis une sonnerie de clairons éclata dans la nuit.

Au même instant, un jet de flamme jaillit du bûcher, un formidable hurra retentit au loin, et une houle compacte de têtes grouillantes et rieuses apparut à nos yeux, massée en un cercle flamboyant, tandis que, parmi les roulements de tambours et les cris de triomphe, les cornets, les trombones et les ophicléides lançaient les premières notes du *God save the Queen*.

Il y a de cela tout près d'un demi-siècle ; et j'ai encore le spectacle sous les yeux. C'était, autant que je me rappelle, magistralement beau.

Mais cela ne dura que quelques secondes. Presque au même instant, une clameur terrifiante traversa les airs. La foule, après avoir tourbillonné un moment comme un amas de feuilles sèches secouées par une rafale, prit la fuite de tous les côtés à la fois, et se dispersa au loin dans les espaces noirs, laissant la flamme du bûcher monter solitaire, avec sa colonne de fumée, vers les hauteurs où nous étions blottis.

C'étaient nous, les malheureux ! — la plume m'en tremble encore aux doigts en écrivant ces lignes — qui, sans songer un instant aux conséquences, sans réfléchir au poids terrible dont nous risquions de charger nos consciences pour la vie entière, sans nous rendre compte que nous commettions là un crime lâche et atroce, c'était nous, dis-je — mon camarade et moi — qui venions de lancer sur cette foule sans défense, sur cette foule où il y avait des femmes et des enfants, sur cette foule inoffensive après tout, une volée de pierres dont la moitié d'une aurait pu tuer raide celui qui l'aurait reçue sur la tête !

Oh ! la politique !

Par un hasard qui tient du miracle — Dieu sait si je le remercie souvent de m'avoir épargné un tel remords — nos projectiles, heureusement, n'atteignirent personne.

Mais la panique fut inexprimable.

On transporta des femmes évanouies jusque chez mon père.

• Pauvre père ! lui, si humain, si compatissant, toujours hanté par la crainte de faire du mal à quelqu'un, s'il avait su !...

En somme, ce soir-là, si l'effigie de lord Elgin fut consumée, personne n'eut raison de s'en réjouir : la peur provoquée par deux gamins avait été telle que les loyaux sujets de Sa Majesté n'eurent plus même la pensée d'affirmer la solidité de leurs principes par d'autres démonstrations de ce genre.

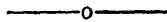
Je suis bien convaincu que les survivants — s'il en reste — s'imaginent encore avoir été attaqués, cette nuit-là, par une armée de bandits.

Qu'ils ne me gardent pas rancune, au moins !

Je me suis repenti.

LOUIS FRÉCHETTE.

## NAPOLÉON



Il y a dans l'histoire de France un personnage qui a laissé son nom à une longue série de couplets, satires, etc., appelés les *Mazgrinades*. Sans aller jusqu'à la diffamation, les auteurs de ces chansons diminuèrent considérablement le prestige et la renommée du ministre qu'ils visaient. Leur œuvre est restée typique, et avant l'année 1800 personne ne semblait croire qu'il fût possible de voir encore une fois tant de plumes actives et méchantes s'acharner contre un seul homme.

La chanson qui, au dix-septième siècle était une arme de salon et de parade, est devenue pamphlet au commencement du dix-neuvième, ou plutôt les écrivains sont descendus de la chanson au pamphlet.

Cette dernière forme, il est vrai, a existé de tous temps, mais l'armée des pamphlétares n'a su concentrer ses forces avec tant d'ardeur et de moyens d'action qu'au moment où le premier consul prenait la direction de la France. Les plus noires calomnies sont alors devenues tout à coup à la mode, et au lendemain de Marengo, voyant que Bonaparte ne se constituait pas le restaurateur de la monarchie des Bourbons, le déchaînement redoubla. Des accusations inimaginables se répandirent par toute l'Europe ; elles circulèrent avec la même violence tant que dura l'Empire ; ensuite des écrivains les reprirèrent pour les mettre dans leurs livres, afin de les faire durer plus longtemps.

Le caractère de Napoléon était représenté comme celui d'un criminel arrivé par des forfaits à la toute puissance et décidé à s'y maintenir par le mensonge et le crime.

Un écho de ces diatribes se fit entendre au Canada : la presse de langue anglaise y donna le ton à partir de l'année 1800 ; notre premier journal français naquit en 1806 et de suite il emboucha la même trompette, sans aller toutefois jusqu'à la diffamation : assez souvent on le voit au contraire, s'amuser des ruades des gazettes anglaises. Le *Canadien* ne se montrait donc pas sympathique à Napoléon ; c'était plutôt par esprit de royalisme qu'autrement. Jusqu'à 1817 environ, les journaux français du Canada ne voyaient dans l'empereur qu'un révolutionnaire. Du côté des Anglais, on allait beaucoup plus loin : les feuilles publiques racontaient sans sourcilier que le vainqueur d'Arcole faisait évanouir les femmes rien qu'à souffler dessus à quinze pas ; le dévouement à sa personne, si remarquable parmi les soldats de l'armée française, n'était que le résultat de maléfices—Napoléon jetait des sorts—et pour tout dire en un mot, c'était le fils du diable, l'incarnation de la révolution.

Le vulgaire croit facilement à ces fantômes, surtout lorsqu'ils existent et font sentir leur présence en accomplissant de grandes choses. A voir les prodiges qui se succédaient, l'imagination des peuples se prenait à rêver du surmaturel. Les pamphlétares avaient beau jeu ; il s'est fait des fortunes dans les imprimeries jusqu'à 1848, en disant du mal de Napoléon. Ces livres, ces brochures composent une bibliothèque volumineuse, bonne aujourd'hui pour les seuls collectionneurs.

On a vu des hommes des plus hautes positions s'adonner à cette besogne du pamphlet, qui les a amoindris ; de Chateaubriand à M. Taine on suit la trace de cette encre malsaine. D'autre, que leurs fonctions confidentielles désignaient à la confiance publique ont outrageusement falsifié les faits, par exemple Bourrienne et M<sup>de</sup> de Rémusat. L'histoire, éclairée depuis cette époque par des études sérieuses a renvoyé aux limbes ces fabricants d'infamies. Nous croyions qu'il n'était plus possible de réimprimer les horreurs des pamphlétaires, mais voici que M. Taine, académicien et homme de talent reconnu, recommence les articles des journaux du Canada, de l'Angleterre, de l'Allemagne et des autres pays où fleurissaient les noircisseurs de papier, il y a cinquante ans et plus. En lisant son travail, publié il y a quelques années, dans la *Revue des Deux-Mondes*, je me disais que si l'on écrivait l'histoire de Charlemagne d'après le procédé de M. Taine, il ne resterait rien de bon dans la vie du grand empereur, car il est facile de passer sous silence ce qui mérite des éloges, comme il est facile de ramasser des calomnies ou de prêter de vilaines intentions à celui dont on parle. Telle est l'œuvre de M. Taine. Pour l'honneur de notre temps cette entreprise a été généralement méprisée.

La réponse la plus solide à ces faussetés est sortie de la plume du prince Napoléon : elle est savante, saine, bien écrite, il va sans dire, car le prince est d'une force peu commune dans l'art de faire parler le papier. Il a des phrases-médailles qui fixent la pensée du lecteur ; des coups de griffes absolument napoléoniens ; des hauteurs de vue qui agrandissent l'horizon. Le volume que je possède est de la dix-septième édition ; en quatre mois toutes ces éditions étaient écoulées.

Le prince démontre que les accusations de M. Taine ne sont pas neuves ; qu'elles ont été réfutées ; que nul n'y croit maintenant sauf des adversaires déterminés à lutter quand même. Tout cela est bien dit, bien agencé et très mesuré, de manière à ne froiser personne.

Ce qui m'a surtout frappé dans l'écrit de M. Taine c'est le peu de cas qu'il fait de la correspondance publiée de Napoléon. Il va jusqu'à dire qu'il ne reconnaît pas en lui un écrivain méritant de porter ce titre. Eh ! qu'est-ce donc que la *Correspondance* ! Qu'est-ce donc que les proclamations aux armées ? Qu'est-ce, ces dictées de Saint-Hélène que tous nous trouvons admirables ? J'ai lu la *Correspondance* : elle tourmille d'expressions heureuses et de tournures littéraires du plus bel effet. C'est un style à part, comme celui des maîtres. M. Taine n'a pas voulu ouvrir ces documents, où il pensait ne trouver que de banales affaires d'administration ; il n'a pas voulu se souvenir des harangues militaires qui, dès 1796, étonnaient l'Europe et faisaient présager le colosse à la veille de mettre le pied sur le seuil du nouveau siècle, selon le mot de Chateaubriand ; il n'a pas voulu examiner la vie de Turenne, ni d'autres profondes études sorties de la tête du grand captif de Saint-Hélène. Le seul arrangement des différentes parties de ces pièces dénote un écrivain consommé. Quant aux phrases, aux mots justes, c'est un parfait équilibre. Il y a le poids et la quantité nécessaire ; il y a le mouvement, l'adresse, la souplesse ou la rigidité requise—et pardessus tout la clarté, cette principale condition de tous les écrits.

Aussi, comment en serait-il autrement ? Chaque pièce était destinée à l'exploitation de l'un des rouages de l'empire ; de plus, c'était un ordre de chose tout récent ; celui qui a créé le mécanisme administratif de la France actuelle le concevait nettement, et lorsqu'il l'expliquait, les mots lui venaient sans effort. L'art d'écrire était en sa nature —il s'en servait pour développer ses conceptions, avec une majesté que l'on rencontre bien rarement chez les souverains.

Les détracteurs ont poussé la naïveté jusqu'à se demander où l'empereur prenait le temps d'écrire les vingt-deux mille lettres qui figurent dans les vingt-huit volumes de la *Correspondance*. Ils n'ont pas réfléchi que Napoléon, dès son entrée au pouvoir, administra l'armée et la France en dictant à ses secrétaires les instructions qui formaient la base de toutes ses démarches. D'heure en heure, à tour de rôle, jour et nuit, il y avait un de ces fonctionnaires prêt à recevoir la dictée du chef. Les minutes ou les brouillons de ces pièces ont été conservés. La pensée de l'organisateur ne se montre jamais plus clairement que dans ces papiers destinés à être suivis d'une exécution immédiate. Lisez les mémoires du Premier Consul sur la création de la Banque de France, ils vous enseigneront le pourquoi et le comment de cette importante institution. Lisez les ordres aux officiers supérieurs de l'armée, vous y verrez la manière de se préparer à la guerre et ce qu'il faut pour conduire celle-ci. Même chose à l'égard des divers services de l'Etat.

Sur le champ de bataille, les lettres et les billets pleuvaient autour du conquérant. Les secrétaires prenaient de sa bouche les commandements, les copiaient ; des estafettes et des aides-de-camp les transmettaient aux chefs de corps. Pour plus de sûreté, les instructions étaient copiées cinq ou six fois et copiées à des cavaliers qui prenaient des chemins différents, pour que l'on fut bien certain de les faire parvenir au but. Sous le feu, à Waterloo comme à Wagram et ailleurs, les secrétaires de Napoléon écrivaient. La nuit dans son palais, si une nouvelle fâcheuse arrivait, de suite il était debout et dictait des réponses aux dépêches arrivantes. Il jouissait de la faculté de dormir quand cela lui convenait, aussi faisait-il parfois sa nuit en quatre ou cinq-sommes, selon qu'on l'avait plus ou moins réveillé fréquemment.

Au milieu de tant d'affaires le sens littéraire ne se perdait pas chez lui ; il paraissait plutôt s'activer. La précision de sa parole, la couleur qu'il donnait aux mots, la direction et l'ensemble du morceau, tous les mouvements de sa pensée sont visibles à travers ses continuelles improvisations qui sont des modèles du genre. Le style napoléonien existe, et lors même que son auteur ne serait pas celui que l'on connaît, il ferait école par sa concision et par la rapidité du trait.

M. Taine ayant oublié de s'instruire dans la *Correspondance*, où chaque chose est mise à sa place et traitée distinctement, s'en va chercher des appréciations chez Metternich, Bourrienne, de Pradt, madame de Rémusat—tous ennemis de Napoléon.

Dans la diplomatie, le prince de Metternich a été l'adversaire le plus redoutable de l'empereur. Les écrits qu'il nous a laissés suintent de désoobligeance envers l'empire français et la personne du souverain.

Bourrienne, ami infidèle, pris trois fois la main dans le sac, a été congédié pour ses méfaits. On devine ce qu'il a pu écrire !

Madame de Rémusat n'a jamais su que ses Lettres intimes, qui contredisent si ouvertement ses Mémoires seraient publiées. M. Taine se sert des Mémoires—mais il oublie assez bien l'existence des Lettres !

De Pradt a joué un rôle de traître qui rend son nom odieux.

Se servir du témoignage d'un pareil coquin c'est se dégrader.

Miot de Méliot n'est ni chair ni poisson. Il est tout ce que l'on veut et toujours sans autorité. Son livre n'a de place nulle part, attendu qu'il ne répond à rien.

Pourquoi donc s'en rapporter à de pareils renseignements, lorsque de nombreuses sources existent, toutes pleines de vérités que personne ne conteste ? Les pamphlets les moins respectables sont pour M. Taine d'une grande valeur. Ce procédé est ruineux pour la réputation d'un écrivain ; il indique chez M. Taine une décadence que nous n'aurions pas soupçonnée.

Napoléon à Sainte-Hélène disait à peu près ces paroles, dont je n'ai pas en ce moment le texte sous les yeux : " Mes institutions, mes monuments et les faits de mon règne répondront à toutes les attaques. Plus on s'acharnera contre mon œuvre, plus on prouvera qu'il y a quelque chose là-dedans. Je ne redoute aucunement les détracteurs".

Il y aurait un bel article à faire sur les quatre gros volumes intitulés : *Dictées de Sainte-Hélène*. La vie des grands capitaines y tient le premier rang ; c'est de toute beauté. Les critiques de théâtre, d'art, de littérature renferment des leçons écrites dans un style que l'on ne peut oublier une fois qu'on l'a vu. Ces ouvrages sont remplis d'observations sur la manière de gouverner les peuples.

Les *Dictées* sont plus châtiaées que certains endroits de la *Correspondance*, et cela se conçoit : l'auteur, prisonnier, travaillait à loisir. Néanmoins, il y a encore beaucoup d'improvisations dans ces quatre volumes. A vrai dire, tous les écrits de l'empereur sont improvisés, quant à ce qui regarde la phrase—mais on sent toujours que la matière avait subi une élaboration vigoureuse avant que de se présenter sous le forme de la dictée définitive.

Ce qui fait le charme du volume si connu : *Le Memorial de Sainte-Hélène*, est précisément ce feu de l'improvisation qui éclate dans telle et telle page et emporte le lecteur.

# Le Fondateur de Ste-Emmelie de l'Energie

PAR LE RÉVD. TH. S. PROVOST

L'extrait suivant est tiré d'un ouvrage intitulé : " La Bourse et la Vie ", publié par M. l'abbé Th. S. Provost, curé de St-Jean de Matha.

Passons à l'ouest de notre grande ligne d'excursion, nous y trouverons Ste-Emmelie de l'Energie dont les parties sud et ouest surtout forment un sol avantageux pour l'agriculture. De jolies rangées d'habitations sont échelonnées sur le parcours des routes, et partout on constate de l'économie, une sage et active surveillance, quelques talents enfin, on découvre de l'aisance et un bien-être marqués. Il est impossible de passer à Ste-Emmelie sans mentionner avec honneur le nom de cet homme dévoué que l'on peut considérer comme le fondateur de cette paroisse, M. Jean Antoine Leprohon. Placé au début de sa carrière dans une situation avantageuse et lucrative au département des terres de la Couronne, cet homme, jeune alors et plein d'énergie, quitta cette position après quelques années pour aller jeter les bases d'un établissement de colonisation dans les forêts du nord de Joliette. Il choisit un grand terrain sur les bords de la rivière Noire, à quatre lieues en profondeur de St-Jean de Matha. Après l'aide de quelques hommes, il s'ouvrit une route à travers le bois, puis ayant déterminé définitivement le lieu de son habitation, il se mit hardiment à l'ouvrage, défricha une grande étendue de terre, puis y construisit son chantier et ses dépendances. Le voilà installé dans un établissement primitif, bien différent de celui qu'il habitait dans les bureaux du gouvernement. Son courage lui donne des forces extraordinaires, une ardeur infatigable les redouble, une santé de fer les conserve. Il défriche ses terres, il ouvre des chemins, il installe une scierie, il place des colons ici et là, il les aide de son travail, de ses conseils, de ses conseils, il se sacrifie pour eux comme pour lui-même, il est à la fois dans tous les lieux et à tous les ouvrages. C'est un lion dans la forêt, il en est le maître, il en est le roi. On vient à lui de tous côtés, on ne fait rien sans le consulter. Ah ! si nous avions vingt colons comme celui-là, dispersés de côté et d'autres, dans les nouveaux cantons, de quels changements ne serions-nous pas témoins partout ! Il baptise son établissement du nom de l'*Energie*, et certes, à part la beauté de l'idée, c'était bien la raison même, la justice, la convenance qui dictaient cette détermination. Il lui a fallu en effet beaucoup d'énergie pour entreprendre seul, jeune et sans expérience sous ce rapport, le défrichement des terres qui font aujourd'hui sa propriété. A l'instar de bien d'autres qui, parvenus enfin à une noble aisance à force de travail et de dévouement, regardant les déboires, les peines et les sacrifices du passé comme les perles les plus précieuses d'une couronne de succès. M. Leprohon m'a souvent parlé de ses travaux, de ses fatigues, de ses mécomptes avec une satisfaction toujours croissante tant il est vrai que la mémoire d'un devoir bien rempli, d'un service rendu à la religion et à la patrie, d'une noble tâche accomplie au profit de ses compatriotes comme au sien propre, d'une œuvre de colonisation enfin faite avec succès, apportent dans l'âme un feu sacré qui en remue toutes les fibres et qui en fait jaillir les paroles les plus éloquentes.

M. Leprohon a donc défriché et nettoyé avec énergie une étendue considérable de terre, il s'y est constitué plus tard de jolis édifices, et a su attirer un assez grand nombre de colons pour y former une nouvelle paroisse. L'autorité ecclésiastique a jugé à propos, il y a une trentaine d'années, d'y ordonner la construction d'une église et d'un presbytère. Naturellement, le lieu où résidait M. Leprohon étant fort convenable et d'ailleurs

assez central, on y a érigé les édifices religieux. Ce monsieur a fait le don généreux d'une soixantaine d'arpents de terre en culture pour les asseoir et les fonder. Encore une fois, honneur à ce monsieur qui a su comprendre ce que réclamaient de lui, comme d'un protecteur en ces lieux, la religion et la patrie.

Ajoutons un autre précieux témoignage avant de passer outre.

Sa maison de Ste Emmelie n'était pas un hôtel, il est vrai, mais si un voyageur attardé ou fatigué frappait à sa porte, rien ne lui manquait, il était sûr de rencontrer un ami prévenant et obligeant dans M. Leprohon, et puis la bienveillance, la politesse, le bon cœur achevaient l'ornement de la maison dans la personne de sa respectable dame.

M. Leprohon s'était livré au travail de la colonisation avec une ardeur et un courage sans pareils. Sa robuste santé n'a pu y tenir. Quand il s'est aperçu que les forces lui manquaient, il a cherché le moyen de les recouvrer dans un demi-repos à Joliette au milieu d'un cercle de parents et d'amis qui l'ont revu avec bonheur. Il a passé deux ans dans cette petite ville, faisant de fréquents voyages à Ste-Emmelie et favorisant toujours autant qu'il le pouvait la marche du progrès dans cette localité.

Persuadé, comme il avait cru d'ailleurs le constater, qu'un plus grand éloignement ne nuirait pas davantage au succès de sa colonisation, pourvu qu'il continuât à s'en occuper comme il avait fait à Joliette. Il se rendit à Montréal avec sa famille où il demeure depuis 1882. Sa santé s'étant passablement rétablie et ses ressources lui permettant d'activer son œuvre de colonisation, que de fois nous l'avons vu passer et repasser à St-Jean de Matha dans ses nombreuses visites vers ses chers établissements. Sous sa protection et sous ses conseils ceux-ci ont continué à prospérer et Ste-Emmelie de l'Énergie est aujourd'hui une jolie paroisse avec son église, son village, ses moulins et ses établissements industriels.

M. Leprohon a été cruellement éprouvé il y a un an, par la perte de son épouse douée de toutes les qualités et vertus de la femme forte des Saintes Écritures. Il a vécu depuis et vit encore quoiqu'au milieu du brouhaha de la grande ville dans une espèce de solitude, avec ses quatre fils qui lui conservent toujours la même affection et la même tendresse. Deux d'entre eux surtout sont bien connus comme propagateurs de la Bonne Littérature : " Leprohon & Leprohon ", imprimeurs éditeurs, 25 rue St-Gabriel.

De forts pouvoirs d'eau sont utilisés en plusieurs endroits à Ste-Emmelie. Il y a plusieurs scieries et deux moulins à farine. Citons en particulier les scieries de MM. Jubinville et Belleville. Elles sont dignes de remarques et fort utiles à la colonisation, comme on peut le voir par les quelques données suivantes : Tout le bois dont les colons peuvent disposer est acheté à des prix raisonnables. Dans ces moulins on fait du bardeau, des lattes, des planches et des madriers de tout bois. L'année dernière les propriétaires ont sorti dix mille caisses de bardeaux, cent mille planches et madriers de pin, d'épinette, de bois blanc et de merisier. On conçoit qu'il y a là pour les habitants un avantage incalculable. Dans l'œuvre du défrichement des terres nouvelles, que de bois gaspillés, que de valeurs enfouies, que de ressources perdues ! Un ou plusieurs moulins sont donc, il semble de rigueur. Et de fait la chose étant arrivée dans Ste-Emmelie, les affaires en bonne part, y changent de face. Un cultivateur, l'année dernière, consacra cent piastres pour faire de la terre neuve, il coupe le bois avec une certaine précaution ; une certaine partie sert pour du bardeau, une autre partie pour des planches et des madriers, enfin une troisième partie, le cèdre, pour bardeau encore, puis pour piquets et perches que les propriétaires des moulins, moyennant un léger bénéfice, acceptent pour revendre. Ce cultivateur vendit ainsi tout le bois qui pouvait être utilisé. Le revenu net, dépenses et charroyage payés, lui rapporta cent piastres. C'est ce qu'il avait calculé d'ailleurs. Il voulait faire des travaux pour ce montant. Et voilà comment l'augmentation considérable de défrichement sur sa terre ne lui coûta rien.

Des progrès sensibles ont donc été constatés tous les ans dans Ste-Emmelie, grâce à l'énergie des colons, à l'esprit d'initiative de quelques hommes d'autrefois successeurs de M. Leprohon, et disons-le en passant puisque la chose est facile à vérifier, grâce au zèle des différents pasteurs qui se sont succédé dans cette paroisse. Il serait injuste d'omettre ici des noms comme ceux des Rvds. MM. Bonin, St-Pierre et Laporte, ces amis, ces partisans dévoués de la colonisation, qui surent payer en tout temps, et en tout lieu de leur personne et de leurs lumières, dont les conseils ont retenu chez eux plusieurs habitants, dont l'exemple a fait faire des améliorations surprenantes dans l'agriculture.

# LA CHASSE-GALERIE

— 000 —

Le récit qui est basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord Ouest. Les "gens des chantiers" ont perpétué la tradition. J'ai rencontré plus d'un voyageur qui affirmaient avoir vu voguer dans l'air des canots remplis de "possédés" s'en allant voir leurs "blondes", sous les auspices de Béalzébuth. Si j'ai été forcé de me servir d'expressions peu académiques, on voudra bien se rappeler que je mets en scène des hommes au langage aussi rude que leur difficile métier.

H. B.

## I

—Pour lors, je vais vous raconter une rôteuse d'histoire, dans le fin fil. Mais s'il y en a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font mieux d'aller voir dehors si les chats huants font le sabbat, car je vais commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour chasser le diable et ses diabolins. J'en ai eu assez de ces maudits-là, dans mon jeune temps.

Pas un homme ne fit mine de sortir ; au contraire, tous se rapprochèrent de la cambuse où le *cook* achevait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance

Le "bourgeois" avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du "fricot de pattes" et des "glissantes" pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour le parti de *tire* qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait cependant, par intervalles, des lueurs rougeâtres qui tremblotaient en éclairant, par des effets merveilleux de clair obscur, les mâles figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe, le *cook*, était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait généralement le bossu, sans qu'il s'en formalisât, et qui "faisait chantier" depuis au moins quarante ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée, et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jamaïque pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

## II

—Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu *tough* dans ma jeunesse, je n'entends plus risée sur les choses de la religion. Je vas à confesse régulièrement tous les ans, et ce que je veux vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse, quand je ne craignais ni Dieu ni diable.

C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a trente-quatre ou trente-cinq ans.

Les camarades et moi, nous prenions un petit coup à la cambuse. Mais si les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et, dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui. Il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse.

La jamaïque était bonne — pas meilleure que ce soir — mais elle était bougrement bonne, je vous le persuade !

J'en avais bien lampé une demi-douzaine de petits gobelets, pour ma part ; et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait, et je me laissai tom-

ber sur ma robe de cariole pour faire un petit somme, en attendant l'heure de sauter à pieds joints, par-dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez longtemps, lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durand, qui me dit :

— Joe, minuit vient de sonner, et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée, et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde. Veux-tu venir avec moi ?

— A Lavaltrie ! lui répondis-je, es-tu fou ? Nous en sommes à plus de cent lieues. Et d'ailleurs, aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie, dans la neige. Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an ?

— Animal ! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela. Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures, nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie, et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde au village. C'était raide. Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché, et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais vendre mon âme au diable, ça me surpassait.

— Cré poule mouillée ! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir en six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie on fait au moins cinquante lieues à l'heure quand on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire, et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va, et ne pas prendre de boisson en route. J'ai fait le voyage cinq fois, et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains, et, si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette, et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage, mais il faut être deux, quatre, six ou huit, et tu seras le huitième.

— Oui ! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

— Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable ! Viens, viens ! nos camarades nous attendent dehors, et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane, où je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main. Le grand canot était sur la neige, dans une clairière, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendait sur le plat-bord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé ; mais Baptiste, qui passait dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller. Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit :

— Répétez avec moi !

Et nous répétâmes :

— Satan, roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes, si d'ici à six heures, nous prononçons le nom de ton maître et le nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. A cette condition, tu nous transporterás, à travers les airs, au lieu où nous voulons aller, et tu nous ramèneras de même au chantier. *Acabris ! Acabras ! Acabram !... Fais nous voyager par-dessus les montagnes !*

### III

A peine avions nous prononcé les dernières paroles, que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air, à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume ; et au commandement de Baptiste, nous commençâmes à nager comme des possédés que nous étions.



Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est là le cas de dire, le diable nous emportait. Ça nous en coupait le respire, et le poil en frisait sur nos casques de chat sauvage.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure environ, nous naviguâmes au-dessus de la forêt, sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs.

La nuit était superbe ; et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi.

Il faisait un froid de tonnerre ; nos moustaches étaient couvertes de givre ; et cependant nous étions tous en nage. Ça se comprend aisément, puisque c'était le diable qui nous menait ; et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche.

Nous découvrimmes bientôt une éclaircie dans le lointain ; c'était la Gaïneau, dont la surface glacée et polie étincelait au-dessus de nous comme un immense miroir. Puis, petit à petit, nous aperçûmes des lumières dans les maisons d'habitants ; puis des clochers d'église qui reluisaient comme des bayonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le Champ-de-Mars de Montréal.

On passait ces clochers aussi vite que les poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, sautant par-dessus les villages, les forêts, les rivières, et laissant derrière nous comme un trainée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route, et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais, qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

—Attendez un peu ! cria Baptiste. Nous allons raser Montréal, et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à cette heure-cite. Toi, Joe, là, en avant, éclaircis-toi le gosier, et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste, d'un coup d'aviron nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame. J'enlevai ma chique pour ne pas l'avaler, et j'entonnai à tue-tête cette chanson de circonstance, que tous les canotiers répétèrent en chœur :

Mon père n'avait fille que moi,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Et dessus la mer il m'envoie :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

Et dessus la mer il m'envoie,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Le marinier qui me menait :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

Le marinier qui me menait,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Me dit, ma belle, embrassez-moi :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

Me dit, ma belle, embrassez-moi,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Non, non, Monsieur, je ne saurais :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

Non, non, Monsieur, je ne saurais,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Car si mon papa le savait :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

Car si mon papa le savait,  
Canot d'écorce qui va voler...  
Ah ! c'est bien sûr, qu'il me battrait :  
Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler !

## IV

Bien qu'il fût près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous regarder passer ; mais nous filions si vite qu'en un clin d'œil nous avions laissé loin derrière nous Montréal et ses faubourgs. Alors je commençai à compter les clochers : ceux de la Longue Pointe, de la Pointe-aux-Trembles, de Repentigny, de Saint Sulpice, et enfin les deux flèches argentées de Lavaltrie, qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

— Attention, vous autres ! nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean-Gabriel, et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage

Qui fut dit fut fait ; et cinq minutes plus tard, notre canot reposait dans un banc de neige, à l'entrée du bois de Jean-Jean-Gabriel ; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne, car il n'y avait pas de chemin battu, et nous avions de la neige jusqu'au califourchon

Baptiste, plus effronté que les autres, alla frapper à la porte de la maison de son parrain, où l'on apercevait encore de la lumière ; mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batissette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecoeur, de l'autre côté du fleuve, où il y avait un rigodon du jour de l'an.

— Allons au rigodon chez Batissette Augé ! nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

— Allons chez Batissette !

Et nous retournâmes au canot, tout en nous mettant naturellement en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles, et de boire un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le diable nous emportait au fin fond des enfers.

— *Acabris ! Acabras ! Acabram ! Fais-nous voyager par dessus les montagnes !* cria de nouveau Baptiste.

Et nous voilà rembarqués tous ensemble pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avions traversé le fleuve, et nous étions rendus chez Batissette Augé, dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement, au dehors les sons du violon et les éclats de rire des danseurs, dont on voyait les ombres se trémousser à travers les vitres couvertes de givre.

Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé, cette année-là.

— Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles ! Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de molson ni de jamaïque, vous m'entendez ! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention.

Et nous allâmes frapper à la porte.

## V

Le père Batissette vint ouvrir lui-même, et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous.

On nous assaillit d'abord de questions :

— D'où venez-vous ?

— Je vous croyais dans les chantiers !

— Vous arrivez bien tard !

—Venez boire une larime !

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole :

—D'abord, laissez nous nous décapoter, et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça. Demain matin, je répondrai à toutes vos questions, et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi, j'avais déjà reluqué Liza Guimbette, qui était faratidée par le petit Boisjoli de Lanoraie.

Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine, qui était un *reef* à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre les ailes de pigeon en sa compagnie.

Pendant deux heures de temps, je vous le persuade, une danse n'attendait pas l'autre ; et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que, dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule.

J'avais cru voir Baptiste Durand s'approcher du buffet où les hommes prenaient des nippes de whiskey blanc, de temps en temps ; mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop, et je fus obligé d'aller le tirer par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs.

Nous sortîmes les uns après les autres, sans faire semblant, et cinq minutes plus tard, nous étions rembarqués en canot, après avoir quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à personne ; pas même à Liza, que j'avais invitée pour danser un foïn. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à me trigauder et à épouser le petit Boisjoli, sans même m'inviter à ses noces, la boufresse !

Mais pour revenir à notre canot, nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu, car c'était lui qui nous gouvernait, et nous n'avions que juste le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes, qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an. La lune était disparue ; il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant. et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

—Attention, là, mon vieux ! Pique tout droit sur la montagne de Montréal aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

—Je connais mon affaire, répondit Baptiste, et mêle-toi des tiennes !

Et avant que j'aie eu le temps de répliquer :

—*Acabris ! Acabras ! Acabram !... Faites-nous voyager par-dessus les montagnes !*

## VI

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes guère à plus de cent pieds du clocher de Contrecœur, et au lieu de nous diriger à l'ouest, vers Montréal, Baptiste nous fit prendre des bordées vers la rivière Richelieu. Nous filâmes comme une balle par-dessus la montagne de Belœil, et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de Nancy avait plantée-là.

—A droite, Baptiste ! à droite, mon vieux ! car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça !

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal, que nous apercevions déjà dans le lointain.

J'avoue que la peur commençait à me tortiller, car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des goretts qu'on grille après la boucherie.

Or je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une sheer, et dans le temps d'y penser, le canot s'enfonça dans un banc de neige au flanc de la montagne.

Heureusement que c'était de la neige molle ; personne n'attrappa de mal, et le canot ne fut pas brisé.

Mais à peine étions-nous sortis de neige, que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé, et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la lueette ! Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos âmes au diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons, qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste, que nous terrassons, sans lui faire mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot — après l'avoir ligoté comme un bout de saucisse et lui avoir mis un bâillon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air.

Et *Acabris ! Acabras ! Acabram !* nous voilà repartis sur un train de tous les diablés, car nous n'avions plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois là, et je vous assure que j'avais l'œil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe-à-Gatineau, et de là nous piquâmes au nord vers le chantier.

Nous n'en étions plus rien qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son bâillon, et qui se lève tout droit dans le canot, en lâchant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux !

Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de trois cents pieds ; et l'animal gesticulait comme un perdu, en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tourner sur nos têtes en faisant le moulinet comme un irlandais avec son shileagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions. Mais j'étais tellement excité, que par une fausse manœuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin, et que nous voilà tous précipités en bis, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes.

Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre, car je perdis connaissance avant d'arriver ; et mon dernier souvenir était comme celui d'un homme rêvant qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

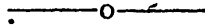
## VII

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai au fond de mon lit, dans la cabane, où nous avaient transportés des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Personne ne s'était cassé les reins heureusement, mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes comme un homme qui aurait couché sur les ravalements durant toute une semaine, sans parler d'un *black eye* et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de démentir ceux qui prétendaient m'avoir trouvé, avec Baptiste Durand et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de couver notre jambe dans un banc de neige des environs. C'est déjà pas si beau d'avoir presque vendu son âme au diable, sans s'en vanter parmi les camarades ; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chasse-galerie ; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous m'en croyez, vous attendrez à l'été prochain pour aller embrasser vos petits cœurs, sans courir le risque de voyager au profit du diable.

Et Joe, le *cook*, plongea sa micaouane dans la mélasse bouillante aux reflets dorés, et déclara que la *tire* était cuite à point, et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.

# LES PINS



O pins ! énormes fûts, titans des forêts vierges,  
 Vous qui dressez vos fronts dans l'air superbement,  
 La terre est votre autel et vous êtes les cierges  
 Qui la nimbez sans fin de votre verdoient.

Quand le vent hiémal s'allonge sur la cime  
 Des bois découronnés par son souffle émondeur,  
 Vous gardez, si le gel les rouille et les décime,  
 Sur vos robustes bras l'éternelle splendeur.

Que décembre se voile ou que juin étincelle,  
 L'air s'imprègne de vos aromes infinis ;  
 Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle  
 L'automne, dans la brise, et l'été dans les nids.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe,  
 Estompe à l'horizon vos troncs audacieux,  
 On croirait que du pied vous écrasez le globe,  
 Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,  
 Vous dominez en vain les éléments troublés,  
 Le fer du bûcheron vous frappe et vous entaille  
 Et vous abat ainsi qu'un moissonneur les blés.

Car votre majesté n'est pas même épargnée  
 Dans ces déboisements sacrilèges qui font  
 Tomber sous le tranchant aigu de la cognée  
 Le chêne au cœur d'airain et l'orme au flanc profond.

GONZALVE DESAULNIERS.

Prenez le " MENTHOL COUGH SYRUP " pour la toux.  
 Il guérit tout autre, il vous guérira.

## NOËL

Paroles de  
THEOPHILE GAUTHIER.

Musique de  
GEORGES MEUGE.

Le ciel est noir, la terre est blan- che, Clo-ches, ca -  
ril - lon - nez gai - ment, Jé - sus est né, la Vier - ge  
pen - che Sur lui son vi - sa - ge char - mant, Le ciel est  
noir, la terre est blan - che, Cloches, ca - ril - lon - nez gai - ment.

Pas de courtines festonnées  
Pour préserver l'Enfant du froid ;  
Rien que des toiles d'araignée  
Qui pendent des portes du toit.  
Pas de courtines festonnées  
Pour préserver l'Enfant du froid.

Il tremble sur la paille fraîche  
Ce cher petit Enfant Jésus,  
Et pour l'échauffer dans sa crèche,  
L'âne et le bœuf soufflent dessus.  
Il tremble sur la paille fraîche  
Ce cher petit Enfant Jésus.

La neige au chaume pend ses franges,  
Mais par le toit s'ouvre le ciel,  
Et, tout en blanc, le cœur des anges  
Chante aux Bergers Noël, Noël.  
La neige au chaume pend ses franges,  
Mais par le toit s'ouvre le ciel.

Si vous toussiez demandez le " MENTHOL COUGH SYRUP ".

# LA MODE

Certes l'on n'aura pas à discuter les goûts et les couleurs, cette année. Celles-ci vont se montrer si nombreuses, les catégories en sont tellement allongées, qu'il sera impossible que chaque femme, y compris les goûts masculins qui l'entourent, n'y trouvent tout ce qui pourra leur plaire.

Si l'on avait, autrefois, des nuances discrètes et à tons éteints, comme étant seules distinguées et acceptables, nous avons, et en cela nous marchons dans la vérité, en copiant la nature, pris toutes ses harmonies et ses licences dans les nuances.

Et, si les tons en sont parfois très chauds et arrivent même à une certaine crudité, on arrive, par de charmants mélanges, à les poétiser comme s'ils voiaient toujours sur des ailes de papillons ou de

libellules.

Tant pis si je froisse, Madame la Mode, mais je vois étalés des noms si savants que je ne puis qu'incliner devant eux la tête.

J'en dirai tout autant des couleurs bleues. Le bleu marin est si joli que, nous avons peine à en détacher nos yeux pour arriver aux tons de faïence et de savon coupé, en passant par le saphir, la turquoise, le bleu gendarme ou amiral, pervenche, bluet, indigo, etc.



JAQUETTE DROITE.

Nous pouvons aussi entrer hardiment dans la série des jaunes, que les femmes brunes, et elles ont bien raison, ne veulent décidément pas abandonner.

Toutes les couleurs, toutes les nuances pourvu qu'elles appartiennent aux tons

Prenez le "MENTHOL COUGH SYRUP" pour la toux.

Il guérit tout autre, il vous guérira.

chauds et éclatants, vont être à la mode cet hiver. Et, si l'on veut porter, sans être en deuil, un vêtement ou un costume noir, on devra, pour le rendre tout à fait moderne, l'associer avec l'une de ces nuances, comme abricot, violine, capucine, rouge ou jauné, qui savent si bien relever la couleur éteinte ou sombre. Ajoutons cependant que, comme garniture, le velours noir conservera toujours la plus large place. Et si j'avais à donner un conseil... Mais ce ne sont pas toujours des conseils que je donne, je raconte aussi et je signale.

Non seulement la vogue des boutons comme ornements se maintient, mais elle semble s'accroître davantage chaque jour. Ce ne serait peut-être pas très joli et provoquerait peu d'enthousiasme, si l'on n'avait affaire qu'à des boutons ordinaires ; mais on est arrivé non seulement à en faire de véritables objets d'art, mais c'est aussi de la bijouterie la plus élégante et la plus brillante.

Les boutons, comme autrefois les nœuds de rubans, vont se nicher dans toutes les parties de la toilette féminine, tantôt ciselés ou scintillants comme des étoiles, tantôt ternes ou bronzés, mais toujours artistiques, qu'ils aient ou non pour but d'attirer sur eux attention et admiration.

Cependant, pour atténuer un peu tous ces brillants pronostics, j'ajouterai que j'ai vu aussi, et cela chez les meilleures faiseuses, des boutons de soie ou de velours, lorsqu'ils étaient objets d'utilité, et destinés à fermer des corsages raisonnables et montants.

Aux questions qui me sont en ce moment-ci constamment posées pour connaître le nom des fourrures qui seront le plus à la mode cet hiver, je répondrai un peu comme je l'ai fait pour les couleurs. Presque toutes les fourrures seront à la mode, surtout si elles sont belles.

Cependant, voici les noms que je vois le plus en vedette dans toutes les gammes de la plus moderne coquetterie :

Le chinchilla, me paraît un peu marcher en tête, et à sa suite la chèvre de Mongolie, le karakul, la zibeline, la martre, l'astrakan et surtout aussi l'hermine. Mais chinchilla et hermine sont peut-être plus destinés à faire des garnitures que des collets entiers, des mantes ou des jaquettes. En général, les collets de fourrure sont faits avec une très haute bande montée sur un empiècement, soit de velours, soit d'une autre fourrure à poil plus ras, si l'on a affaire à l'astrakan et surtout à la chèvre de Mongolie.

Tous ces collets ou mantes, suivant leur hauteur, sont terminés par un col Médicis, droit ou roulant, mais si élevé que ni vent ni froid ne sauront trouver prise pour aller jusqu'aux épaules.

#### NOTRE GRAVURE

*Jaquette droite* en drap cocher, toute brodée de soutache noire, avec deux larges plis sur le devant encadrant un plastron de drap vert amende ; dans le haut, brandebourg en passementerie. Manches ballon, entièrement doublées de Fibre Chamois. Chapeau Paméla en feutre cocher ; choux de rubans sur les côtés ; poufs de plumes d'autruche, et aigrette colonel.

EMMA.

Il est difficile de vaincre ses passions, mais il est quelquefois impossible de les satisfaire.

MME DE LA SABLIERE.

\* \* \*

Un bienfait n'est jamais perdu... Je le crois bien... On a si grand besoin de le faire afficher et tambouriner.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

Prenez le "SIROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé.  
Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP".



AVIS AUX PERSONNES QUI TOUSSENT

PRENEZ LE

# VIN & MORIN

A la Créosote de Hêtre et aux Hypophosphites

Prepares par le Dr ED. MORIN

POUR LA

**Toux, Bronchite, Asthme, Catarrhe, Grippe, Crachements de Sang et Consommation**

Le **VIN MORIN** est aujourd'hui universellement reconnu comme un des meilleurs remèdes pour les différentes maladies de la gorge et des poumons, la faiblesse et la consommation.

Toujours des témoignages nouveaux venant de partout, en faveur du **Vin à la Créosote de Hêtre du Dr Ed. MORIN.**

## GUERISON EXTRAORDINAIRE

A HULL, OTTAWA,

Par le **VIN à la CREOSOTE** et aux **HYPOPHOSPHITES**

Il s'opèrent parfois de ces guérisons si extraordinaires, de ces faits si surprenants qu'il faut les voir pour y ajouter foi. C'est précisément le cas dans cette guérison qui tient pour ainsi dire du miracle. Au si avons nous vu nous-mêmes le père de cette enfant qui nous raconta avec émotion la maladie grave de sa chère enfant et son rétablissement parfait.

"Ma petite fille, nous dit M. A. Coursolles, est âgée de neuf ans. Cette enfant n'a jamais été bien forte. Nous avons toujours eu pour elle des soins particuliers. Néanmoins, malgré nos soins et notre attention, cette pauvre enfant affaiblissait à vue d'œil. Nos craintes fondées se changèrent en alarme lorsque nous nous aperçûmes un jour qu'elle crachait le sang. Nous appelâmes sans retard le médecin de la famille qui nous déclara que notre petite fille devenait consomption. Je me souvins alors de m'être guéri moi-même d'une bronchite, après avoir été condamné par les meilleurs spécialistes, en faisant usage du **Vin Morin à la Créosote et aux Hypophosphites**. J'allai de suite à la pharmacie et apportai une bouteille de cette excellente préparation. À peine en avait-elle pris quelques doses que déjà elle allait mieux. Nous continuâmes à lui en faire prendre; observant fidèlement les directions indiquées sur chacune des bouteilles.

Tous les jours notre enfant reprenait vigueur. Elle ne crachait plus le sang. Son appétit était comparativement bon. Son sommeil réparateur. Le médecin qui revint notre enfant après quelques semaines fut l'homme le plus étonné du monde de retrouver si bien portante.

Depuis ce temps notre petite fille se porte comme un charme. Je dois mille et une reconnaissances pour une préparation qui m'a sauvé la vie d'abord et ensuite celle de notre chère enfant."

EN VENTE PARTOUT.

# LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

UNE DECOUVERTE RECENTE ET INESTIMABLE!

## La Pommade Antiseptique du Dr Rameau

Pour la GUERISON RAPIDE et SURE du

Rifle, Chapeau, Plaies autour des Oreilles, Mal de Barbe, Echauffements, Suppurations indolentes, Ulcères aux Jambes et autres Maladies de la Peau.

Après de longues et patientes recherches scientifiques, on n'était pas encore parvenu à trouver un remède contre la plus tenace et la plus douloureuse maladie des enfants et des adolescents — désespoir des mères et des praticiens — **LE RIFLE**, a toujours été l'opprobre de la médecine. Nous avons enfin découvert un remède efficace, un spécifique que nous livrons à l'appréciation de ceux qui ont eu le malheur de passer, ou qui passent actuellement à travers cette cuisante phase de la vie.

La **Pommade Antiseptique du Dr Rameau** ne guérit ni la Consommation, ni la Bronchite, ni le Cancer, mais elle guérit à coup sûr le **RIFLE**, et les autres maladies de la peau, le Chapeau, les Plaies autour des oreilles et sur la figure, les Echauffements, les Suppurations indolentes, etc. N'est-ce pas suffisant? Les panacées et les élixirs de longue vie ont fait leur temps et dans ce siècle de spécialisation on ne croit plus aux remèdes qui guérissent de tous maux.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Et chez **J. E. W. LECOURS, Pharmacien-Chimiste**

Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé franc sur réception du prix, \$r.00.

SEUL AGENT POUR LE CANADA ET LES ETATS-UNIS.

# PRIMES ! PRIMES !

**Ce Coupon est toujours Bon**

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous, ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1) nous adresseront LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE et FILS**," par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**L'AMOUR VAINQUEUR**," par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.

"**CHARGE D'AME**," par JEANNE MAIRET. superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICET DE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX**," (2 magnifiques volumes) roman canadien étonnant, par DR V. EUGÈNE DICK.

DEC. 1896

## COUPON.

A

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25, rue St-Gabriel, Montréal.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "**LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE**" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.— Écrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette Feuille en suivant le Pointillé.

LIVRES A 10 CENTS

<p><b>LIVRES OFFERTS</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>1 Amours de Thérèse.</li> <li>2 Amoureux de la Préfète.</li> <li>3 Martyr de l'amour.</li> <li>4 La roche qui pleure.</li> <li>5 Le remords d'un faussaire.</li> <li>6 Rêves dorés.</li> <li>7 Drame de l'hôtel Woronoff.</li> <li>8 Les fiançailles de Lorette.</li> <li>10 Le coureur de dot.</li> <li>12 Roman d'une jeune fille pauvre.</li> <li>13 Le roman d'un crime.</li> <li>14 Trahison vaincue par l'amour.</li> <li>15 La vengeance du fiancé.</li> <li>17 Les deux Jeanne.</li> <li>18 Misérable faussaire.</li> <li>19 Le martyr d'une mère.</li> <li>20 La charmeuse.</li> <li>21 Le vengeur.</li> <li>22 Le fils d'or.</li> <li>23 Le secret des orphelins.</li> <li>24 Mystère d'un puits.</li> <li>25 Un drame à Trouville.</li> <li>26 La belle Hotesse.</li> <li>27 Fille du Révolutionnaire.</li> <li>28 Roi de Paris.</li> <li>29 Incendiai e.</li> <li>30 Le Boulet d'or.</li> <li>31 Haine de village.</li> <li>32 La gouvernante.</li> <li>33 Tigre-se des Palmiers</li> </ol>	<p style="text-align: center;"><b>COUPON DE PRIME</b></p> <p><b>Aux lecteurs du No. 36.</b></p> <p>Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de</p> <p style="text-align: center;"><b>LEPROHON &amp; LEPROHON, Libraires-Editeurs</b></p> <p style="text-align: center;">25, rue Saint-Gabriel      MONTREAL</p> <p>et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.</p> <p><b>Nom</b> .....</p> <p><b>Adresse</b> .....</p> <p><b>Ouvrages désirés, Nos</b> .....</p>
---	--

LIVRES A 15 CENTS

<p><b>LIVRES OFFERTS</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>1 Le Roi des voleurs.</li> <li>2 Mon oncle et mon curé.</li> <li>3 Dr Raimeau.</li> <li>4 Jeanne de Mercœur.</li> <li>5 Toujours à toi.</li> <li>6 10 ans de torture.</li> <li>7 L'épouse enchaînée.</li> <li>8 Diables Rouges</li> <li>9 Mariage pour l'autre monde.</li> <li>10 Le péché de Madeleine.</li> <li>11 Une rencontre.</li> <li>12 Le million du père Raclot.</li> </ol>	<p style="text-align: center;"><b>COUPON DE PRIME</b></p> <p><b>Aux lecteurs du No. 36.</b></p> <p>Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de</p> <p style="text-align: center;"><b>LEPROHON &amp; LEPROHON, Libraires-Editeurs</b></p> <p style="text-align: center;">25, rue Saint-Gabriel      MONTREAL</p> <p>et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.</p> <p><b>Nom</b> .....</p> <p><b>Adresse</b> .....</p> <p><b>Ouvrages désirés, Nos</b> .....</p>
---	---

**AVIS DES EDITEURS**

Afin de faire connaître notre publication populaire-nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

Coupon d'abonnement

**MM. LEPROHON & LEPROHON,**

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

*Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.*

*Commencant avec le numéro du mois* ..... 189

*Nom* .....

*Adresse* .....

*Place* .....

# “L'ELECTEUR”

ETABLI EN 1880.

## ORGANE DU PARTI LIBERAL.

Deux Editions chaque jour a Midi et a 4 hrs P.M.

-- AUSSI --

EDITION HEBDOMADAIRE

Contenant 16 Pages.

Excellent Medium pour atteindre la  
population Canadienne Francaise.

Edition Quotidienne - - \$3.00

Edition Hebdomadaire - 1.00

ERNEST PACAUD

Propriétaire et Editeur.



**UN**  
**Bienfait pour le beau sexe**  
 Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez la femme.

Une boîte avec notice \$1.00  
 6 boîtes \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD, 1882. Rue Ste-Catherine  
**MONTREAL. Tel. Bell 6513.**

**\* CATARRHE \* NAZOL Rhume de Cerveau**

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

**Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge**

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins de rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal, maladies de la gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaise (odeur infecte du nez).

Le NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

PRÉPARÉE PAR **J. E. W. LÉCOURS,**

**PHARMACIEN.**

Coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.



Envoyé par le retour de la malle sur réception de **25c.** en timbres.